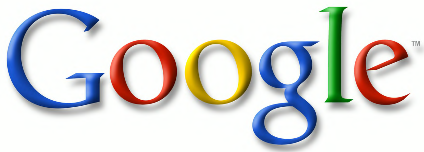
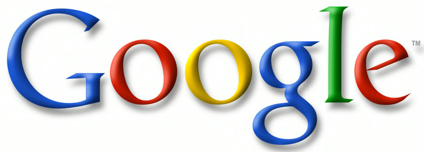
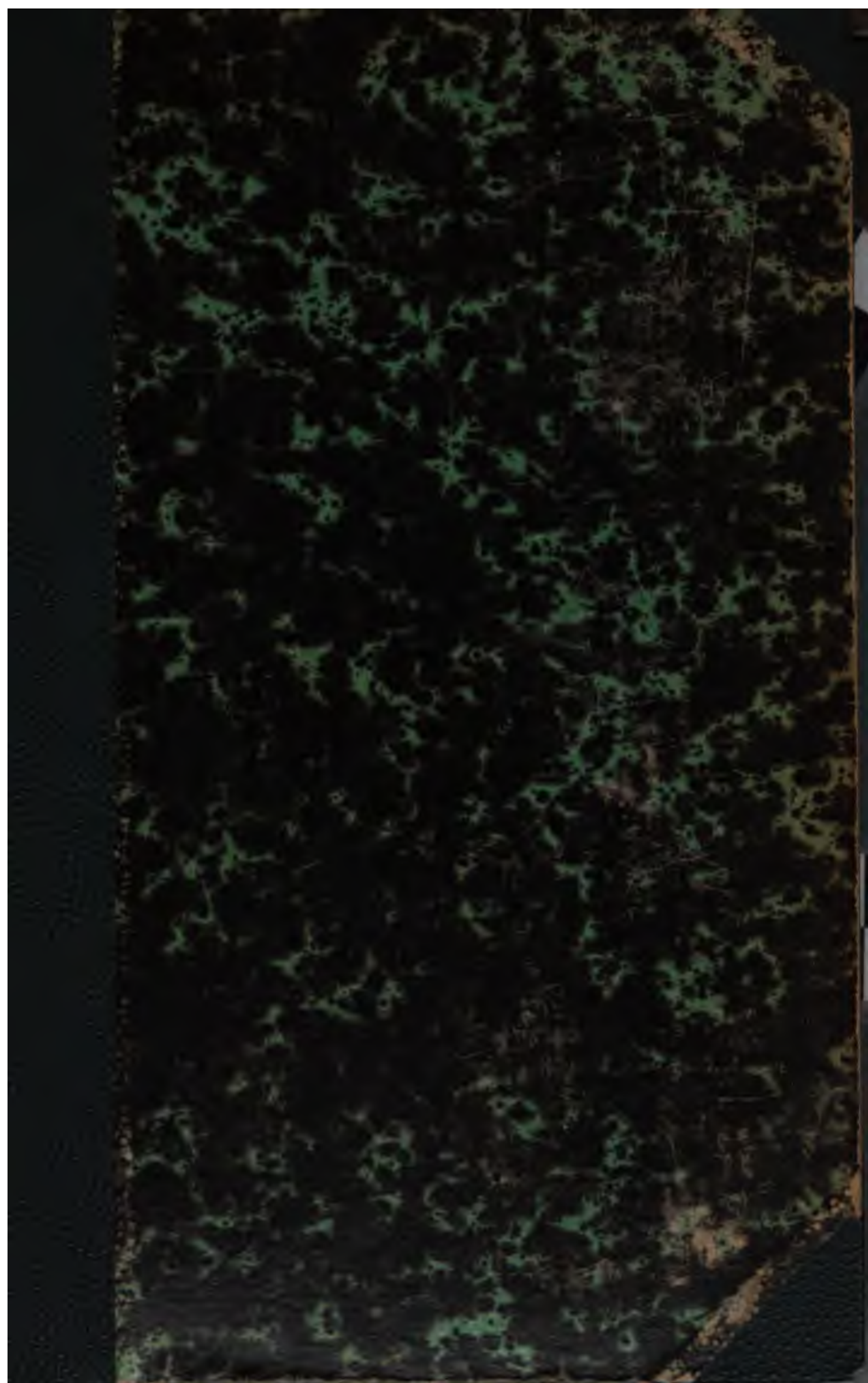



Google






LEES-MUSEUM
BIBLIOTHEEK
TE AMSTERDAM

# MÉMOIRES

DU

# COMTE HORACE DE VIEL CASTEL

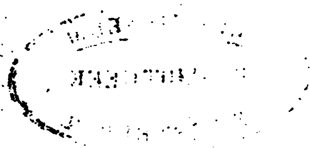
SUR

## LE RÈGNE DE NAPOLÉON III

(1851–1864)







# MÉMOIRES

DU

# COMTE HORACE DE VIEL CASTEL

SUR

## LE RÈGNE DE NAPOLÉON III

(1851—1864)

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

L. LÉOUZON LE DUC

II

1852—1853

DEUXIÈME ÉDITION




PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
1884

# SOMMAIRE.

## ANNÉE 1852.

### JANVIER.

ages

*Te Deum* d'actions de grâces — Le favoritisme commence — Morny — Montguyon — Les Thayer — Promotions dans l'armée — Conversation du Prince-Président et de M. Bertin au sujet de la liberté de la presse — Récit du général Saint-Mars sur une flibusterie du gouvernement provisoire de 1848 — Grève ouvrière en Angleterre — Crédulité anglaise — La coalition Mazzinienne — Un dîner chez Lord Douglas — Bacciochi et ses croix — La Princesse Mathilde et Mme Desprès — La constitution et les lois organiques — La garde nationale — Décret d'expulsion de 66 ex-représentants — Versailles et les souvenirs de 1793 — M. de Valfons — Mme d'Angevilliers et ses toilettes — Les abbés défroqués — M. de Viel Castel père et l'Impératrice Joséphine — Le duc de Rovigo et Louis-Napoléon — Proclamation de la constitution — Nieuwerkerke et la nouvelle organisation des Beaux-Arts — Vers faits par le Président dans la nuit du 1er au 2 décembre — Opinion d'Alfred de Musset sur les jeunes gens — Barthélemy — Mme de Courbonne — Salvandy et Duvergier de Hauranne — Influence néfaste de Persigny — Les intrigues commencent — Le *pouvoir absolu* — Décret de confiscation des biens du roi Louis-Philippe — Opposition de Morny, sa démission — Nouveaux ministres — Mécontentement de la Princesse Mathilde au sujet des décrets — Les nouveaux sénateurs — La famille Thayer — Mme Lehon et Morny — Walewsky — M. Clavel et la reine Murat, son chantage pour les lettres de la reine — Le faubourg St-Germain fait *des mots* — Les légitimes et les bâtards . . . 1 à 31

FÉVRIER.

Pages

Publication de la loi électorale — Composition du corps législatif — Jouvenel député, ses prétentions nobiliaires — La curée des places — Les *ultra* de l'Empire — Mendicité des membres de la famille Bonaparte — Tentative d'assassinat sur la reine d'Espagne — Visite du Président au Louvre — Formation du Musée des Souverains — Protestations des princes d'Orléans contre le décret de confiscation. — La comtesse Samoïloff et le comte de Mornay. — Lord et Lady Douglas — Propos de la Princesse Mathilde — Le duc de Fimarcon et la famille d'Esclignac — *La dame aux camélias*, Alex. Dumas fils, sa conversation avec son père — Viol de la femme d'un sous-préfet — La famille Chassiron — Les élections et les candidats — Les d'Orléans — Arrestation de M. Bocher — Brochure orléaniste — Perquisitions chez Mme d'Haussonville . . . . . . . . . 31 à 40

MARS.

Les élections, les élus — Le Prince de Canino, sa vie, ses opinions, sa naturalisation — D'Arlincourt, son mariage — Mortemart Boisse — Morny sacrifié à Persigny — La famille Bonaparte — Les Baroche — Le comte d'Orsay et Lady Blessington — Lettre de Mme de Solms née Bonaparte-Wyse, à la comtesse de Schulimbourg, au sujet de M. de Pommereux — Correspondance entre Rachel et Nathalie au sujet d'un tableau de Diaz — Mme de Solms — — Dîner chez Rachel — Nouveaux décrets — L'empire se prépare — Le nouveau Musée des Souverains, conflits d'attributions. — Un article de l'*Observateur Romain* sur l'accouchement de Mme de Solms — Les Canino . . . . . 40 à 53

AVRIL.

Nouveau plan de la Cour du Louvre — Emploi des douze millions de la liste civile — Les Jérôme — Réhabilitation du maréchal Marmont — Trahison du général Souesme, des ducs d'Albufera et de Reggio — Le roi Joseph et la reddition de Paris — Dîner chez la Princesse Mathilde, singulière discussion du ministre Persigny et du comte de Nieuwerkerke en présence du ministre de Prusse — Couardise de Romieu — Persigny opinant sur Homère et

Pages

Alexandre — Emotion de la Princesse — Mort du prince de Wurtemberg — Séance du Conservatoire, amende honorable de Persigny — Les sociétés secrètes — Le marquis de Saint-Simon, sénateur, sa biographie — Polignac, les ordonnances — Fouché — Talleyrand — Réflexions sur le prix Monthyon — Les héritières du premier empire . . 54 à 68

MAI.

Lettres des généraux Changarnier et Lamoricière — Lettre du comte de Chambord, sa conversation avec Arundel de Mirabeau sur le comte de Guiche — Changarnier, accusé de mensonge, témoignage de la Princesse Mathilde — Conspiration des Canino et Jérôme contre Louis-Napoléon, plainte du roi Louis de Hollande en désaveu de paternité — Clémence du Président — La Vendée — Le baron du Teil et Napoléon I$^{er}$, note intéressante — M. de Walsh, sa biographie, triste accusation contre lui . . . . . . . . 69 à 75

JUIN.

Brouille du Président et de Véron — Un article de Granier de Cassagnac sur la Belgique — Intervention du ministre de la Police — Fureur de Véron — Les finesses du Président — Suspension du *Constitutionnel* — Tripotages à l'Elysée — Freslon et Alex. Dumas — Visite de Freslon à Victor Hugo — Aveu de Victor Fouché — Opposition de la commission du budget — Paroles du Président — Le régime représentatif — Clôture de la session — Louis-Napoléon et sa famille — Le comte d'Orsay — Le petit Murat et son oncle — Le prince de la Moskowa et M$^{me}$ Murat — Joli mot d'Augustine Brohant . . . . . 76 à 84

JUILLET.

Formelle accusation de la Princesse Mathilde sur Changarnier — Les Jérôme au Hâvre — Formation de la maison du Président —Voyage du Prince à Strasbourg — La princesse Wasa, projets de mariage — Casa Bianca, Turgot, Drouin de Lhuys — Terrible mort du maréchal Exelmans, son opinion sur les Jérôme — L'entourage du Président — Nouveaux ministres — Dîner chez Véron, les convives — Dîner chez Edouard Delessert, les convives — La vanité de la bravoure . . . . . . . . . . . . . . 85 à 89

Pages

AOUT.

Le peintre Gérard dans le procès de la reine — M. de Nerville — Granier de Cassagnac au journal *Le Pays* — Disgrâce de Véron — Le comte d'Orsay, sa mort, ses dettes, son caveau — Mme Camerata attaque la Princesse Mathilde — Jérôme aux ports de mer — La princesse de B*** — Conversation entre Girardin et Véron — La fête du 15 août — Portrait du Président par La Guéronnière, lettre à ce sujet — Deux curieuses lettres de Napoléon Ier — Dîner chez Véron — Singuliers propos de Mlle de Stakelberg au général Fleury — Opinion du général Daumas sur Abd-el-Kader — Dîner à Breteuil, l'abbé Coquereau . . . . . . . . . . . . . . . . 89 à 103

SEPTEMBRE.

Révélations de Morny sur le coup d'Etat — Intrigues des partis — Maupas et la préfecture de Police — Une soirée chez la Princesse Mathilde — Mme Ducos — Le vœu de la danseuse Cerito, son réengagement — Tripotages sur les chemins de fer, pots de vin . . . . . 103 à 106

OCTOBRE.

Le voyage du Président dans le midi — Le discours de Bordeaux — Le sénatus-consulte — Le suffrage universel — La nouvelle *régence* — Les chasses impériales, le *bouton,* les titulaires — La rentrée du Président, les arcs de triomphe, la réception — La représentation de *Cinna* — Ovations au Président — Rachel — Arsène Houssaye — Grande représentation à l'Opéra — Abd-el-Kader et Gudin — Mme Howard — Marquette, Romieu, Muller — Le marquis Bouffey de Montauban — Les complots dans l'armée . . . . . . . . . . . . . . 106 à 112

NOVEMBRE.

Le message du Président au sénat — Singulière anecdote sur Louis-Philippe et Charles X — La famille d'Orléans à la révolution — Les associations communistes — Les titres d'Altesses — Une soirée avec Abd-el-Kader — Paroles du cardinal Donnet au Président — Démission du prince Jérôme au sénat, ses menaces — Les

Pages

opinions de La Rochejaquelein et autres — Vente du *Constitutionnel* à Mirès — Véron, associé à Morny — La Guéronnière et Granier de Cassagnac — Convocation pour le vote sur l'Empire — La duchesse d'Orléans en 1848 — *Le vol à la réforme* — Singulière lettre de Bonaparte à Barras — L'Empire proclamé à une énorme majorité — Grande soirée chez la Princesse Mathilde — La marquise de Lagrange — Mlle de Montijo — Titre et dotation de la Princesse Mathilde — Opinion des orléanistes sur le nouvel Empire . . . . . . . . . . . 112 à 123

DÉCEMBRE.

Proclamation officielle de l'Empire — Naturalisation de Ben Ayet — Formation de la cour — Les nouveaux *seigneurs* — Grande réception au château — Mme Howard — Jérôme et la baronne de Talleyrand — Anecdote sur Louis-Philippe — La duchesse de Berry et la trahison de Deutz, opinion du maréchal Bugeaud — Réflexions sur les goûts dépravés des femmes — Cico et Mlle Delacourt — Paroles de la duchesse de Berry au duc de Bordeaux — Décret sur l'ordre de succession au trône — Sénatus-consulte — L'Empereur amoureux de Mlle de Montijo — Les dianes chasseresses — La dynastie des Arago — Les nouvelles charges à la cour . 123 à 132

---

*Fin de l'année 1852.*

## ANNÉE 1853.

### JANVIER.

Pages

Les grandes charges de la Cour — Fournée de sénateurs — Réception aux Tuileries — Les vols sur les fournitures de la maison impériale — Pastoret et La Rochejaquelein au banc des légitimistes — Boutade de Persigny sur l'entourage de l'Empereur — *Barbouillot* fait chambellan — Un article du *Pays* — Facéties du faubourg St-Germain — Bal chez la Princesse Mathilde — Faveur de Mlle de Montijo — Fondation par Fould du *Crédit foncier* — Le prince de la Tour d'Auvergne — Chaix d'Est-Ange et le procès Chaponays — Le procès en séparation de Mme de Montesquieu, déni de justice, intervention de la Princesse Mathilde — La duchesse de Valentinois et le réfugié italien, affirmation de la Princesse Mathilde sur ce scandale — M. de Saint-Albin et les mémoires de Barras — La chapelle expiatoire recouvrant Robespierre et non Louis XVI — Mot cynique de Barras sur les courtisans — Rumeurs sur le mariage de l'Empereur — Mme de Montijo — Déclaration de l'Empereur — Annonce officielle du mariage — Opinion de Dupin — Les *mots* — Le discours impérial — Mlle de Montijo et Joséphine — Célébration du mariage — La maison de l'Impératrice — M. Louis de Viel Castel et Mme de Montijo — Caractère de M. Louis de Viel Castel — La cour à St-Cloud — Les dignitaires . . . . . 35 à 45.

### FÉVRIER.

Lutte entre Persigny et Fould — Morny décline un portefeuille — Anecdote sur le comte de Ségur, Napoléon Ier et Cambacerès — Reproches de l'Empereur à Saint-Arnaud — Spirituelle réponse de Saint-Arnaud — Prétentions de Mme Howard — L'Impératrice demande Mérimée pour secrétaire, refus de l'Empereur — Le carême — Les cocus — Arrestation du marquis de Mira-

Pages

beau — Conflits entre deux ministres — Les révolutionnaires — Complications politiques — L'Impératrice et les souvenirs de Marie-Antoinette — Ouverture du Musée des Souverains — Fould et Nieuwerkerke — Renvoi du père Lacordaire — Expulsion de M^me^ de Solms — Conflits en Orient — Fureur de l'Empereur contre Romieu 159 à 168

MARS.

Suicide du comte Camerata — Conduite du prince Jérôme — La princesse Bacciochi — Le marquis de Boissy — Le marquis de Gabriac — Le suicide de l'actrice Marthe, son convoi — M. Cousin chez M^me^ d'Haussonville, son opinion sur les Carmélites — Graves nouvelles de l'Orient — L'alliance anglaise — Deux sous-préfets — Départ de la flotte française — Dîner chez la Princesse Mathilde — Les acclamations nationales — Le colonel Béville vaincu par Fould — Rachel prise pour l'Impératrice — La livrée impériale retirée au prince de Canino . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 169 à 180

AVRIL.

Bal chez la Princesse Mathilde — Un récit de M. de Pastoret — Les affaires d'Orient s'aggravent — Fould veut renvoyer la Princesse Mathilde de Breteuil, refus de l'Empereur — La famille Fould . . . . . . . . . 180 à 182

MAI.

Fausse-couche de l'Impératrice — Les discours des officiers de la maison impériale — Les tables tournantes — La Bourse — L'ultimatum russe — Fête à l'ambassade anglaise — M^me^ de Montebello — Faveur de Fould . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 183 à 185

JUIN.

Alexandre Dumas chez la Princesse Mathilde — Un quatrain sur Troplong, un autre sur l'Empereur — La Rochejaquelein — Incertitudes politiques — Fluctuations de la Bourse — Vénalité des femmes — Les proxénètes — Le jeu — M^mes^ Hauteville et Moyennat — Les tables qui parlent — Piétri et la table — Récit de Piétri sur une grande dame et un cocher — Réflexions

Pages

de l'Impératrice sur une statue de la pudeur — Quatre nouveaux sénateurs — M. Louis de Viel Castel — Réflexions humoristiques . . . . . . . . . . . . . . . 185 à 194

## JUILLET.

Le comte et la comtesse Bathiany — Le vice-amiral La Susse, sa conduite, sa disgrâce — Arrivée du prince Woronzoff — Les vieux partis — Visite au prince Murat — Canino — Mot du maréchal Saint-Arnaud sur le maréchal Magnan — L'Impératrice — Le comte de Tascher-*Triboulet* — Entrée des Russes dans les Principautés — Le complot à l'Opéra comique, les arrestations — Politique bourgeoise — Visite à Trianon, souvenirs — La Russie et la diplomatie — Opinions de la Princesse Mathilde, son mauvais entourage — Mérimée — Fould — Les chiffons de l'Impératrice Joséphine — Les récompenses de l'Exposition — Henriquel Dupont et le prix de 4000 francs — Les décisions du Jury — Les conservateurs — La question d'Orient — L'Exposition d'honneur — Courbet — Van Mœr — M. de Thannberg — L'évêque de Nancy et la comtesse Dash — La distribution des récompenses aux artistes — Les artistes décorés — Les mémoires de Véron — Les journalistes . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 194 à 216

## AOUT.

M. de Maupas, inventeur de complot — Le dîner des décorés — La question turque — Récit du prince Murat sur Fould — Persigny et Fould — Les décorés du 15 août — Fould et M. Sapia — Fould et la marquise de Contades — *La ligue fédérale,* la fusion, le beau-père de Proudhon — La duchesse d'Orléans et son parti — Un propos d'Alexandre Dumas — Les promotions du 15 août — La politique russe — Guérin de Tencin — Opinion de Reiset sur le Czar — Drouin de Lhuys — Opinion de l'Empereur sur l'Impératrice — Faveur de Fould — L'Empereur dans l'intimité — Les Juifs, leur puissance — Les imprudences de la Princesse Mathilde — M[me] Victor Hugo — M[me] Beecher Stowe, l'apologie des nègres — Le caractère de l'Empereur —

Pages

Jolie réponse de Rossini à Fould — M. de Caumont Laforce — Profession de foi de Véron — Bentivoglio — L'Empereur à Dieppe — Mémoires de fournisseurs — Récit de la Princesse Mathilde — M^me^ de Silveyra . . 216 à 244

SEPTEMBRE.

Conseil présidé par l'Empereur — Le prix du pain — La duchesse d'Albe et la Princesse Mathilde — Le lombago de Nieuwerkerke — Visite au Prince Murat — La reine Christine — Les affaires d'Orient — L'entourage de la Princesse — La politique . . . . . . . . . . 244 à 250

OCTOBRE.

Changements ministériels — Benoît Fould devenu fou — Un petit *Eldorado* — Les meetings en Angleterre — Mort de François Arago — La famille Arago — Causes du ralliement à l'Empire du marquis de Pastoret — M. et M^me^ de Flavigny — Anecdote brantômesque sur la comtesse d'Agoult — L'Angleterre — La Princesse Mathilde plus Russe que Française — Nieuwerkerke — La tête de Richelieu — Le baron Taylor, sa biographie, ses travaux — Un nouveau complot — Les rouges — Les invités de Compiègne — Des Romans, ses dettes — La ruine de Carayon Latour — Politique russe — Le général Desprais de Neuilly, sa mort tragique — Opinions politiques — Le comte de Maupas à Naples, insolence du roi — Le général de Neuilly et Cavaignac en 1848 — Un article du *Moniteur* — Le parti Franco-Russe — L'Amérique — Armements pour l'Orient — Nos diplomates — Le dernier des d'Esclignac, navrants détails 251 à 276

NOVEMBRE.

Une lettre de Ledru Rollin — Les hostilités — Le général de Goyon, ses états de service — Nouvelle prétention de Fould — La reine Isabelle — La reine Christine — Départ de la Cour pour Fontainebleau — La nouvelle noblesse — La reine Isabelle insultée — Premiers engagements en Orient — Le prince de Craon — La princesse de Craon — La reine Victoria refuse d'inviter l'Empereur et l'Impératrice — Les travers de Nieuwer-

Page

kerke — L'Académie — La faillite Goldsmith e Fould — Les amours de Nieuwerkerke — Une lettre de la Princesse — Les évêques — La fusion — Viel Castel chroniqueur — Anecdotes sur Alexandre Dumas — La Cour à Fontainebleau . . . . . . . . . . . . . . . 276 à 296

DÉCEMBRE.

La statue du maréchal Ney — Le ministère Palmerston — Duel entre le duc d'Albe et M. Soulé — Mort de M. Soulé — La commission pour l'Exposition universelle — Fureur de la Princesse Mathilde, ses paroles à Fould — Les intrigants — Le duc de Montpensier et Mme de Montijo — La politique — Adieu de l'auteur à l'année 1853 . . . . . . . . . . . . . . 296 à 301

---

*Fin du sommaire.*

## 1er JANVIER 1852.

Le Président, les ministres, les fonctionnaires, l'armée, la garde nationale reviennent du *Te Deum*, où le prince a été reçu aux acclamations de la foule.

En ce moment les galeries du Louvre s'encombrent d'officiers qui doivent défiler devant le chef de l'Etat. Une troupe d'anciens soldats de l'Empire a repris ses uniformes pour cette journée.

Il fait un temps très froid, brouillard et givre, les *vieux* disent que le Sacre de l'Empereur a eu lieu par un temps exactement semblable.

Un homme du peuple nommait ce matin la cérémonie d'aujourd'hui la *circoncision* du président.

Le maréchal Jérôme Bonaparte était à la cérémonie de Notre-Dame le seul des maréchaux en grand habit resplendissant de broderies d'or; il était impossible de distinguer la couleur de son uniforme.

Le favoritisme commence à s'installer comme sous tous les régimes. Morny qui par la volonté du président reste décidément Ministre de l'Intérieur cherche à caser son ami Montguyon. Il y a un an, ce dernier a failli devenir directeur des Beaux-Arts, aujourd'hui on s'occupe

de lui accommoder une direction à sa taille dans le Ministère des Beaux-Arts; les théâtres peut-être?

Qu'a fait Montguyon?

Ancien beau d'opéra, coutumier des coulisses, mauvais sujet en disponibilité, il a passé sa vie à se glisser et à sortir du lit d'une danseuse dans le lit d'une chanteuse, à paraître au Jockey-club, à disputer le cœur d'un *rat* à quelqu' autre mauvais sujet émérite; il a mangé son argent à ce métier, il lui faut une indemnité et l'Etat est chargé de la lui donner; avant deux ans il sera officier de la légion d'honneur!

Persuadez-vous donc après cela qu'il faut quelque mérite pour parvenir!

A l'avénement de chaque nouveau règne, deux sortes d'animaux sont à craindre, les carlins domestiques et les loups dévorants qui sortent de leurs bois pour trouver une curée.

Que de dévouements aujourd'hui, quelle foule!... c'est la même qui se pressait sous le balcon de Louis XVIII en criant: *Vive le roi et les Bourbons toujours!*... qui nommait le roi Charles X *le roi chevalier,* Louis-Philippe *le roi citoyen* et qui en 1848 acclamait la République. Allez, mes seigneurs du nouveau régime, allez réclamer un os à ronger.

Les deux Thayer se prélassaient ce matin à Notre-Dame, l'un comme Directeur des Postes, l'autre comme colonel d'une légion de la banlieue!... hélas!...

Il y a eu des promotions nombreuses dans l'armée, les capitaines d'état-major, officiers d'ordonnance du président, sont devenus chefs d'escadrons, mais mon ami le capitaine Saint-Martin, dans son grade depuis qua-

torze ans dont il a passé sept occupé à dresser, à travers mille dangers, la carte de la Régence de Tunis, n'a pas été promu ! . . .

## VENDREDI 2 JANVIER.

Les réceptions ont été terminées hier à 5 heures ½, les journaux les racontent ce matin, il n'y a pas eu de discours.

Le journal des *Débats* continue à ne pas faire d'articles politiques ; c'est ainsi qu'il proteste contre la censure imposée au journalisme.

On raconte qu'il y a quelques jours, le Président ayant mandé M. Bertin, propriétaire des *Débats,* lui a dit :

« Il est fâcheux, Monsieur, qu'un journal, ami de « l'ordre comme le vôtre, se taise dans un moment où « tous les hommes qui veulent sauver leur pays unissent « leurs efforts.

« Recommencez donc la publication de vos *premiers* « *Paris* dont l'influence peut être grandement utile aux « gens de bien qui ont entrepris de purger la France « des sociétés secrètes. »

M. Bertin aurait demandé, dit-on toujours, la liberté pour la presse de recommencer sa carrière en toute liberté d'opposition ou d'examen, et la suppression de la censure préventive.

A quoi le président aurait répondu :

« Aussi longtemps que je serai là, ne comptez pas, « M. Bertin, sur une liberté de la presse dont on avait « su faire une licence effrénée. »

Le prince a raison, l'apaisement des mauvaises passions, l'excitation des faibles ou des inintelligents ne peuvent être obtenus qu'au moyen d'une censure sévère. Il ne faut pas que chaque matin la presse colporte d'un bout de la France à l'autre des articles calomniateurs du pouvoir, des défiances, des injures, qui rabaissent les hommes et les choses.

Ce qui est le plus malade dans notre pays, c'est le pouvoir, il faut lui rendre de la force en lui apportant la considération, le respect.

La presse calomniait, sachant qu'il reste toujours quelque chose d'une calomnie, aussi faut-il la prévenir, car la punition n'est pas une réparation suffisante.

L'autorité doit être entourée de respect, et le gouvernement aura beaucoup à faire pour lui redonner quelque éclat. C'est à partir du père de famille, principe de toute autorité, qu'il est urgent d'examiner cette grande question. Nos lois révolutionnaires depuis soixante ans ont détruit l'esprit de famille, anéanti l'autorité du chef.

Il n'y a plus eu qu'un héritage détenu par un usufruitier et des héritiers impatients.

Les centres de la famille devraient être rétablis, l'héritage divisible à l'infini détruit même la qualité de citoyen, l'attachement au pays.

On ne tient plus au berceau de ses pères, on ne connaît plus l'émotion causée par la vue du pays natal. Nous logeons, nous naissons, nous mourons en hôtel garni, nos familles sont éparpillées dans vingt cimetières; aussi ne pleurons-nous plus nos morts, parce qu'il faudrait les chercher du Nord au Midi. Comme des voyageurs dans le désert nous creusons le sable pour ensevelir

où ils sont tombés, notre père, notre mère, nos enfants; mais nous ne revenons jamais sur nos pas pour renouveler les fleurs de leurs tombes.

Si nous voulons avoir la religion du citoyen il faut d'abord restaurer celle de la famille.

Notre siècle a cru accomplir un progrès en détrônant le chef de la famille, ce clocher des liens moraux, comme Voltaire croyait faire progresser l'humanité en déclouant le Christ du bois de sa croix, en labourant de ses sarcasmes le sol sacré du Golgatha.

La loi et les hommes ont été stupidement impies!

## SAMEDI 3 JANVIER.

Ce matin j'ai assisté comme témoin au mariage de Moissenet, mon secrétaire, avec la fille de Jousselin, l'économe du musée. C'était le mariage civil. A lundi la cérémonie religieuse.

Moissenet est un brave et très beau garçon qui m'est parfaitement dévoué, et dont Nieuwerkerke et moi assurons l'avenir en lui faisant contracter cette alliance. Jousselin n'a que cette fille et il possède de 2 à 3000 francs de rente.

A 10 heures 1/2 toute l'administration des Musées a fait sa visite de jour de l'an à Morny, Ministre de l'Intérieur. Morny a été très bien, et particulièrement pour moi, je n'ai qu'à me louer de son accueil.

Hier j'ai dîné chez la Princesse Mathilde, avec le général Saint-Mars et M. et Mme Chassiron. Le général nous

a raconté un trait de flibusterie du gouvernement provisoire de 1848 qui du reste ne m'a nullement étonné.

Saint-Mars était encore dernièrement colonel du 9e régiment de dragons, et il reçut l'ordre, il y a six mois, de montrer comme modèle son drapeau à un colonel de régiment revenant d'Afrique qui n'en n'avait pas reçu en 1848. Le passementier qui l'examinait découvrit que tous les galons et les broderies étaient *en faux.* Grande surprise des deux colonels qui communiquent leur découverte aux autres colonels de l'armée. Examen général des drapeaux fournis à l'armée française par le gouvernement provisoire, il est reconnu que broderies, galons, tout est faux!

C'est la première fois qu'une pareille vilenie était faite à nos régiments et cependant l'Assemblée avait voté un crédit de cinq millions de francs pour cette dépense et celle occasionnée par les écharpes des maires!

Qui a mis l'or vrai dans sa poche? Un gouvernement issu d'une barricade, né derrière quelques tas de pavés en février 1848, devait nécessairement se traîner un peu dans la boue. *Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?* Les Marrast, Flocon et autres Crémieux de la même fournée le savent probablement.

## DIMANCHE 4 JANVIER.

L'Angleterre commence à porter la peine de son inconcevable protection accordée à tous les fauteurs d'anarchie, et de la liberté qu'elle leur avait concédée de prêcher leurs doctrines insensées.

Une association d'ouvriers sous le nom d'*Union des métiers* lève le drapeau du socialisme et prétend imposer des conditions aux manufacturiers. Cette association a son journal «*The Cooperative*», elle tend à l'égalité des salaires et elle dispose pour soutenir les grèves, au moyen desquelles elle veut procéder, d'une caisse fournie de 625,000 francs. Elle a fait sommation ces jours derniers à la maison Hibbert Plak & Cie qui emploie 200 ouvriers pour la construction des machines, d'avoir à adopter ses règlements sous peine d'interdiction.

Les représentants de la maison Hibbert ont écrit à tous les autres manufacturiers, une réunion a eu lieu et des résolutions ont été adoptées à l'unanimité.

Le comité d'exécution nommé a signifié au conseil de l'*Union des métiers* que les ouvriers étaient libres d'abandonner les métiers le 31 décembre, mais que si le 10 janvier ils n'avaient pas repris leur travail, toutes les fabriques de machines se mettraient simultanément en grève ce jour-là et qu'il ne serait plus donné d'occupation à personne jusqu'à ce que les ouvriers eussent renoncé à leurs prétentions.

La guerre sociale est donc allumée en Angleterre, qu'en adviendra-t-il? Ce pays recueille enfin le fruit de la politique de Lord Palmerston!

Ce n'est pas impunément qu'un Etat donne asile aux ennemis de toute société, de toute civilisation, dans l'espoir de nuire à ses voisins.

Les Kossuth, les Mazzini, les Louis Blanc, les Ledru Rollin, choyés et abrités par la nation anglaise, ont profité de la folie de leurs hôtes, pour corrompre la mauvaise partie de la population.

Le clergé anglican, et surtout le clergé écossais, souscripteur de l'emprunt mazzinien, ouvert sous le prétexte de détruire la papauté, ont fourni aux socialistes les moyens d'essayer dans le Royaume-Uni même la propagation de leurs doctrines.

Le mal s'est étendu et s'est réglementé, il s'est organisé; il a maintenant ses chefs, ses soldats, ses journaux, il est prêt à l'émeute et il commence à parler avec arrogance.

J'ai vu à Londres en 1848 les commencements de cette œuvre. La vanité anglaise affectait de dédaigner ces agitateurs du continent, auxquels elle ouvrait les portes de la Grande-Bretagne. Elle vantait l'excellence de sa constitution et se proclamait invulnérable; c'était en riant qu'elle parlait des clubs socialistes de *Wardour street* et de *Princes street;* elle semblait nous dire à nous autres étrangers : *vos animaux féroces seront chez nous des animaux domestiques dont on pourra se divertir sans danger.*

De 1848 à 1852, les animaux féroces ont fait du chemin et cela devait être, car l'Angleterre est peut-être de tous les pays du monde celui dans lequel l'excentricité, même la folie d'une opinion, doivent recruter le plus de partisans.

Le magnétisme, le phrénologisme, les médecines les plus empiriques, les sectes religieuses les plus extravagantes y ont de nombreux et crédules adeptes. J'ai entendu professer à Brighton dans l'hiver de 1848 à 1849 cette doctrine, que pour obvier à toutes les maladies dont notre organisation pouvait être menacée, il fallait arracher aux enfants les trois dents de devant nommées

*palettes* et *j'ai vu* la femme d'un colonel de mes amis, mener chez le dentiste son fils aîné, âgé de douze ans.

L'Angleterre va donc avoir à se débattre contre le socialisme, elle connaîtra le danger de ces hospitalités faites aux criminels politiques, de cet encouragement donné à des conspirateurs qui ne désarment pas. Vraiment depuis trente ans le bon sens semble s'être perverti en Europe. Chaque nation prélevait sur son budget des sommes considérables qu'elle consacrait à l'entretien des insurgés des pays voisins; on les nourrissait, on les soignait, on les mettait en état de recommencer, puis le jour venu on les lâchait sur ses alliés.

Les crimes nommés politiques devraient être poursuivis sans considération de frontière; la fausse philanthropie a faussé le jugement de notre époque.

Les rois soldaient les troupes des insurgés repoussés des pays voisins, ils se glorifiaient de leur titre de protecteurs des proscrits. Funeste aveuglement qui a déjà coûté bien cher.

L'Amérique, son gouvernement en tête, fait des ovations à Kossuth; le peuple américain voudrait à son tour peser sur la vieille Europe par le moyen des proscrits dont elle épouserait les intérêts. Elle voudrait enlever à l'Angleterre l'entretien de ces dogues politiques, pour être prête, à jour donné, à les lâcher sur l'Europe.

Les rois et les nations sont bien avertis, il est temps qu'ils avisent et qu'ils agissent. La coalition Mazzinienne, Rollin, etc. les a convaincus de toute la folie qu'il y aurait à ne pas considérer une insurrection, qu'elle soit hongroise, polonaise, italienne ou française, comme intéressant à un égal degré la sûreté de tous les Etats

Le proscrit de Milan, de Pesth, de Varsovie ou de Paris devra être partout poursuivi, c'est le seul moyen d'en finir avec le socialisme.

Hier, j'ai dîné à l'Hôtel Bristol, Place Vendôme, chez Lord Douglas. Le dîner a été fort bon et fort beau, nous n'étions pas nombreux : Lord Douglas, Lady Douglas (princesse de Bade), princesse Mathilde Bonaparte, M. et Mme Drouyn de l'Huys, comte de Nieuwerkerke, Bacciochi, officier d'ordonnance du président, Giraud Charles, le peintre de pastels, plus deux Anglais, amis de Lord Douglas, dont le nom m'échappe.

Lord et Lady Douglas font très bien les honneurs de leur table et de leur salon, avec une urbanité exquise et sans raideur.

Bacciochi avait placé ses seize croix sur sa poitrine, il ressemblait de loin à une vignette de missel du XVe siècle.

Je me trouvais à table à côté de la Princesse Mathilde et nous avons beaucoup causé de Mme Desprès, sa dame de compagnie. En parlant en son lieu de la mort de la pauvre baronne de Reding à laquelle elle a succédé, j'ai dit ce que je pensais de cette dame ; aujourd'hui la princesse est de mon avis.

Mme Desprès, qui a avec elle deux bâtards, et dont la vie a été plus qu'équivoque, qui enfin n'est ni une Montmorency ni une maréchale de l'Empire, se croit indispensable ; elle prend des airs de hauteur, elle tient tête à la princesse, parle comme si elle était maîtresse de maison et se permet les propos les plus inconsidérés sur les personnes du gouvernement et sur celles que reçoit la princesse. Elle a un caractère âcre, aigri de

n'être pas grande dame et ne saurait pardonner à la justice de Paris d'avoir contraint le duc de Praslin, qui a été son amant, au suicide.

Mme Desprès cache, je crois en être certain, le goût des femmes qu'elle a. Plusieurs histoires de tentations faites près d'elle et sur elle, par la maréchale Sebastiani, me le donnent à penser. Puis elle affecte des pruderies merveilleuses, elle a horreur des statues de femmes parce qu'elles sont nues!!

La princesse renverra Mme Desprès et elle fera bien. C'est une femme sans cœur, avec un esprit provincial; la rage d'une bourgeoise offusquée par les grandes dames et le regret de ne pouvoir plus meubler son lit des élus de son libertinage. Le sang la tourmente, elle se couperose et perd ses cheveux, elle a, je crois, fait de nombreuses campagnes sous les bannières masculines ou féminines.

Sa fille Margot, qui m'a tout l'air de provenir du Praslin, est âgée de quatorze ans passés. Ce sera une petite louve aux appétits libidineux; sa bouche pincée, ses yeux noirs et enfoncés, sa narine qui se dilate, sa peau d'un brun mat, tout l'annonce, ainsi que le développement de ses hanches. Elle n'a pas plus de cœur que sa mère, mais elle est plus dissimulée.

## DIMANCHE 11 JANVIER.

La constitution et les lois organiques sont toujours attendues avec impatience; on les annonce pour le 20;

en attendant, tout le monde se prépare aux élections. Un grand comité, à la tête duquel est placé le maréchal Exelmans, correspond avec les départements. Hier, les ouvriers sont venus, par délégués, s'entendre avec le comité; ils apportaient un programme qui a été adopté comme meilleur et mieux rédigé que celui du comité, œuvre de pièces et de morceaux où chacun avait voulu colloquer sa phrase.

La garde nationale de Paris va être réorganisée; elle ne se composera plus que de 15,000 gardes nationaux.

Hier a paru un décret présidentiel daté des Tuileries et signé Louis-Napoléon, qui expulse du territoire français 66 ex-représentants de la Montagne, avec cette clause qu'ils pourront être déportés s'ils rentraient sur le sol français. Parmi ces 66, les plus remarquables sont: Victor Hugo, Ch. Lagrange et le colonel Charras. Un second décret expulse momentanément les *parlementaires dangereux*. Ils sont au nombre de 18.

Duvergier de Hauranne, Creton, général Lamoricière, général Changarnier, Baze, général Leflô, général Bedeau, Thiers, Chambolle, de Rémusat, Jules de Lasteyrie, Emile de Girardin, général Laidet, Pascal Duprat, Edgard Quinet, Antony Thouret, Victor Chauffour, Versigny.

Enfin le *Moniteur* annonce la déportation à la Guyane de MM. Marc Dufraisse, Greppo, Miot, Mathé et Richardet.

Cavaignac n'est compris sur aucune liste.

Le gouvernement a, dit-on, sa parole: il promet de ne pas se mêler de politique.

Ces décrets, criés le soir dans Paris par tous les vendeurs de journaux, ont été reçus tranquillement.

Chacun comprenait ce qu'il y a de juste et de nécessaire dans une telle mesure. Après avoir éteint la mauvaise presse, il fallait éteindre les mauvais parleurs. Nous sommes un pauvre malade auquel les médecins ne peuvent permettre la nourriture des gens en bonne santé. La liberté nous serait mortelle, elle produirait l'effet que produit le soleil sur les terrains marécageux, elle ferait éclore tous les œufs de reptiles et de crapauds. L'apaisement commence à se faire; le peuple qui n'a plus de journaux qui le colèrent, s'étonne de l'irritation maladive qui avait été produite en lui; il entrevoit les temps de calme avec bonheur, il comprend que la vie politique surexcitait, tuait peu à peu la nation. Avant trois mois, il maudira les agitateurs.

Les journalistes sont attérés, la profession devient moins bonne. Il ne restera bientôt plus que les sommités; quant à tous ces écrivailleurs qui, chaque matin ou chaque soir, agitaient le monde avec leur plume, ils vont disparaître. Cette nuée de sauterelles, plaie des temps modernes, ira s'éteindre dans des bouges d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

On va pouvoir être gouverné en paix.

On va pouvoir vivre en paix.

Dieu m'entende!

Aussi loin qu'il est possible à mes souvenirs de se reporter, je n'ai que des troubles, des révolutions, des calamités en la mémoire.

D'abord, à Versailles où mon père demeurait, ma jeunesse s'est écoulée au milieu de cette société échappée aux égorgeurs de 93 et qui nourrissait la conver-

sation de ses dernières années du récit des monstruosités auxquelles elle avait assisté.

Je vois encore cette société qui gardait fidèlement les traditions du XVIIIe siècle, triste de regrets, royaliste par religion du cœur, ayant à pleurer sur des parents, des amis, des institutions morts et détruits. Tous ces gens-là meublaient leurs appartements des insignes de la dernière royauté, des portraits de la famille de Louis XVI profilés dans les contours d'un saule pleureur au-dessous duquel était dessiné un tombeau. Tous ces gens-là portaient encore le costume du XVIIIe siècle; ils en avaient aussi le langage, les admirations et les antipathies.

Mon père logeait rue de l'Orangerie n° 7, à quelques pas de la grille de l'Orangerie, et c'était devant cette maison qu'avait eu lieu le massacre des prisonniers d'Orléans. Un de nos co-locataires, le marquis de Valfons, avait tout vu de sa fenêtre. Il redisait sans cesse le récit de ces scènes atroces à la suite desquelles Mme de Valfons était morte de frayeur.

M. de Valfons était un très bon gentilhomme des environs de Nîmes, je crois; mes frères et moi nous allions le voir presque tous les jours, et avec une inépuisable bonté il nous accueillait comme de jeunes amis malgré notre turbulence. Il avait souvent des moments d'une grande tristesse pendant lesquels il songeait à tout ce qu'il avait aimé et qui avait disparu. Alors il nous attirait près de lui, et nous conduisant près de sa fenêtre, il nous racontait le massacre des prisonniers d'Orléans, parmi lesquels s'étaient trouvé plusieurs de ses amis.

M. de Valfons a donc été le *Dinarjade* de ma jeunesse et je savais par cœur, à cette époque, les noms des massacrés et ceux des massacreurs.

Dans ses jours de calme gaîté, M. de Valfons descendait à sa cuisine et muni d'un timbre fleurdelysé il l'imprimait dans la pâte d'un pâté que le four allait recevoir. Heureux de cette muette protestation contre l'empire, il remontait dans son appartement et il nous parlait longuement de Louis XVI, de la reine, pour laquelle il conservait une adorable passion, et du jeune Dauphin livré aux tortures inventées par l'infâme Simon. L'histoire du pauvre Dauphin me troublait profondément et me faisait pleurer.

J'ai vu encore, à cette époque, 1807 ou 1808, une vieille Mme d'Angevilliers qui demeurait aussi à Versailles, rue de la Surintendance. Cette femme tenait le salon ou plutôt la chambre littéraire (car elle ne recevait jamais qu'au lit) de son époque. Mme d'Angevilliers était habillée d'une robe à panniers dont les bouillonnements s'étalaient sur ses couvertures et toujours coiffée comme en 1780; une montagne de cheveux crépés et poudrés s'étageait sur sa tête.

Chez Mme d'Angevilliers se réunissaient à beaucoup d'autres personnes distinguées par leur esprit ou par leur naissance, M. de Feletz du journal des *Débats* et deux abbés très peu abbés alors, mais hommes de très bonne compagnie, MM. d'Andrezel et de Saint-Gérac. Qui nommerai-je de toute cette société Versaillaise descendue du château dans la ville après la destruction de la royauté et le pillage de la demeure des rois ?

M^me des Ecotais, sorte de marquise d'*Escarbagnac*, la duchesse de Villeroy, vieille grande dame fort respectée.

M^lles de Chateaugirou, qui habitaient rue Satory le pavillon Le Tellier et où l'on jouait souvent la comédie, car les vieilles larmes, les vieux regrets, les chagrins des vieillards n'empêchaient pas la joie des jeunes gens.

J'ai su la grande révolution par les tristesses des parents des victimes, et j'ai su l'empire par une autre tristesse bien profonde quoique habilement dissimulée.

Mon père était chambellan de l'impératrice Joséphine, il avait été son amant avant son mariage avec Napoléon, il l'était redevenu depuis le divorce.

L'impératrice conservait une affection réelle à l'empereur ; la chute de l'empire fut pour elle un coup mortel. Depuis la campagne de Russie, je m'assombrissais, tout enfant que j'étais, des chagrins qui minaient devant moi toute cette cour de la Malmaison où j'étais presque toujours.

L'empire tombé, je l'ai vu renaître, puis retomber dans le sang de Waterloo.

J'ai vu renaître la révolution avec les chartes de la restauration et de 1830.

J'ai combattu les émeutes dans les rangs de la garde nationale et je suis arrivé à quarante-neuf ans sans m'être senti vivre, avec un grand fond de tristesse dans le cœur et un besoin d'affection qui n'a jamais été satisfait suivant mes vœux.

Je mourrai cherchant encore les affections qui font vivre. Je ne veux pas parler de mes peines particulières, je les ensevelis avec moi, elles doivent s'éteindre avec les battements du cœur qui les a contenues.

Je suis né avec la faculté de sentir plus vivement que qui que ce soit au monde, les douleurs ou les joies. J'ai eu ma part plus grande des premières que des dernières, mais je ne voudrais abandonner ni les unes ni les autres, elles me composent une tristesse que j'aime presque. J'ai eu des affections bien profondes, elles m'ont fait souffrir en se brisant. Je suis venu au monde dans un siècle triste, avec une âme portée à la tristesse, mais je n'ai laissé à personne le droit de la soupçonner. Je passe au contraire pour un homme gai, seulement on s'étonne quelquefois d'entendre comme un sanglot dans ce concert de ma légère indifférence et les plus habiles cherchent un moment; puis après un instant de doute, ces habiles se disent: « c'est un cœur léger qui porte légèrement la vie ! » Allez, allez, mes bonnes gens, j'ai vécu dix fois votre vie; par le cœur j'ai pleuré plus que vous et parce que personne ne l'a jamais vu vous me croyez heureux.

Assez de souvenirs personnels pour aujourd'hui, mon esprit est inquiet et troublé, tuons le passé et marchons dans le présent, arrière les échos douloureux du cœur, je ne veux plus rien entendre; passons à quelque refrain comique, le drame intime ne m'est pas bon en ce moment.

Rovigo, Réné de Rovigo, le duc de Rovigo, propriétaire du journal *le Corsaire,* ce Rovigo fils du Rovigo de l'empire et qui depuis 1848 assiégeait le Président Louis-Napoléon d'articles injurieux qu'il signait de son nom de Rovigo qui ne lui appartenait cependant qu'en vertu d'un décret impérial, Rovigo cet aristocrate de l'empire rallié aux légitimistes dont il avait accepté

la chargo d'insulteur quotidien, Rovigo qui n'a épargné à Louis-Napoléon jusqu'au 2 décembre 1852 aucune amertume!... Eh bien, ce même Rovigo sollicite une place dans la maison du même Louis-Napoléon!... Les lâchetés sont de notre temps..... sonnez clairons, battez tambours, allez aboyeurs, le Rubicon des saletés est franchi!...

Hier, les délégués des ouvriers sont venus à la commission électorale s'entendre avec le maréchal Exelmans sur les candidats à présenter. Je l'ai déjà raconté, mais j'ai oublié de mentionner que leur secrétaire a remis à Nieuwerkerke une *traduction* en vers de l'*Avare* de Molière et cette traduction est fort bonne, très bien versifiée, enfin dans le caractère de l'original.

## SAMEDI 17 JANVIER.

La constitution a été proclamée le 15, tout le monde s'en occupe, tout le monde la commente; on fait un peu d'opposition *in petto,* car en France il faut toujours faire de l'opposition. Puis chacun se met en campagne, qui pour être Sénateur, qui pour être au Corps Législatif, qui enfin pour être Conseiller d'Etat.

Les quémandeurs abondent; il sort des Bonapartistes de la veille de tous les coins, comme il y a deux ans il y avait des républicains de la veille!

l Nous sommes un peuple de quémandeurs, les gen es plus riches ne seraient pas fâchés d'ajouter 30 ous même 25,000 fr. à leur revenu actuel.

Aujourd'hui Nieuwerkerke a porté à l'approbation du Ministre une nouvelle organisation de la Direction générale avec adjonction du Musée de Cluny, du Musée d'artillerie (partie des armes anciennes), des bronzes, médailles, vases, objets d'art, gravures, dessins, des bibliothèques, Musée de Trianon, enfin de tous les musées y compris ceux de la province. Je suis porté comme Secrétaire général sur cet état.

Cette organisation désirée généralement [illegible] acceptée?

## DIMANCHE 18 JANVIER.

Voici des vers trouvés sur la table de la chambre du Président et faits dans la nuit du 1er au 2 décembre. Le prince fait allusion à sa position personnelle vis-à-vis de la dernière Assemblée législative.

S'il dit un mot
C'est qu'il parle d'Empire,
S'il ne dit mot
C'est alors qu'il conspire.
Ainsi traître s'il parle, et traître s'il se tait
Il trahit de toute manière.
Et Baze crie alors qu'il fait un p..
Ah pour le coup voilà le canon de Brumaire!

La personne de qui je tiens ces vers et qui mérite quelque confiance affirme que ces vers sont du Président.

Alfred de Musset est venu vendredi au Louvre passer la soirée avec nous. Nous nous sommes mis tout

deux à l'écart et nous avons causé du temps de notre jeunesse. Musset, malgré sa vie un peu désordonnée, est demeuré jeune par le cœur et par l'esprit. Il était tout joyeux de se retrouver avec un ancien compagnon de ses belles années, de remonter les jours écoulés et de rire de franc aloi des vieux souvenirs.

« Les jeunes gens d'aujourd'hui, me disait-il, ne sont « plus jeunes, ils ne sont plus gais, ils n'ont même plus « cette politesse du monde qui prouvait autrefois les « hommes bien élevés ; on ne rit plus, on ne s'amuse « plus, on est joueur sans passion, amoureux sans pas- « sion, débauché sans entraînement. Et puis on est pro- « fondément ignorant, ignorant à envier la science d'un « âne. »

Nous avons parlé de Paul Foucher, notre ancien Triboulet ; de Victor Hugo, dont Musset déplorait amèrement l'aberration.

« Le sens moral est perverti en lui, me disait-il en- « core ; à ma dernière visite chez lui, il m'a effrayé par « son entourage et par ses théories ; l'amour-propre a « tué l'entendement, il parlait comme ne doutant pas « de sa prochaine promotion à la présidence de la ré- « publique, et expliquait ce qu'il ferait alors. Cet esprit « poétique touchait à la folie par l'ambition. »

Musset m'a fait passer une bonne, bien bonne heure ; c'était la statue du Commandeur, mais revenant seulement pour fêter de joyeux souvenirs, j'ai pu lui tendre mon verre sans éprouver aucun effroi et elle ne m'a pas entraîné dans le gouffre aux flammes infernales. Musset a écrit sur mon livre et, comme carte de visite

un peu triste mais amicale, il y a de cela tantôt quinze ans :

Quand on perd par triste occurrence
Son espérance
Et sa gaîté,
Le remède au mélancolique
C'est la musique
Et la beauté.
Plus oblige et peut davantage
Un beau visage
Qu'un homme armé,
Et rien n'est meilleur que d'entendre
Air doux et tendre
Jadis aimé.

Ce soir je dîne chez la Princesse Mathilde, où j'ai dîné jeudi avec Arago le frère d'Emmanuel et Barthélemy le poète, qui nous a dit son poëme sur le 2 décembre. Barthélemy n'est pas un homme distingué, c'est un faiseur de vers comme un castor est un faiseur de *cahutes*, un constructeur.

## LUNDI 19 JANVIER.

Hier on nommait chez la Princesse Mathilde beaucoup des nouveaux sénateurs: les Beauveau, le duc de Padoue, etc., enfin toute la vieille défroque de tous les régimes, beaucoup de nullités. Le véritable corps utile sera le Conseil d'Etat.

A onze heures, je me suis rendu rue d'Anjou 22 chez Mme de Courbonne; il y avait quelques personnes,

entre autres la duchesse de Caulaincourt, Bois-le-Comte l'ancien diplomate, etc., etc.

Mme de Courbonne m'a raconté l'anecdote suivante qu'elle tenait de Salvandy :

Lorsque cet ancien ministre eut appris l'ordre d'exil envoyé au tribun Duvergier de Hauranne, il ne voulut pas se souvenir qu'en 1848 le dit tribun avait demandé sa mise en accusation, et pour lui donner une preuve d'intérêt, il chargea Mme de Salvandy d'écrire à Mme Duvergier de Hauranne pour lui exprimer la part qu'il prenait au malheur qui leur arrivait.

Monsieur Duvergier de Hauranne répondit lui-même et termina sa lettre en disant : « que dans toute sa car-« rière politique il ne se reprochait rien, et que le cas échéant, il était prêt à recommencer. »

Aveugle obstiné, qui a fait la révolution de 1848 et que le prince Louis-Napoléon a empêché de participer à celle qui devait venir en 1852. Ce sont des gens comme ceux-là qu'il faudrait étouffer entre deux matelas ; ils travailleront à la ruine de toutes les sociétés ; ce sont des esprits sans grandeur, qui ne peuvent être qu'opposition. Salvandy ajoutait : « Il peut se faire déporter maintenant, « je me tiens coi puisqu'il est encore prêt, lui, le cas échéant à demander ma mise en accusation. »

## MERCREDI 21 JANVIER.

Aujourd'hui anniversaire de la mort de Louis XVI, la *Patrie* annonce que les réceptions officielles n'auront

pas lieu chez les ministres. Il commence à y avoir désarroi dans le Ministère, l'influence fatale de Persigny semble l'emporter. Morny veut se retirer du Ministère et rentrer dans la vie privée, parce qu'il repousse la séquestration des biens de la famille d'Orléans que Persigny voudrait faire opérer. Persigny est la mauvaise étoile du Président, qui a une faiblesse inconcevable pour lui, et cependant cet homme n'est qu'un intrigant de bas étage, sans valeur, tortueux, n'osant affronter franchement ni les hommes, ni les choses. Il déteste Nieuwerkerke et la Princesse Mathilde, qui ne veulent pas reconnaître sa suprématie, et il s'oppose à toute réorganisation des Beaux-Arts pour faire pièce au Directeur des Musées.

Les intrigues commencent, les grandes affaires subiront l'influence des petites. Le Président, s'il écoute Persigny, perdra 50 % de sa popularité. Déjà hier, sur le bruit de la retraite de Morny, la Bourse a baissé. Le séquestre sur les biens de la famille d'Orléans produirait une détestable impression.

Morny est fort découragé, son dévouement au Président n'est pas douteux et il s'afflige de se sentir inutile et miné par les intrigues de Persigny.

Au commencement d'un pouvoir nouveau, il serait plus qu'imprudent de disloquer les Ministères dans lesquels on avait confiance. La fortune aveugle; le Président, qui a si bien su mener sa barque jusqu'à présent, entrerait, je le crains, dans une voie funeste en suivant Persigny.

Il suffit de voir ce monsieur, petit cadet sorti de je ne sais où, pour avoir peu de confiance en lui. Une

vraie mine de chafouin, sans franchise dans le regard, sans assurance dans le langage; conseiller de moyens violents, vaniteux comme un laquais, haineux comme un bedeau, croyant les lignes courbes les plus promptes pour arriver à un but. D'ailleurs sachant ne pas rougir sous un soufflet qu'il ne pardonne cependant pas. En un mot, un mauvais comédien de mélodrame. Tel est Persigny.

Le Président l'écoute parce qu'il le pousse en haut pour monter lui-même.

C'est une position bien difficile que celle qui a été faite à Louis-Napoléon *pouvoir absolu,* hélas les plus fortes têtes ne résistent pas toujours à son enivrement.

C'est une grande faute d'ébrapler la confiance de ceux qui nous suivent!

## VENDREDI 23 JANVIER.

Aujourd'hui confiscation des biens du roi Louis-Philippe que, par un décret du 7 août 1830, il avait soustrait en montant sur le trône au domaine de l'Etat. Application de ces biens à des services publics.

Obligation aux princes d'Orléans de vendre leurs biens dans le délai d'un an.

Le Président renonce aux répétitions de biens confisqués sur sa famille en 1814 et 1815.

Morny sort du ministère, où il est remplacé par Persigny.

Fould est remplacé par Bineau, etc., etc.

Casa-Bianca est ministre d'Etat, nouvelle création qui embrasse les rapports du prince avec les différents ministères et pouvoirs, l'administration des palais et manufactures nationales, nominations de sénateurs, conseillers d'Etat, etc., etc.

Le préfet de police est nommé ministre de la Police (M. de Maupas).

La Bourse a baissé hier et baissera encore aujourd'hui. Toutes ces mesures inquiètent et agitent. Ce matin, on a arraché le décret de confiscation affiché au coin de la rue de Rivoli. On trouve la confiscation rude et intempestive, on a peur de tomber dans l'arbitraire; enfin les spoliations que la république n'avait pas osé faire semblent mal venues sous le gouvernement du Président.

Persigny inquiète aussi beaucoup.

Morny voulait trop gouverner, être le maître de son ministère; le Président a rompu pour se débarrasser de son ascendant naissant; le public regrette Morny, qui s'était révélé véritable homme d'Etat, la sagesse et la fermeté, jointes à la lucidité dans ses circulaires plaisait.

Persigny n'est connu que par les équipées de Boulogne et par un ouvrage sur les pyramides d'Egypte dans lequel il prétend qu'elles ont été bâties pour servir de paravent aux peuples des Pharaons!

*Persigny est peut-être une gêne pour le Président,* il s'agit de l'user à son tour et cela ne sera pas long, si j'en crois mes pressentiments.

La liste des sénateurs sera promulguée ces jours-ci; voici les noms cités parmi les élus:

Le prince de Beauveau;

Le prince de Craon;
Le duc de Montmorency;
Le comte de Montalembert;
Le marquis de Gallifet;
Le duc de Guiche;
Le duc de Crillon;
Henri de Mortemart, etc., etc., etc.

Enfin l'aristocratie y est représentée largement.

Les habits se brodent, les chapeaux se galonnent, nous allons être resplendissants d'or!

Ayons du repos, du repos et du repos, cela vaut mieux par le temps qui court, que de l'audace, de l'audace et toujours de l'audace.

Le ministre d'État sera logé au château des Tuileries; le commandant de la garde nationale et son état-major occuperont le Palais National, si l'exposition annuelle et l'état-major peuvent s'y caserner ensemble.

Casa-Bianca sort du Louvre où il est venu demander à Nieuwerkerke un rapport sur la possibilité de cet arrangement.

Le Président ne veut pas conserver la garde nationale dans l'intérieur du château. Il a raison et je suis de son avis.

Voilà bien des choses pour aujourd'hui.

Je dîne chez la Princesse Mathilde, peut-être en saurai-je plus ce soir.

## SAMEDI 24 JANVIER.

La Princesse Mathilde est triste et furieuse de la promulgation des décrets du Président; elle lui avait

écrit pour lui demander de ne pas les signer. Elle a été jusqu'à me dire: « Si Louis-Philippe a pu quelquefois « être jaloux du Président, aujourd'hui s'il vivait, il se- « rait bien vengé. »

Turgot, le gendre de Lobeau, a pu s'associer à cette mesure! Pourquoi s'en étonner, sa conduite en 1830 le rend capable de toutes les lâchetés. D'ailleurs, ces décrets sont comme une justice de Dieu. Cette famille d'Orléans a cherché par tous les moyens à dépouiller la branche aînée. Encore en 1848, Louis-Philippe soutenait un procès contre le comte de Chambord pour lui enlever les biens qu'il possède en France.

L'affaire de la duchesse de Berry, enfin toutes les saletés de ce règne ont leur punition.

## MERCREDI 28 JANVIER.

Le Sénat est nommé, c'est un singulier assemblage de généraux, d'hommes politiques sans grand renom, de parents du Président, proches ou éloignés, de nullités, semé de quelques grands noms de l'ancienne aristocratie et de quelques valeurs positives.

Amédée Thayer, celui qui a épousé M^lle^ Bertrand, le frère du directeur des postes, est sénateur; c'est un grand et important niais, qui jeune dansait sur la corde avec un balancier pour se donner la grâce qui lui manquait et qui lui manque encore. Depuis son mariage, de protestant il est devenu catholique outré, plus bête que par le passé.

Son père était, un Américain, un peu *bande noire* et un peu usurier. Sa mère avait élevé comme gouvernante Mlle de Coigny (Madame Sebastiani).

Le fils est sénateur! Lorsque le *Moniteur* m'a appris cette belle nouvelle, j'ai dit à ceux qui se trouvaient près de moi:

« Caligula faisait jadis de son cheval un consul,

« Napoléon peut bien faire d'un âne un sénateur. »

La fièvre me prend lorsque je vois l'abus de la faveur s'étaler scandaleusement au soleil.

Les sénateurs choisis n'ont pas tous accepté leur grandeur; de là, l'absence sur la véritable liste des noms que je désignais le 23.

Morny est en brouille avec le Président

Mme Lehon, sa maîtresse, en est la cause. Cette femme travaillait pour les d'Orléans et, par son influence, entraînait Morny vers des mesures qui leur étaient favorables. Il avait sollicité du Président une lettre au roi des Belges pour demander M. Lehon comme ambassadeur à Paris!

Nous sommes dans le règne des adultères récompensés.

Le jeune Lehon encore mineur et Belge de nation, après avoir pendant six semaines été chef du cabinet de Morny, l'amant de sa mère, a reçu la croix de la légion d'honneur, puis il est en ce moment auditeur.

Walewski, ancien mauvais sujet assez nul, fils adultérin de l'empereur, est ambassadeur à Londres.

Cottrau, ex-amant de la reine Hortense sur ses fins, est inspecteur général des Beaux-Arts.

Morny lui-même, fils de cette reine et du comte de

Flahaut, était, il y a peu de temps, ministre de l'Intérieur.

Persigny a auprès de lui un M. Clavel qui s'intitule la femme de ménage du ministère. Ce M. Clavel, amant de la reine Murat pendant les deux dernières années de sa vie, tentait de lui faire signer un testament qui le déclarait légataire, lorsque les enfants arrivèrent et dégagèrent la moribonde, qui put mourir en paix. Il fallut racheter à Clavel moyennant 60,000 francs les lettres de la reine.

On est fort occupé à plaindre les d'Orléans, et les meilleures raisons échouent auprès de certaines gens qui pleurent sur leur *misère*. On a beau leur dire : « Les biens du roi se composaient d'apanages et ne peuvent sortir des mains de l'Etat » ; ils ne veulent rien entendre. Les *pauvres gens* n'auront plus que *cent millions* à partager entr'eux, et les attendris pleurent ce vieux roi et sa famille qui n'ont pas eu le courage de défendre leur trône et la France contre la hideuse révolution qui nous coûte si cher.

Ils ont tous fui, chacun de son côté, pour sauver sa peau, abandonnant femmes et enfants, honneur et avenir. Dieu frappe l'assassin de Louis XVI dans ses petits-enfants et dans son fils. Il frappe aussi le roi mauvais parent, usurpateur, sans conscience. Il y a justice !

Le faubourg St-Germain fait des mots. Il recommence sa politique des 18 ans du règne de Louis-Philippe. Voici un échantillon de ses traits d'esprit ; c'est une lettre de faire part qui court sous le manteau.

« L'anarchie est heureusement accouchée du despo-
« tisme ; la mère et l'enfant se portent bien. »

Voilà qui est joli et bien tourné.

Romieu, l'ami de Véron, remplace Guizard aux Beaux-Arts; c'est une oie relevée de garde par un renard.

## VENDREDI 30 ET SAMEDI 31 JANVIER.

Le frère de Véron dont j'ai parlé plus haut, est nommé à un emploi de contrôleur des tabacs, rétribué de neuf mille francs.

Thayer (Amédée), le nouveau sénateur, est venu hier à la petite *arrière*-soirée du Louvre. Le gaillard est aussi bête qu'il l'était jadis, mais il est plus important.

Le plébiscite du 2 décembre a été proclamé pour deux dynasties, les Thayer et les Padoue.

Ed. Thayer, époux de Mlle de Padoue, directeur des postes, conseiller d'Etat.

Am. Thayer, son frère, sénateur.

Le vieux Padoue, sénateur.

Le jeune Padoue, préfet de Seine-et-Oise, conseiller d'Etat.

Lumières de la société nouvelle, je vous salue!

Chassiron est maître des requêtes, pour avoir épousé Mlle Murat.

Murat (le prince) est sénateur, parce qu'il est le fils légitime de son père.

Walewski et Morny ont été appelés aux grands emplois, parcequ'ils ne sont pas fils légitimes des leurs.

Clavel est auprès de Persigny, parcequ'il a été entretenu par feu la reine de Naples, Mme Murat. Il me semble que nous ne marchons pas vers une ère nouvelle, nous faisons au contraire du mauvais Louis XIV et du détestable Louis XV. Dans les bas-fonds de notre monde nous entendrons encore des voix s'écrier:

*Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire!*

J'ai causé hier soir avec le général Saint-Arnaud qui m'a dit avoir été très lié en Afrique avec mon cousin Charles de Viel-Castel, aujourd'hui sous-intendant militaire.

## MERCREDI 4 FÉVRIER.

La loi électorale est enfin publiée, les fonctions salariées sont incompatibles avec le mandat de député. Le Corps législatif se composera de 261 membres.

Jouvenel, fils d'un conducteur des travaux publics, géomètre de la Corrèze, garçon intrigant et intelligent, qui a fait fortune par un bon mariage et qui déjà a été député, me disait avant-hier avec ce ton de suffisance qui lui est propre: « Je ne suis pas simplement le can« didat patronné par le gouvernement; il me subit. »

Ainsi, toujours même esprit d'opposition, les hommes qui se présenteront aux électeurs arrivent encore avec la pensée de faire *chanter* le gouvernement, de se faire importants à nos dépens.

Jouvenel se fait qualifier baron et prétend descendre des Jouvenel des Ursins!

J'ai dîné chez la Princesse Mathilde hier et avant-hier. Chacun se prépare à la curée des places et des

pensions. Tout le monde voulait être sénateur ou au moins conseiller d'Etat, grand désappointement. Il y a aujourd'hui les *ultra* de l'empire comme il y avait en 1814 et 1815 les *ultra* de la royauté. Ces gens-là sont surpris de voir que le coup d'Etat du 2 décembre n'ait pas été accompli exclusivement en leur faveur.

Les membres de la famille Bonaparte, presque tous besogneux, tirent sur le Président des lettres de crédit; ils auront chacun, dit-on, 25,000 francs de pension. La Princesse Mathilde se tient à l'écart des mendiants. Dans cette famille, il y a un homme, le Président, et une femme, la Princesse Mathilde; le reste est peu de chose.

## JEUDI 5 FÉVRIER.

Hier, la nouvelle est arrivée qu'une tentative d'assassinat a été essayée sur la reine d'Espagne; elle est blessée et l'assassin est arrêté, on est sans autres détails.

J'ai omis de mentionner, il y a trois jours, que le Président est venu visiter le Louvre. Il nous a dit qu'il voulait qu'un musée soit formé dans les salles de Henri II, Henri IV et autres adjacentes, où seraient réunis tous les objets ayant appartenu aux rois et reines de France, ainsi qu'à l'empereur Napoléon.

Un décret préparé dans ce sens, est aujourd'hui sous ses yeux pour être signé. Nous prendrions dans les bibliothèques, musées, établissements publics, tout ce qui aurait été la propriété personnelle d'un roi ou d'une reine : manuscrits, bijoux, meubles, armes, etc., etc.

Ce musée porterait le nom de Musée Royal, et Nieuwerkerke m'a dit que, à mon titre de secrétaire général, j'ajouterai celui de conservateur de ce musée.

Je serai chargé de cette conservation et par conséquent de faire le catalogue du Musée Royal, qui serait le véritable musée historique de la France.

Hier soir, j'ai visité les ministres de l'Intérieur, de la Police, de l'Instruction et des Travaux publics, et j'ai terminé ma soirée chez la Princesse Mathilde, où je dîne encore ce soir. J'y ai vu Romieu, qui devient important. Encore un directeur des Beaux-Arts qui n'entend pas son affaire. La Princesse m'a dit que la reine Marie-Amélie et les princes, ses fils, avaient écrit au Président pour protester contre le décret de confiscation. Mme Sand a été reçue en audience par le Président, elle venait demander l'autorisation de faire jouer une pièce nouvelle.

## VENDREDI 6 FÉVRIER.

Dîner hier chez la Princesse Mathilde, avec Bacciochi, Piétri le préfet de police, le général Armandi et la comtesse Samoyloff qui plaidaille toujours contre son troisième mari, le comte de Mornay, roué sans vergogne qui l'a épousée pour son argent; c'était la débauche et la paillardise épousant la honteuse convoitise de l'argent.

## DIMANCHE 8 FÉVRIER.

Hier soir, je suis allé visiter Lord et Lady Douglas (Marie princesse de Baden). Cette femme est agréable,

et l'air le plus voluptueusement allemand qu'il soit possible de rencontrer. La Princesse Mathilde prétend que Lady Douglas couche avec le Président; il faut avouer que tout le donne à penser.

Douglas m'invite toujours à venir cet été à Hamilton, cela sera-t-il possible?

Le duc de Fimarcon, fils aîné du duc d'Esclignac, ne reçoit que 1400 fr. de pension de son père qui jouit de 60,000 livres de rentes. C'est du reste un piètre sujet, fort près d'être escroc; cependant il a voulu gagner sa vie, et il a sollicité de son cousin le duc de Mouchy un emploi dans le chemin de fer que ce Noailles dirige. Mouchy a fait subir par un homme de confiance un examen au Fimarcon pour être édifié sur ses capacités. Examen subi, il n'a été jugé capable de remplir qu'un emploi de graisseur de roues!

Misérable famille d'Esclignac qui tombe peu à peu dans le ruisseau.

Pauvre aristocratie!

## MERCREDI 11 FÉVRIER.

J'ai assisté hier à la représentation d'un drame d'Alex. Dumas fils joué au Vaudeville. Les théâtres sont soumis à la censure établie pour les forcer à respecter la morale, la pudeur publique, les bonnes mœurs. *La Dame aux camélias*, le drame d'Alex. Dumas fils, est une insulte à tout ce que la censure devrait faire respecter. Cette pièce est une honte pour l'époque qui la supporte,

pour le gouvernement qui la tolère, pour le public qui l'applaudit. Chaque soir, le Vaudeville fait chambrée complète, les équipages se pressent sur la place de la Bourse. Les femmes de la meilleure compagnie ne craignent pas de se montrer en loge. *La Dame aux camélias* a enfin toutes les proportions d'un scandale public.

Pendant cinq grands actes, *la Dame aux camélias,* autrement dit la fille entretenue, étale devant un public civilisé les honteux détails de sa vie de prostituée. Rien ne manque au tableau, ni l'entremetteuse, ni les chevaliers du baccarat, ni les mots cyniques, ni les scènes qui sont empruntées aux lieux les plus abjects. Toute cette pièce sue le vice et la débauche; tous les acteurs en sont monstrueux, ceux-mêmes sur lesquels l'auteur a voulu répandre de l'intérêt sont ignobles. *La Dame aux camélias* représente l'amour vrai, et quel amour! tour à tour se tordant dans le *lit payé* sous les caresses de l'amant payant, et quelques heures après sous les baisers de l'*amant de cœur;* prenant l'argent du riche pour *entretenir* la joie du pauvre. Puis une scène avec un père qui vient redemander son fils, et qui pour le dégoûter de sa maîtresse arrange avec cette fille qu'elle reprendra son ancien métier!...

Puis la fille de joie mourant réhabilitée entre les bras de son amant et de ses amis, après avoir bien voulu faire l'éloge de la religion!... puis cette oraison funèbre prononcée sur sa tombe: *Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.*

Il n'y a pas à analyser une telle turpitude, c'est ignoble, mais le spectacle que présente la salle l'est encore plus.

Un des niais, des *plumés* de la pièce est une caricature d'un homme connue M. le comte de Gervilliers, langage, attitude, tout est ressemblant; eh bien, le vrai comte de Gervilliers ruiné par M^me^ Doche qui remplit le rôle de *la Dame aux camélias,* assiste chaque soir à ce spectacle de fange; il voit de sang-froid le cabotin qui le raille aux applaudissements de la salle.

La comtesse de Gervilliers séparée de son mari se laisse remarquer en loge.

La police, le gouvernement tolèrent tous ces scandales, ils semblent ignorer que c'est ainsi qu'on achève la démoralisation d'un peuple. Alex. Dumas fils est un jeune vaurien, auquel, il faut le dire à sa justification, tout a manqué, éducation de la famille, instruction morale, entourage honnête. Il n'a jamais vu chez son père que des filles. Son père et lui avaient souvent les mêmes maîtresses et se vautraient dans les mêmes orgies.

Je veux rapporter, tout ignoble qu'elle est, une conversation entre le père et le fils en plein boulevard et devant un cercle d'auditeurs; elle est vraie, je demande seulement pardon à mon papier pour certains mots que je n'indiquerai cependant que par leurs initiales.

*A. Dumas fils:* Savez vous, père, que c'est embêtant le rôle que vous me faites jouer, b..... vos vieilles maîtresses et porter vos bottes neuves!

*A. Dumas père:* De quoi te plains-tu? je te fais honneur en te donnant mes vieilles maîtresses à b....., mes bottes neuves à élargir. Cela prouve que tu as le v... gros et le pied petit! Toute cette littérature de feuilleton et de théâtre est à peu près taillée sur ce modèle. Ils sont chargés de parler au peuple, et c'est dans le

bouge d'un bordel qu'ils écrivent leur triste et immonde littérature!

Le comte de Bastard, celui qui publie le grand ouvrage sur les manuscrits, sort de chez moi, et il m'a raconté qu'un de ses amis qui arrive de Poligny a su par le procureur de la république les détails suivants sur la malheureuse femme du sous-préfet de cette ville tombée ainsi que sa sœur aux mains des insurgés pendant la révolte du mois de décembre dernier.

Les insurgés la violaient à tour de rôle et cela a duré une heure et demie, puis ils lui faisaient boire de l'eau-de-vie et l'infortunée devint tout à fait ivre. Les excès de la plus hideuse débauche ont été exercés sur elle et, restée comme morte, elle n'a pas repris sa raison. Aujourd'hui elle est dans une maison de fous.

Sa sœur, violée également, a été fort malade, mais elle n'est pas folle.

Quelle est la moins malheureuse?

Romieu élargit les flancs de sa direction, qui va prendre le titre de direction générale et conquérir sur les travaux publics, les bâtiments civils et sur l'instruction publique, toute la partie littéraire. Le renard marche, il marchera encore, le spectre rouge, l'ère de César et Véron aidant.

Chassiron, ce niais débauché qui a épousé la fille du gros Murat, n'est pas satisfait de n'être que maître des requêtes. On cherche à le pousser... Un cousin du Président!... allez donc, sonnez clairons, chapeau bas à ce nouveau marquis de Carabas!

Thayer est sénateur, du titre de sa femme M^{lle} Bertrand.

Son frère est directeur des postes, du titre de sa femme Mlle de Padoue.

Chassiron, comme cousin, est colloqué dans le jury de l'exposition [1]), le cousinage est comme le St-Esprit, il donne toutes les facultés.

Je soupçonne que Chassiron ne s'arrêtera pas en si beau chemin, on en fera peut-être un jour un académicien après lui avoir fait une position dans *le domaine* des arts.

C'est, il est vrai, une prairie où l'on peut faire paître bien des bestiaux que ce domaine des arts.

*Figaro* a toujours raison.

« Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui « l'obtint ! »

## DIMANCHE GRAS 22 FÉVRIER.

Nous sommes vraiment en carnaval, les élections qui sont prochaines me semblent le comble du bouffon. Les candidats patronnés par le gouvernement ont été choisis par je ne sais qui, mais à coup sûr il a fallu beaucoup d'art pour rassembler de telles nullités. J'en excepterai cependant un de mes amis fort bon garçon, Didier le frère du préfet, ami de Véron, jeune, intelligent, dévoué aux idées napoléoniennes; mais Alf. de Gouy niais, qui est né propriétaire, la risée du monde dans lequel il vit!

---

[1]) Il n'en fit cependant pas partie, la nomination n'eut pas lieu' on en comprit le ridicule.

Les exemples suivants sont les têtes de colonnes d'une foule d'ambitieuses impudences.

Le gros Véron dont j'ai longuement parlé. Granier de Cassagnac, journaliste un peu flétri par tous les bouts; ceau-père de Beauvallon, le tueur de Dujarrier, homme dévoué à qui le paie. Voilà des choix du gouvernement.

Cavé (le voleur), ancien directeur des Beaux-Arts, est mis à la tête des manufactures nationales, et hier Persigny proposait Champollion (le conservateur chassé de la bibliothèque en 1848) pour la place de conservateur du nouveau musée. Le ministère n'a pas de bonheur dans ses choix, peut-être cela tient-il à ce que Persigny devrait apprendre à connaître son monde.

Les Orléanistes se remuent, ils voudraient persuader au pays qu'il les regrette, et que s'ils sont tombés en 1848, un faux pas sur la glace en est seul la cause. Ils inondent le pays de brochures et de protestations, ils cherchent à provoquer un mouvement, une révolution, ils voudraient un orage pour essayer leur restauration, qui apparaîtrait en manière d'arc-en-ciel.

Le pays veut le repos et se soucie peu de vos combinaisons, les bourgeois seuls, qui sont les puces du corps social, recommencent leur amour d'opposition, ils s'attendrissent sur le sort de *ces pauvres* d'Orléans auxquels l'Etat a l'infamie de reprendre les biens apanagers.

Ces d'Orléans sont une race maudite; c'est cette race qui a toujours préparé depuis plus de soixante ans toutes nos révolutions. Le châtiment tombe à la fin sur elle, c'est justice.

Bocher, administrateur de leurs biens, ancien préfet, ancien député, est arrêté sous l'accusation de s'être fait

[illegible]

[illegible]

[illegible]

## 8 MARS.

Les élections sont favorables au gouvernement, jusqu'à présent ; à peine trois ou quatre nominations opposantes (Cavaignac à Paris nommé par cette petite bourgeoisie qui aime à donner des leçons au pouvoir et par les ouvriers tailleurs et chapeliers, les plus mauvais, comme opinion, de tous les ouvriers. Il y a bien des [illegible] dans le nombre des candidats du gouvernement qui ont été acceptés par les électeurs. Jubinal encore très opposant le 2 décembre dernier ; Granier

de Cassagnac, homme un peu taré; Jouvenel, qui me disait au commencement de février: *le gouvernement me subit!* Didier, frère du préfet, bon garçon, mais joueur et sans valeur morale.

Enfin nous verrons à l'œuvre ce Corps législatif.

Les journalistes y seront représentés par Véron, La Guéronnière et Delamarre.

Bocher n'a été condamné qu'à 500 fr. d'amende pour ses brochures orléanistes sans nom d'imprimeur.

Le prince de Canino, ex-président de la Constituante Romaine, sale et mauvais gredin, vient d'être rétabli dans ses droits de Français par un décret du 21 février dernier. C'est une mauvaise acquisition pour la France et ce décret est impolitique appliqué à un homme qui gouvernait Rome à l'époque où nos soldats l'assiégeaient, où un de nos bataillons tombait dans un lâche guet-apens.

Sous l'administration de Canino on peut compter les massacres nocturnes des prêtres égorgés à Ste Cécile; les exactions commises par les bandes de Garibaldi. Canino, qui devait sa position de prince romain aux papes, conduisait les forcenés qui assiégèrent le pape dans son palais. Il présidait la Constituante lorsque le comte Rossi fut assassiné et son indifférence à la nouvelle de cet attentat, la glorification du meurtrier qui put se promener librement dans Rome et y recevoir les ovations, doivent au moins faire considérer le prince comme un complice moral.

Voilà l'homme dont un décret refait un Français! D'ailleurs, sale et cynique personnage, dégoûtant à voir, professant des opinions très avancées, hostile même au

[illegible] prince Louis-Napoléon.

Enfin, ce [illegible] première place dans nos académies, entrer dans un corps savant. Il inspire je ne sais quelle répulsion instinctive pareille à celle que fait éprouver un crapaud.

Malgré tout ce qui précède, cet homme arrive à son but; il a fait le premier pas, et après avoir déclaré devant les tribunaux (procès d'Arlincourt), qu'il s'honorait du titre de citoyen et que depuis longtemps il avait abdiqué celui de prince, qu'il était, en un mot, M. Charles Bonaparte *tout court*, nous le verrons un jour sénateur, brodé sur toutes les coutures et réclamant la qualification de Monseigneur. A propos de d'Arlincourt, j'oubliais de consigner ici que ce héros de *l'inversion* a épousé pour rétablir sa fortune, la vieille veuve d'un vieux notaire et maintenant aidé par le baron de Mortemart-Boisse, qui n'est ni Mortemart ni Boisse, mais qui écrit dans les journaux sous le nom de Lord Wigmore, il fait sonner les fanfares de la presse pour annoncer qu'il est définitivement le Mécène du XIX^e^ siècle, que sa femme est, avec M^me^ Gudin, la muse de l'époque, qu'il n'y a d'esprit et de savoir-vivre que chez ces deux dames, etc., etc. Lord Wigmore est un pauvre Apollon entre deux oies transformées en muses. Vive la réclame!

## 4 MARS.

Les journaux du gouvernement disent depuis deux jours que le Président ne songe plus à Morny pour en faire un président du Corps législatif.

La Princesse Mathilde me disait hier qu'on assurait en bon lieu que ce changement dans les idées du Président s'était opéré à la suite d'une entrevue avec Morny. Cet ancien ministre aurait dit au prince: Ne confiez pas les Affaires étrangères à Persigny, il a des velléités belliqueuses, il vous brouillera avec l'Europe.

Le prince tient à Persigny; *inde* Morny mis sous la remise.

Fleury est premier écuyer.

De Pierre est écuyer-commandant.

La maison impériale se monte, il ne manque presque plus qu'un empereur.

Les princes de la famille sont nombreux et presque tous gueux comme des rats d'égoût; de plus, fort mal apparentés, impatients de grignoter le budget et fiers comme des paons.

Chassiron, gendre de Murat, petit-fils d'un laquais, s'enferme quelquefois, se pose devant sa glace et se traite de *Monseigneur*. Sa femme ressemble à une dinde qui avale des noix.

Il y a aussi l'aristocratie ministérielle, les dynasties Maupas, Baroche, etc., etc.

Les Maupas se marient beaucoup.

Le fils de Baroche, qui est à son père ce que le chat teint est à la martre, fait énormément d'embarras. Il a quelques plaques ou croix, et se cambre fort la poitrine pour les mieux faire ressortir. C'est un véritable hanneton.

Les journaux prétendent qu'une statue en marbre du prince Jérôme a été commandée pour Versailles au comte d'Orsay; tant pis pour Versailles.

Le comte d'Orsay est un vieux *lion* que personne ne voit ni ne veut voir, qui a vécu avec tout le monde, depuis son beau-père, Lord Blessington, jusqu'à sa belle-mère Lady Blessington, bas-bleu fashionable des *Keepsake,* mais qui n'a jamais vécu avec sa femme Lady Henriette d'Orsay, tour à tour maîtresse du duc d'Orléans et d'Antonin de Noailles, sans compter le menu frétin.

Le comte d'Orsay a vécu vingt ans aux crochets de l'aristocratie et des fournisseurs de Londres; il est couvert de dettes, et maintenant il s'est fait artiste avec un cortége de médiocrités qui le proclament un Michel-Ange, et de journalistes dans le genre de Lord *Wigmore* qui lui prodiguent l'encens. Il défigure régulièrement chaque année, soit en marbre, soit en plâtre, soit en bronze, une célébrité contemporaine; l'année dernière c'était Lamartine!

D'Orsay a encore de grandes prétentions à l'élégance; il s'habille comme personne, avec étalage de linge brodé, de satin, de chaînes d'or, et porte sa frisure ébouriffée. A tout prendre, c'est une vieille pomme cuite qui aspire à sortir de son compotier ébréché. Dieu nous en garde!

Morny sort d'ici et nous savons par lui la cause du changement d'intention du Président, relativement à sa nomination aux fonctions de président du Corps législatif.

Le prince, roi, maréchal, Jérôme a déclaré qu'il résignerait sa présidence du sénat, si Morny présidait le Corps législatif.

Le Président a cédé devant cette menace d'une vieille canaille discréditée qu'il a le malheur d'avoir pour oncle.

On parle de Drouin de Lhuys pour président à la place de Morny.

Morny est bien récompensé de son courageux ministère et de sa fermeté. Si le Président n'avait eu que des *Jérôme* autour de lui, où en serions-nous?

Jérôme a toujours été, et il est encore un bourreau d'argent, entouré d'ignobles cotillons.

## 11 MARS.

Voici trois lettres qui donneront une idée des relations féminines actuelles et aussi du tohu-bohu de notre société.

La première est d'une comtesse de Solms, née Wyse, dont la mère est fille de l'ancien prince de Canino. Cette comtesse de Solms est jolie, jeune, et elle a enlevé Pommereux à la comtesse de Schulimburg née d'Hinnisdaël, vieille folle qui n'a jamais été jolie, mais qui a toujours beaucoup fait parler d'elle et qui se montrait d'une jalousie féroce à l'égard du dit Pommereux.

« A Mme la comtesse de Schulimburg qui avait bien « voulu dans un accès de folie attendre par une pluie « affreuse 5 heures à ma porte la sortie de je ne sais « qui, envoyant de cinq en cinq minutes chez moi et « m'honorant elle-même d'une visite inattendue:

LUNDI SOIR.

« Vous vous êtes permis aujourd'hui, Madame, une « démarche telle qu'il m'est impossible de la passer sous

« silence; une pareille conduite est tellement en dehors « des usages et des coutumes de la bonne compagnie, « si étrangère même aux femmes les moins élevées, qu'il « m'appartient de la relever vigoureusement, dès que ma « maison et ma personne ont pu servir de but et de « prétexte à vos ridicules extravagances. Je viens donc « vous prier, Madame, de vouloir bien m'écarter désor- « mais du spectacle qu'il vous plaira de donner en plein « vent pour le plus grand amusement du public parisien. « Je ne puis vraiment, quelle que soit ma bonne volonté et « la façon dont je l'envisage, m'expliquer un peu claire- « ment la préoccupation étrange que je vous cause de- « puis quelque temps, et la façon bizarre à l'aide de la- « quelle vous essayez de fixer mon attention, car à moins « que ma mémoire ne me fasse défaut, il ne me semble « pas, Madame, que j'ai l'honneur de vous connaître « autrement que pour vous avoir reçue deux ou trois fois « chez moi, alors que mes salons étaient ouverts à tout « le monde; mais si je ne me trompe, je crois bien avoir « aussi laissé se dénouer de mon plein gré des relations « que nos âges ne comportaient pas du reste bien avant « que ma position de veuve plus modeste ne m'ait mis « dans l'obligation de restreindre mon cercle à un petit « comité choisi d'amis et de serviteurs de ma famille. « L'occupation que je vous donne est donc pour le moins « singulière et superflue vis-à-vis d'une femme qui ne « vous connaît qu'aussi vaguement et qui aurait déjà « oublié votre existence sans le soin très exprès que « vous prenez de la lui rappeler. J'ignore quelles sont « les relations de M. le comte de Pommereux, un de mes « bons amis, avec vous, Madame, quelles qu'elles soient,

« elles ne m'occupent en aucune façon et je dois y rester « complètement étrangère, dès que vous forcez mon at- « tention sur ce chapitre, je répéterai comme tous, sans « m'en occuper autrement, que sa famille, les personnes « qui l'affectionnent, ont dû souvent déplorer le tort et « le ridicule que cette espèce d'extravagante éducation « lui a fait depuis vingt ans. Mais, chacun est libre en « ce monde et s'il lui a plu, par faiblesse, bon cœur ou « habitude, d'accepter pendant un certain temps le rôle « d'un héros plus ou moins intéressant de M. de Balzac, « ses amis doivent le plaindre et non le blâmer, il est « des ridicules larmoyants à force d'être . . . risibles. « Mais assez, Madame, je n'ai pas entrepris cette lettre « autrement que pour vous dire que ne m'occupant de « vous en aucune façon, je vous serai mille fois obligée « de ne pas envoyer chez moi vos domestiques; je me « verrais dans la nécessité de les faire jeter à la porte, « et franchement, mes gens sont peu soucieux de sortir « de leur calme pour s'occuper des caprices extravagants « ou des nerfs excités d'une femme quinteuse et malade; « car vous l'avouerez, Madame, si toutes les amies pas- « sées, présentes ou futures de mes amis (et j'en ai quel- « ques-uns) en agissaient ainsi avec moi, ma maison de- « viendrait un enfer, et à moins de prendre le marché « aux poissons pour théâtre, on ne trouverait pas d'en- « cadrement pour de semblables comédies. Tous ces char- « mants enfantillages, vous le comprendrez vous-même, « Madame, délicieux à 18 ans, lorsque l'on porte un dia- « dème de fraîcheur ou de jeunesse, sont bien ridicules, « vous l'avouerez, lorsque l'on n'a plus pour toute cou- « ronne qu'un demi-siècle . . . . en ruines. Il est une

« époque dans la vie où il faut savoir renoncer de bonne « grâce aux mantelets roses, aux attaques de nerfs, aux « scènes de jalousie, aux romances plaintives, on fait jouer « un sot rôle à l'homme assez faible ou assez bête pour « supporter tout cela, l'on fatigue ses meilleurs amis et « l'on n'en est ni plus jeune, ni plus gracieux, ni plus « amusant soi-même.

« Grossir, c'est vieillir, disait notre ami, le spirituel « Becquet · vieillir pour quelques-uns, n'est-ce pas mou- « rir? Le bon goût dans ce cas est de rendre cette mort « du corps la moins laide possible et de s'orner de toutes « les qualités, de toutes les grâces du bon sens, de la « bienveillance et de l'esprit. Croyez-en, Madame, un « conseil *d'ami,* entre une foule de choses que j'ai assez « consciencieusement étudiées, j'ai quelque peu appro- « fondi la médecine, et je sais fort bien qu'il est un ins- « tant critique dans la vie des femmes où elles sont dé- « vorées d'une espèce de fièvre que Lafontaine nous a « décrite d'une façon ravissante dans une charmante « fable; ce moment rend quelques femmes furieuses « *(fureur amoris)* et alors les derniers excès leur sont « commodes, familiers; d'autres plus raisonnables ou plus « prévoyantes se résignent, deviennent prudes, dévotes « quelquefois, oublient le rose et savent renoncer au « monde avant qu'il ne s'écarte d'elles. J'ai tort, je le « sais, et j'ai vraiment trop bon cœur de vous dicter « votre conduite; d'ailleurs, il est un peu tard déjà. La « *fureur* est en plein, et vous auriez dû prendre votre « parti depuis longtemps, mais réellement je vous plains « beaucoup et j'ai assez d'amitié pour M. D***, de com- « passion pour M. de P***, pour vouloir essayer, puis-

« que j'ai tant fait que de vous écrire, de vous empêcher « d'aller à Charenton, lieu fort incommode, je vous as- « sure, et bien malsain, car on y porte de vilaines robes, « noires et bien fermées, et où les rides et les pattes « d'oie sont bien plus visibles, encadrées dans un affreux « béguin blanc; outre cela on y mange fort mal, la « course est bien longue, les chemins mauvais et j'aurais « beaucoup de mal à envoyer chercher de vos nouvelles « par un de nos amis complaisants, M. de Pommereux, « par exemple; car je vous promets, Madame, je m'in- « téresse fort à votre santé et je voudrais, d'honneur, « pouvoir retrouver, pour vous consoler, cette fameuse « eau de Jouvence dont la perte vous afflige tant, mais « ici je suis arrêtée par un point fort obscur, de grâce « et par obligeance veuillez faire cesser mes doutes. « Cette merveilleuse fontaine devait rendre la beauté « aux belles! Avez-vous jamais été jolie, Madame?

« Mais assez de bavardages, j'ai déguisé cette leçon « que vous avez méritée sous une forme plaisante dont « vous ferez bien de faire votre profit; je souhaite vive- « ment que ce soit la dernière que vous vous attiriez « de moi.

« Dans cette attente, recevez l'expression de mes sen- « timents distingués. »

Comtesse de Solms
*née Bonaparte-Wyse.*

Les deux autres lettres forment une petite correspondance entre Mlle Rachel et Mlle Nathalie, actrices, toutes deux de la Comédie française. Mlle Nathalie avait enlevé Emile Augier l'auteur à Mlle Rachel, et elle lui envoyait un tableau de Diaz *un peu léger.*

« Ma chère camarade,

« Ce Diaz est vraiment trop peu gazé pour l'orne-
« ment de ma petite maison ; j'aime souvent le déshabillé
« d'un esprit charmant, je ne puis admettre cette nudité
« que l'*Arsinoë* de Molière aime tant. Ne me croyez
« pas trop prude, mais pourquoi vous priveriez-vous d'un
« tableau que je serais obligée de cacher, moi.

« Mille remerciements quand même et croyez-moi
« votre camarade dévouée.

RACHEL. »

« Chère et grande camarade,

« Je suis folle et presque impie d'avoir cru mon
« petit tableau digne de votre *autel ;* mais ma sottise m'a
« du moins valu un précieux renseignement sur les li-
« mites de votre pudeur. Permettez-moi seulement de
« défendre contre vous notre répertoire comique que vous
« invoquez ici un peu à contre-sens, car c'est justement
« dans les tableaux qu'*Arsinoë* n'aime pas les nudités.

„ Elle fait des tableaux couvrir les nudités.
„ Mais elle a de l'amour pour les réalités. "

« Je reprends donc mon petit Diaz un peu confus
« de son excursion téméraire, et je cache sa confusion
« dans mon alcove, où M. Augier *seul* peut le voir.

« Votre servante très dévouée

NATHALIE. »

Ces trois lettres de femmes en disent long sur notre époque.

La lettre de Nathalie est de M. Emile Augier.

Mme de Solms est une femme entretenue qui joue la grande dame, la princesse impériale. Les grands hommes

ne devraient pas avoir de parents! Il ne devrait pas être permis à cette c... de prendre le nom de Bonaparte qui ne lui appartient pas.

## 27 MARS.

J'ai dîné, il y a quelques jours, chez Rachel dans son charmant petit hôtel de la rue Trudon nº 4. Morny, Rouher l'ancien ministre de la Justice, Fould l'ancien ministre des Finances, Caumont le sénateur, Manuel l'agent de change, Roqueplan le directeur de l'Opéra, Arsène Houssaye le directeur des Français et deux sœurs de Rachel étaient les autres convives.

L'hôtel est meublé avec un luxe de bon goût, le dîner a été parfait; le soir, il est venu du monde, on a fait de la musique, et il y a eu petit bal suivi d'un excellent souper. Il est impossible d'avoir de meilleures façons et d'être plus femme de bonne compagnie que la maîtresse de la maison. Son amant, le jeune Lehon, assistait au dîner et à la soirée, mais aucune attention particulière ne révélait son crédit.

La maison est dorée comme un habit de cour du XVIIIe siècle. Partout, il y a des tableaux, des sculptures, des bronzes. L'argenterie est magnifique, les laquais sont nombreux et bien tenus. Rachel a deviné les bonnes manières et le beau langage qu'elle sait abdiquer très bien, dit-on, dans l'intimité des petites orgies.

Peu de nouvelles politiques, nous sommes à la veille de l'ouverture du Corps législatif. Les décrets se succèdent sans interruption au *Moniteur*. Décret sur la ré-

duction du 5 %, décret sur la décentralisation administrative, etc., etc. Il ne restera plus au Corps législatif qu'à voter le budget.

Les membres de ce corps sont très amusants; beaucoup d'entr'eux, gonflés d'amour-propre, rêvent encore les succès de la parole, vantent leur importance, se plaignent de la simplicité de leur costume et s'étonnent de ne pas être le premier corps de l'Etat. La vanité bourgeoise est toujours la même, *pas d'aristocratie excepté nous.*

Il y a vraiment parmi ces élus de la nation une masse de nullités effrayante; ils s'agitent, ils se parlent bas lorsqu'ils se rencontrent, ils se persuadent que sans eux la terre cesserait son mouvement rotatoire.

Malgré tout, l'empire se prépare. Le Sénat et le Corps législatif le proposeront, l'armée l'acclamera dans une grande revue, et le Président qui ne veut rien prendre, mais qui veut bien recevoir, consultera la nation.

La famille et l'entourage du Président sont plus impatients de l'empire que lui-même. Les uns veulent le titre d'Altesses impériales. Les autres, comme Edgard Ney et Fleury, les charges de grand-veneur et de grand-écuyer.

La nation française est toujours la même, un habit de marquis et un tambour de basque; celui qui revêt l'habit et qui agite les grelots du tambourin, proclame le peuple le plus heureux de la terre.

Je suis chargé de l'organisation du nouveau Musée impérial et royal des souverains français. Un arrêté ministériel du 2 mars me nomme à ces fonctions et me

livre le soin de faire le catalogue historique de cette collection.

Cet arrêté me crée beaucoup d'ennemis en tête desquels je dois mentionner Léon de Laborde, furieux de n'avoir pas ce nouveau musée dans ses attributions. Les autres conservateurs du Louvre sont aussi hostiles, ils ont fait une tentative auprès de Nieuwerkerke pour obtenir que le secrétaire général ne fût pas leur supérieur. Nieuwerkerke a faibli, il ne m'a pas soutenu, il n'a pas compris qu'en détruisant la hiérarchie dans un échelon, il les affaiblissait tous. Aujourd'hui, il y a Conservatoire, et cette question doit être décidée. MM. Villot et Reiset, ambitieux de vanité et gonflés de leur importance, sont des plus montés. Ces messieurs supportent mal un directeur général des musées, le secrétaire général les blesse.

## 28 MARS.

L'*Observateur Romain* contenait ces jours-ci la note suivante :

« Une cérémonie touchante a eu lieu hier, la jeune « comtesse de Solms, fille de M. Wyse, chargé d'affaires « de l'Angleterre en Grèce et petite-fille du prince de « Canino, est accouchée de son premier enfant. La prin- « cesse de Canino sa grand-mère a tenu le nouveau-né « sur les fonds de baptême et elle a bien voulu accepter « pour parrain M. le comte de Pommereux, représentant « d'une des grandes familles de France.

« L'enfant a reçu le nom d'Alexis, qui est celui de M. de Pommereux ! »

Que voilà qui est bien raconté et merveilleusement trouvé !

M$^{me}$ de Solms est une catin comme l'était sa mère. Pommereux l'entretient. Il y a dans cette histoire de quoi relever le nom des Canino !

Hier j'ai dîné chez la Princesse Mathilde et j'y ai appris la destruction totale de la flotte autrichienne dans une tempête, vingt-cinq bâtiments ont péri corps et biens; c'est horrible, mais l'empereur malgré l'avis des marins a voulu sortir, et lui-même n'a dû son salut qu'à la décision d'un matelot qui a pris le commandement du navire et l'a fait échouer. Ce matin j'ai assisté à la revue qui se fait les dimanches dans la cour des Tuileries. Tout se prépare pour l'empire. Les spectacteurs croyaient à chaque instant entendre le cri de *vive l'empereur,* mais les soldats ne crient encore que *vive Napoléon.*

A bientôt le cri impérial.

Bacciochi est grand-maître des cérémonies, ces fonctions lui vont à merveille et il s'en contente.

## DIMANCHE 11 AVRIL.

Hier le Président est venu à 5 heures au Louvre, j'étais seul et je l'ai promené dans les galeries. Il a fait appeler Duban pour lui reparler du nouveau plan de la cour et du projet d'abaissement du terrain des jardins. Il va faire raser les lilas du jardin de l'Infante,

de manière à laisser voir le bas du palais aux passants du quai.

Le Président était de bonne humeur, il est venu à pied et il est reparti de même, donnant le bras à Edgard Ney.

Sa famille a eu part aux douze millions qui lui sont alloués comme liste civile, en renonçant pour eux aux répétitions qu'ils voulaient faire contre l'Etat, il a cru leur devoir une indemnité.

Jérôme recevra un capital de deux millions,

Murat de un million,

La princesse Camerata de un million.

J'ignore si cela les contente tout à fait, ces gens sont insatiables. Jérôme surtout, son fils aidant, sont les canailles les plus ingrates de la terre. Jérôme est un vieux débauché qui perdrait aujourd'hui toute considération s'il en avait jamais eu.

J'ai dîné le soir chez la Princesse Mathilde avec le maréchal Exelmans et le général Rébillot. Il a été fort question du maréchal Marmont, et je suis heureux de constater que ces deux anciens militaires lui ont rendu pleine justice. Dans l'opinion d'Exelmans, Marmont n'a nullement trahi l'empereur; il est la victime d'un propos inconsidéré de l'empereur en 1815 et d'un mensonge historique. Marmont, quoique blessé, s'est battu jusqu'à la fin avec des forces très inférieures, son corps d'armée a été débauché en son absence par le général Souesme qui ainsi que le duc d'Albuféra et le duc de Reggio traitaient depuis longtemps avec l'ennemi. Marmont a été traîné au pilori de l'histoire et ces deux maréchaux n'ont à supporter aucune lourde responsabi-

lité. Reggio a voulu même entraîner en 1815 le général Exelmans à abandonner tout projet de défense. Il fut vivement rembarré par Mme Exelmans à laquelle il s'était adressé. Enfin, justice a été rendue à Marmont devant la nièce de l'empereur par le maréchal Exelmans dont l'opinion a bien quelque poids.

La Princesse a voulu pour la forme insister sur la reddition de Paris en 1814.

J'ai allégué l'ordre du roi Joseph. La Princesse m'a dit:

« Monsieur de Viel Castel, vous savez que je n'aime « pas qu'on accuse mes parents. »

Avec tout le respect possible, je me suis permis de répliquer: « Je le sais, mais il ne faut pas alors pour excuser leur *faiblesse* accuser un général innocent. »

La Princesse a répété deux fois: « Je n'ai jamais eu de préventions contre le maréchal et je n'ai pas cru à cette grande culpabilité dont on l'accablait. »

Il y avait en 1814, comme en 1815, lassitude chez la plupart des généraux, épuisement de ressources dans le pays, et ce qui est vrai, quoiqu'on veuille le nier à cette heure, c'est que les Bourbons ont été reçus à bras ouverts. Ils pouvaient tout pour le bien de la nation, ils ont été maladroits.

Demain je dînerai encore chez la Princesse avec Morny et Mme Lehon, ce sera un petit dîner d'intimité.

Il paraît que la nouvelle relative à la destruction de la flotte autrichienne, était un *canard* bravement accepté par les plus hauts badauds diplomatiques, entr' autres par Montessuy qui depuis son mariage avec la fille naturelle du prince Paul de Wurtemberg se croit

un grand seigneur et un Talleyrand de première force. Il est seulement important et bardé de croix comme pourrait l'être et comme le sera probablement un jour Chassiron !

## JEUDI 15 AVRIL.

Il y avait ce soir grand dîner chez la Princesse Mathilde; les convives étaient Persigny, ministre de l'Intérieur, Maupas, ministre de la Police, le ministre de Prusse et sa femme (Mlle de Castellane), la princesse Marie de Baden (Lady Douglas), Mme de Maupas, Nieuwerkerke et Romieu, directeur des Beaux-Arts, le duc et la duchesse de Valentinois.

Je me vois forcé de constater dans mon petit livre les honteux discours tenus par M. de Persigny, ministre de l'Intérieur, devant ce ministre de Prusse qui, à l'heure qu'il est, en fait des gorges chaudes avec ses collègues les diplomates, et qui par le prochain courrier se réserve de divertir Berlin aux dépens d'un de nos *hommes d'Etat.*

Le dîner commençait, le premier service se présentait aux convives, lorsque Persigny prit la parole, et je vais rapporter avec la plus sincère de toutes les afflictions la substance de son discours adressé à Nieuwerkerke, directeur général des musées.

« J'emploierai toute mon influence et toute ma té-
« nacité à ce que la grande galerie du Louvre soit con-
« sacrée au logement des bureaux d'un des ministères.
« Il est nécessaire de concentrer le pouvoir, de réunir

« les diverses administrations dans un centre commun « qui devienne comme la grande caserne où le gouverne- « ment siègera avec tous ses moyens d'action. »

Nieuwerkerke, un moment abasourdi, se remit presque aussitôt et répondit:

« Vraiment, j'ai failli prendre au sérieux cette plai- « santerie et m'en émouvoir. »

Le ministre reprit:

« Ce n'est point une plaisanterie, que m'importent « les arts et les tableaux en présence de la nécessité « politique qui m'inspire cette résolution. »

Nieuwerkerke:

« Mais songez donc, Monsieur le ministre, à ce que « produirait dans le monde un tel acte, à ce que les « nations civilisées penseraient d'un gouvernement qui « donnerait ainsi congé à l'art comme on donnerait congé « à un locataire désagréable. »

Le ministre:

« Qu'importe ce qu'on dira et ce qu'on pensera; « j'enverrai des tableaux et des sculptures à Versailles, « au Luxembourg, partout où il sera possible d'en placer. »

Nieuwerkerke:

« Ainsi vous détruiriez ce grand et merveilleux en- « semble des musées créés par Napoléon lui-même, en- « richis du fruit de ses victoires. Vous changeriez la des- « tination de ce vieux Louvre où les souverains n'ont « voulu être remplacés que par cette autre souveraineté « qu'on nomme les Beaux-Arts. Eh bien, Monsieur le « ministre, jamais je ne laisserai mon nom parmi ceux « des fonctionnaires qui se prêteront à cette dégradation « d'une des gloires de la France. Le jour où un tel

« projet sera définitivement arrêté, je donnerai ma dé-
« mission. Songez-vous bien à la renommée dont jouit
« dans le monde entier la grande galerie du Louvre.
« Tous les peuples y viennent en pèlerinage, elle con-
« tient pour vingt millions de chefs-d'œuvre, que ne la
« vend-on alors ? »

Le ministre :

« Pourquoi pas, si cette vente devait rapporter
« vingt millions ? »

A ces mots, dits sérieusement, les convives se regardèrent; le ministre de Prusse eut un haineux et méchant sourire intérieur; la France se rabaissait, humiliait son intelligence, la souffletait par l'organe de son ministre, par celui auquel est confié spécialement la tutelle des arts.

ô Colbert, ta vieille face de cadavre a dû reprendre des chairs et du sang pour en rougir !

Nieuwerkerke est devenu livide de cette grande émotion que donne une noble colère, mais il est aussi devenu froid et calme comme la statue du commandeur devant les impiétés de Don Juan.

« Si une vente de la galerie du musée pouvait ja-
« mais être annoncée, si la France tombait à ce degré
« de dégradation .... je vous tuerais, Monsieur le mi-
« nistre ! .... »

Le dîner finissait, on s'est levé de table et je suis arrivé.

Quelques convives encore émus de l'outrecuidante sortie du jeune ministre m'ont aussitôt rapporté toute cette conversation, ils m'ont instruit avec épouvante des

théories émises par cet Omar de contrebande. En voici quelques-unes :

« La femme la plus vulgaire est pour moi préférable « au plus beau portrait de Raphaël, à la plus admirée de « ses Vierges. »

« Le cordonnier qui fait des bottes est autant ar- « tiste à mes yeux que le peintre qui couvre une toile « de ses œuvres », etc., etc., etc.

Le ministre de Prusse avec son infernal sourire encourageait Persigny dans sa barbarie, et Romieu, le lâche Romieu, indigne du poste de directeur des Beaux-Arts, Romieu, l'ancien *matassin* de Véron, l'approuvait et le soutenait avec sa souple platitude de courtisan de la fortune. Il aurait volontiers proposé à la signature du ministre un arrêté pour proscrire les arts et les artistes comme les plus grands ennemis de l'ordre social. Romieu, dans cette ignoble parade, représentait le gamin de Paris, les tricoteuses de la guillotine qui suivaient les condamnés du tribunal révolutionnaire en leur lançant des injures et de la boue. Abominable spectacle offert à un ambassadeur étranger.

Le salon de la Princesse Mathilde était le cirque où Persigny et Romieu, représentant les bêtes, s'efforçaient de changer en martyrs l'art et les artistes.

J'étais venu pour demander au ministre la place de conservateur du nouveau musée royal et impérial, décrété le 17 février ; j'oubliai tout, et je vins à mon tour dans l'arène. J'ignore quel enchaînement de conversation nous avait conduit à parler d'Alexandre et d'Homère, à comparer leur gloire.

Le ministre :

« C'est une plaisanterie de vouloir égaler la gloire « d'Homère à celle d'Alexandre ; le premier n'est qu'une « grande intelligence, douée du talent de faire des vers, « c'est un rimeur. Le second est un génie immortel qui « a laissé une empreinte profonde, un sillon lumineux « dans l'histoire du monde ; c'est comme s'il vous prenait « fantaisie d'égaler Chateaubriand ou Lamartine à l'em- « pereur Napoléon. »

Moi :

« La comparaison ne me semble pas juste, Monsieur « le ministre. La gloire d'Homère, et je n'examine pas « ici s'il a ou non existé, la gloire du recueil qui porte « son nom, est immense et immortelle. Cinquante villes « se sont disputé l'honneur de lui avoir servi de ber- « ceau, à ce poëte qui n'a peut-être jamais vécu. De tels « génies, car c'est un génie et non un rimeur, sont bien « rares à rencontrer ; ils font l'histoire et les héros que « la postérité adopte sur leur assertion, et les siècles « vivent de leur poésie. Qui est le père d'Agamemnon, « d'Achille et d'Hector ? Qui mieux qu'Homère a traversé « les âges sans pouvoir être rapetissé, amoindri ? Est- « ce le vieil aveugle qui n'avait que sa lyre ? et qui a « laissé après lui des chants toujours étudiés, toujours « admirés depuis des milliers d'années. Est-ce le vieux « *rimeur* aveugle dont nous plaçons les images dans nos « palais, qui inspire nos poëtes, nos sculpteurs et nos « peintres ? Est-ce Alexandre, merveilleux conquérant, « j'en conviens, mais dont les œuvres sont depuis long- « temps mortes et qui ne resta pas toujours à la hau- « teur de sa fortune, car il mourut de la fatigue de ses

« débauches, car il apportait avec lui et sans y avoir « pensé le génie des Grecs chez des peuples déjà ci- « vilisés, dont il ne s'intitulait ni le réformateur, ni le « civilisateur, mais dont il acceptait la vie de débauche « et d'orgie.

« Il y a eu depuis le commencement du monde « trois grands poëmes : la Bible, les chants d'Homère, « la Divine Comédie du Dante, le génie humain n'a pas « été au delà.

« Il y a eu des conquérants plus grands qu'Alexandre « et parmi eux je place Napoléon qui fut, et c'est là un « de ses plus beaux titres de gloire, un grand législateur. »

Le ministre *(prenant une physionomie menaçante et furibonde et fronçant le sourcil par une réminiscence homérique pour me faire trembler, moi simple mortel)* :

« C'est une honteuse opinion que celle qui tend à « placer sur la même ligne la gloire d'Alexandre et celle « d'Homère, et c'est ainsi qu'on dégrade l'intelligence « de son pays en la professant. »

Le ministre répéta deux fois cette belle phrase et je fus étonné de ne me sentir ni colère ni indignation en l'entendant me l'adresser. La forme était grossière, mais qu'attendre d'un ancien sous-officier mal élevé que les honneurs saisissent au collet et assassinent de leur enivrement.

Hors du salon de la Princesse, je lui aurais dit : *mon petit Monsieur, vous êtes un faquin de mauvais ton.*

Chez la Princesse j'ai souri, et l'ambassadeur de Prusse a prolongé son sourire intérieur.

La Princesse Mathilde qui aime et comprend les arts mieux que personne avait des larmes dans les yeux,

et lorsque le ministre se fut retiré pour aller plaire en d'autres lieux, elle s'est écriée :

« J'aimerais mieux quitter la France que d'assister « à de pareils déraisonnements, que d'entendre de telles « monstruosités. »

Chaix d'Est-Ange refusait d'en croire ses oreilles.

Brenier, l'ancien ministre des Affaires étrangères, croyait avoir mal entendu.

De tout ce qui précède, il résulte que j'ai un ennemi de plus qui me fera tout le mal qu'il pourra me faire; qu'importe, dussé-je manger le pain de la misère, je ne me repens pas, je n'ai jamais appris le métier des Romieu et je ne veux pas l'apprendre à cinquante ans. Je ne serai pas le complice des abjectes conspirations contre l'intelligence que médite ce petit monsieur, né comme les champignons dans un jour d'orage sur je ne sais quel fumier.

Nieuwerkerke lui aussi a un bon ennemi, il l'a acquis noblement, et il peut inscrire cette acquisition parmi ses titres d'honneur. Il était ce soir la voix de tous les artistes, il n'a point failli à sa mission.

Adieu, M. de Persigny, je vous marque au front pour vous reconnaître toujours et ne jamais oublier! Allez, aventurier inintelligent, je vous connais, la gloire des conquérants vous empêche de dormir, vous poussez aux guerres, aux batailles, à troubler le monde et vous qui parlez de l'empereur Napoléon, vous ignorez qu'il honorait le génie des poëtes et des artistes, et que bien loin de les chasser des musées du Louvre, il leur en ouvrait les portes à deux battants.

Vous ignorez que pour indemniser la France du sang versé par elle sur les champs de bataille, il lui rapportait en triomphe la Vénus ou l'Apollon, un tableau de Raphaël ou les manuscrits du Vatican.

Vous ignorez qu'il regrettait de n'avoir pas Corneille pour le nommer prince, et Corneille n'égalait ni Homère, ni le Dante.

Allez, M. de Persigny, vous êtes une erreur de la destinée, vous êtes une fausse couche de la fortune, suivez Romieu, votre Narcisse, le drôle vous conduira loin.

## VENDREDI 16 AVRIL.

Le prince Paul de Wurtemberg se meurt d'une apoplexie séreuse, il n'a peut-être pas quelques heures à vivre.

## LUNDI 19 AVRIL.

Le prince Paul de Wurtemberg est mort samedi à 9 heures 1/4. Il s'était fait catholique depuis le mois de janvier dernier.

Samedi, à l'issue du Conservatoire des musées, M. de Persigny est venu visiter le Louvre qu'il ne connaissait pas et il a paru surpris de la richesse de ses collections.

Il était doux et aimable, autant et peut-être plus qu'il ne lui est accordé de l'être, il avait à réparer et il s'y est efforcé.

Tous les conservateurs étaient assemblés dans le cabinet du directeur général et ils ont été présentés au ministre, qui leur a dit :

« J'ai beaucoup scandalisé ces messieurs (en nous « désignant, Nieuwerkerke et moi) jeudi dernier, ils se « sont mépris sur le sens de mes paroles en pensant « que je voulais mettre le musée à la porte du palais « qu'il occupe. Telle n'est pas et ne peut pas être mon « intention. Si, pour donner plus de force à l'action « gouvernementale, je souhaite la concentration des « ministères dans les bâtiments du Louvre, véritable « forteresse inexpugnable, contre laquelle aucune émeute, « si puissante qu'elle pût être, ne pourrait espérer la « victoire, je ne sollicite l'accomplissement de ce souhait « que moyennant la construction préalable d'un magnifique « palais, digne des chefs-d'œuvre dont la France tire « tant de gloire et qui serait exclusivement consacré à « nos musées. »

Nieuwerkerke a répondu :

« Dans ces conditions nous ne pouvons qu'approuver « votre idée, mais il faudrait consacrer trente millions « à l'érection de ce palais des arts. »

Le ministre :

« Cette somme est bien celle que je calculais devoir « être nécessaire, elle n'a rien d'exorbitant et pourrait « être répartie sur plusieurs exercices. »

Le ministre s'est ensuite tourné vers moi d'un air tout gracieux et m'a tendu la main, je lui ai donné la mienne, et comme nous *sommes tous Français,* l'affaire s'est arrangée, mais les *canards* n'ont pas été plumés.

Cette ravissante *mansuétude* du pacha de l'Intérieu. ne m'éblouit pas. Il n'a pas oublié et je n'oublie pas non plus; l'avenir est grand, quoique nul ne soit son prophète, enfin nous verrons.

J'ai voulu savoir cependant comment était venu cet adoucissement subit, et voilà ce que j'ai appris.

La soirée de Son Altesse la Princesse Mathilde a eu du retentissement; chacun dès vendredi se racontait ce qu'il en savait. Ces bruits sont venus aux oreilles du Président, il a demandé à Maurice Exelmans, qui est un de ses officiers d'ordonnance, ce qui s'était passé. Maurice le lui a dit en ajoutant: *je crains que l'exercice du pouvoir ne tourne la tête au ministre de l'Intérieur.*

Le Président a paru mécontent, et probablement il aura lavé la tête au Persigny.

Il lui aura dit aussi qu'il n'était pas poli de traiter l'ambassadrice de Prusse de *Mère-Gigogne,* parce qu'elle parlait de ses nombreux enfants.

Il n'aura pas approuvé sa théorie de l'éducation des princes qui, suivant M. de Persigny, doivent être élevés dans un souverain mépris du peuple et tenus loin de son contact, etc., etc., etc.

Ce qu'il y a de mieux à penser, comme Maurice Exelmans, c'est que le ministre de l'Intérieur était fou jeudi dernier; seulement puisqu'il pense qu'il faut élever les princes et les tenir dans une sainte horreur de la popularité, pourquoi envoyer M. Quentin-Bauchard en manière de colombe pour relâcher tous les chenapans qui composaient au mois de décembre dernier l'armée du socialisme? Les propriétaires du Midi sont stupéfiés de cette clémence intempestive que les graciés attribuent

à de la faiblesse et qui rend timides et craintifs les témoins qui avaient déposé devant les commissions et les conseils de guerre.

Les sociétés secrètes relèvent la tête et se persuadent qu'elles peuvent encore faire peur.

Un propriétaire de Béziers m'a rapporté un propos tenu sous sa fenêtre en décembre dernier et qui prouve à quels gens on fait grâce.

Des paysannes disaient à des insurgés : laissez-nous passer en avant, vous n'auriez pas le courage de tuer les enfants.

En parlant ainsi, elles brandissaient de longs couteaux !

Il se passe, et il se fait d'étranges choses, dont il serait impossible de deviner *le pourquoi*.

En effet, pourquoi le marquis de Saint-Simon est-il sénateur avec 30,000 francs de dotation ?

Ce noble marquis était en 1830 ministre plénipotentiaire en Suède; dès que les ordonnances de M. de Polignac lui furent parvenues, il s'empressa de complimenter ce dernier ministre de la Restauration. Les ordonnances lui semblaient merveilleuses.... Mais la révolte triomphe, Charles X est fugitif, le prince de Polignac est mis en jugement devant la Chambre des Pairs dont le marquis Saint-Simon fait partie.... le spectacle change, les ordonnances ne sont plus que monstrueuses et leur auteur mérite la mort !

Le marquis de Saint-Simon fut l'un des trois pairs qui votèrent la mort, Lanjuinais fut le second, la Roche-Aymon le troisième.

Le soir du jour où le jugement des ex-ministres parvint à la connaissance du public, le marquis de Saint-Simon se trouvait avec ses trois filles dans le salon de sa femme au milieu de beaucoup de légitimistes. On savait les trois votes pour la mort, mais on ignorait leurs auteurs, et alors ce marquis Judas entendit sa condamnation sortir énergiquement de la bouche de ses enfants. S'il avait pu rougir, il aurait dû rougir devant eux !

Aujourd'hui il est sénateur !

Qui sait de combien de turpitudes se composent *les états de service* de ceux qui parviennent aux honneurs en ce monde.

Fouché avait barboté dans le sang des échafauds.

Talleyrand dans l'intrigue des trahisons.

Les lâches et les traîtres sont toujours les acteurs qui jouent le mieux le dévouement ; ils trompent toujours la puissance, ils sont toujours près d'elle pour la précipiter dans l'abîme au moindre revers.

La comédie humaine est une partie de cartes, les parieurs ne sont constants qu'à la fortune. J'entends les parieurs habiles, ceux qui *risquent* volontiers leur argent du côté où les cartes sont tenues par un adroit filou qui sait faire sauter la coupe.

Le dévouement et la constance sont abandonnés aux niais.

Il y a tous les ans quelque prix Monthyon de la valeur de deux à trois mille francs pour ces niais-là ; l'académie les embrasse, puis on les enterre sous l'oubli le plus profond, et ils peuvent traîner leurs haillons au soleil dans quelque coin d'où ils verront passer *honorés,* brodés, chamarrés de croix, les habiles intrigants et tous

ces maquereaux de la fortune qui souriront de pitié en les découvrant dans la poussière.

Aujourd'hui la culotte du bon roi Dagobert est oubliée, chacun porte sur son cœur un morceau de la culotte de l'empereur Napoléon et se fait un titre de cette relique dont on n'avait jamais entendu parler.

On épouse les filles du marmiton de l'empereur pour arriver à tourner la broche de son neveu. On épouse la fille ou la nièce d'un ancien serviteur impérial pour réclamer le solde des services d'un beau-père ou d'un bel-oncle.

Les héritières sans dot de l'empire sont, très recherchées.

Puis une grande partie de ceux qui se prétendaient jadis Béarnais, cherchent maintenant en Corse leur acte de naissance.

## DIMANCHE 23 MAI.

Depuis près d'un mois je n'ai rien écrit sur mon livre, et cependant que de fêtes, de revues, de bals; mais les journaux contiennent les récits de tout cela, et sous tous les régimes c'est toujours la même chose.

Je suis nommé conservateur du musée des souverains français, Laborde ne me parle plus!

Les lettres des généraux Changarnier et Lamoricière pour refuser le serment sont dans tous les journaux; celle du comte de Chambord qui conseille aux légitimistes de ne pas prêter ce serment, n'a pas été publiée. Celle

du comte de Chambord m'étonne, il disait le contraire tout dernièrement à Arundel de Mirabeau; il trouvait extraordinaire qu'on pût le croire dirigé par Pastoret et par tous les autres nuls du parti. Il s'est plaint seulement du duc de Guiche, qui riche par son mariage, et ayant été élevé avec lui n'aurait pas dû servir. Le comte de Chambord a dit à Arundel que sa fortune personnelle se composait de neuf cent mille francs de rentes provenant de M^me^ la duchesse d'Angoulême et de cent-cinquante mille francs légués par le marquis de Talaru. Changarnier entasse mensonges sur mensonges dans sa lettre. Il est positif qu'il a fait vingt tentatives auprès du Président pour le décider à prendre l'empire, la première date de la première revue de Satory, la dernière eut pour intermédiaire le prince Paul de Wurtemberg. La Princesse Mathilde était dans la pièce voisine et comme sa voiture était attelée, elle conduisit le prince à l'Elysée pour faire la proposition. C'est de la Princesse que je tiens ces détails.

Louis-Napoléon refusa et Changarnier devint furieux. Jamais le Président ne s'est fié à Changarnier. La Princesse Mathilde m'a toujours dit: *c'est un traître.*

Il n'est pas vrai qu'on lui ait offert l'épée de connétable et une grande fortune.

Au mois de janvier 1850, Carey, son aide de camp, me disait: *conseillez donc à Nieuwerkerke de ne pas trop s'engager avec l'Elysée.*

Quant à M. Molé, qui nie avoir prévenu le Président de la réunion de la conspiration Changarnier aux Tuileries, de la demande de dictature de ce général, ainsi que des pouvoirs pour emprisonner le Président et mettre

l'assemblée nationale à la porte, M. Molé a menti, Granier de Cassagnac tient le fait de la bouche du Président.

La facilité avec laquelle on ment par le temps qui court est merveilleuse, le mensonge politique est bien porté, on tient toujours en réserve, comme sauvegarde, un petit mensonge.

Les Orléanistes comptent, pour se débarrasser du Président, sur une maladie de la moëlle épinière, et dernièrement un de leurs agents ne craignait pas de faire entendre le propos suivant: « *Si la maladie ne va pas assez vite, nous avons des hommes dévoués qui lui donneront la maladie du pistolet.* »

Les Canino, les Jérôme et autres gredins pareils tiennent en réserve un petit moyen dont j'ai été averti, et ils trament la saleté que je vais raconter avec le marquis Achille de Jouffroy, intrigant qui a fait sa fortune quatre fois et l'a mangée quatre fois.

Le marquis de Jouffroy, pour sa part d'intrigues dans l'emprunt espagnol *Guebhard*, a eu fr. 1,200,000. Plus tard, dans une autre affaire, il a été directeur de la Banque Romaine, etc. etc.

Voici le moyen des Jérôme et des Canino: Une plainte en désaveu de paternité a été déposée par Louis, roi de Hollande, contre sa femme, lorsque elle est devenue enceinte de Louis-Napoléon. Cette plainte est déposée aux archives du ministère de la Justice à la Haye, elle a été montrée à M. le marquis de Jouffroy par M. Box, conservateur des archives à cette époque, ou employé supérieur du ministère de la Justice.

Napoléon, le fils de Jérôme, prétend être possesseur de trente-trois lettres importantes, relatives à ce désaveu.

C'est un complot de gredins que celui où se trouvent Canino, les Jérôme et A. de Jouffroy. Voilà comment vont les choses.

Le Président continue à faire de la clémence, il est mal conseillé, car il indispose les gens d'ordre en graciant un tas de coquins, et il rend des soldats aux émeutes futures. Les *rouges* travaillent toujours les populations, et même en Vendée, ils agissent sur le paysan. Les autorités sont molles et à moitié traîtres.

Un vieux Breton, fermier d'un de mes amis, disait en lui payant le dernier terme de ses fermages :

« Voilà la dernière fois que je vous porte autant d'argent. »

« Pourquoi donc ? » demanda mon ami.

« Y vont bientôt faire une loi pour le partage, et « j'aurai ma ferme. »

« Mais ce serait une loi de voleurs que cette loi », objecta mon ami, « et tu n'y obéirais pas. »

« Pourquoi donc, vous avez bien obéi à la loi qui a « supprimé le droit d'aînesse et vous jouissez des biens « qui devraient être à votre frère aîné ! Si les *rouges* « voulaient vous faire du mal, j'prendrions tous nos « fusils pour vous défendre, mais si on fait une loi de « partage, faudra bien y obéir. »

La Vendée est encore bonne cependant ; si les *rouges* osaient y lever la tête, ils seraient massacrés jusqu'au dernier, mais il ne faut pas laisser corrompre cette noble province.

## LUNDI 24 MAI.

Le baron du Teil, un de mes amis, m'a remis la note suivante :

Souvenirs sur la jeunesse de Napoléon, conservés dans la famille du Teil.

---

Lorsque le prince de Condé qui aimait le baron du Teil et l'estimait comme l'un des meilleurs généraux de l'armée française, venait le voir à Auxonne où il commandait l'école d'artillerie et la ville, celui-ci s'empressait de donner au prince des fêtes militaires, simulacres de guerres, et presque toujours Napoléon, alors lieutenant à l'école d'Auxonne, était désigné par le général du Teil pour les diriger.

Un jour, vers la fin de l'année 1788, le prince de Condé s'était rendu à Auxonne pour visiter l'école. A cette occasion, de grandes manœuvres furent ordonnées par le général du Teil, qui fit recevoi. le prince à la tête de ses officiers, et se tournant vers un jeune lieutenant de l'artillerie qui était près de lui : « Monsieur de Buonaparte, lui dit-il, commandez le feu », le choisissant parmi ses égaux et le préférant à ses supérieurs !

Mais ce n'est pas seulement à l'école d'Auxonne que des rapports d'intimité ont existé entre Napoléon et le général du Teil ; jusqu'à sa mort il ne cessa de lui donner des marques de son estime et de son attachement. Lorsqu'il était en garnison à Valence, il vint à plusieurs

reprises visiter son vieux général à son château de Pommier-lès-Saint-André, et l'on se rappelle encore dans la famille du Teil la chambre qu'il habita; cette chambre s'est appelée depuis la chambre de Napoléon.

Pendant son séjour au château de Pommier, Napoléon, négligeant les plaisirs de la chasse et de la campagne, auxquels se livraient les fils du baron du Teil, ses compagnons d'armes, s'entretenait avec son général des grands événements qui se préparaient; il l'étonnait par la profondeur de ses raisonnements et la hauteur de ses pensées et on entendait ce dernier s'écrier en parlant du jeune lieutenant d'artillerie: « *si on le laissait faire, il gouvernerait le monde!* »

L'empereur à son lit de mort s'est souvenu de son vieux général, fusillé à Lyon comme royaliste au mois de février 1794. Voici les termes du testament fait à Sainte-Hélene le 24 février 1821.

« Nous léguons aux fils ou petits-fils du baron du « Teil, lieutenant-général de l'artillerie, ancien seigneur « de Saint-André, qui a commandé l'école d'Auxonne « avant la révolution, la somme de cent mille francs « comme souvenir de reconnaissance pour les soins que « ce brave général a pris de nous lorsque nous servions « comme lieutenant d'artillerie et capitaine sous ses « ordres. »

Le château de Pommier-lès-Saint-André est situé dans une des parties les plus reculées du Dauphiné, à douze lieues de Lyon, seize de Grenoble, quinze environ de Valence.

## 31 MAI.

M. de Walsh, grand légitimiste, ancien propriétaire du journal *la Mode* et propriétaire actuel du château de Chaumont, par suite de son mariage avec Mme la comtesse d'Aramon, son ancienne maîtresse, qui l'avait été de Champeaux (mort il y a deux ans dans le voyage de M. de Lamartine, qu'il accompagnait) et qui l'a été de bien d'autres, Walsh enfin a sollicité du gouvernement l'inscription de son château de Chaumont parmi les monuments historiques. Persigny a gracieusement classé Chaumont au nombre des monuments historiques, puis il a accordé vingt-deux mille francs et un architecte pour faire des réparations indispensables.

Walsh est aussitôt parti pour aller à Frohsdorf remercier monseigneur le duc de Bordeaux.

Ce Walsh est un ancien filou que la fortune rendra honnête; il trichait au jeu, et Dujarrier, par son testament, recommandait de ne point payer 18,000 francs qu'il devait à Walsh parce qu'ils lui avaient été volés au jeu.

Mais Walsh est riche aujourd'hui, il fait beaucoup le légitimiste, il va très souvent à Frohsdorf, il compte parmi les purs. Le parti légitimiste est malheureux, il confie volontiers ses affaires et ses journaux à de la canaille.

Avant de venir à Paris, Walsh habitait Rouen, où il rédigeait un journal. Dix gentilshommes normands m'ont dit: *Walsh vole au jeu.* Le vicomte Adouard, l'homme le plus franc et le plus loyal, m'a dit: *on ne voulait plus jouer avec lui, car il trichait.*

## 8 JUIN.

Grande brouille du Président avec Véron à propos d'un article de Granier de Cassagnac sur la Belgique. Granier voulait faire passer dans le public cet article pour une émanation de l'Elysée. L'article était menaçant pour la Belgique. La Bourse et le public s'en sont émus. Le *Moniteur* a démenti la provenance ; résistance de Véron qui, malgré le démenti, affirme de nouveau. Maupas intervient comme ministre de la Police et signifie un premier avertissement à Véron.

Fureur du Pacha, qui raconte ce matin l'achat par le secrétaire du Président de cent numéros de l'article malencontreux, de trois cents par Granier et leur envoi en Belgique Enfin, le *Constitutionnel* passera autant que cela lui sera possible à l'opposition. Il annonce ce matin qu'il se privera désormais des articles de Cassagnac.

Tous ces journalistes sont fins, mais ils le sont moins que le Président, qui les méprise (peut-être trop) et qui les détruira l'un par l'autre. Il joue maintenant à la démonétisation de la presse; c'est une lutte grave, mais dans laquelle il peut avoir l'avantage, si parmi ces journalistes il ne s'en rencontre pas un qui sache être aussi dissimulé que lui, et qui consente à laisser dormir son amour-propre personnel.

Il faut côtoyer la politique sans se laisser entamer, il faut surtout éviter les pièges qui seront tendus, car c'est au jeu des pièges que jouera le pouvoir. Il faut surtout qu'un journaliste évite de se laisser persuader qu'il est utile, et qu'il ne témoigne jamais d'empressement.

Peut-être serait-ce un grand bienfait de supprimer les journaux comme tribune politique; ce serait pour la France un grand apaisement, et le gouvernement ôterait surtout par là un moyen de parvenir aux intrigants.

Le *Journal du Périgord,* il y a trois jours, s'extasiait devant les vertus et les talents de deux grands hommes, réunis par un heureux hasard dans la ville de Bergerac.

M. de Calvimont, préfet de la Dordogne;

Marquis de la Valette, ambassadeur à Constantinople:

Le premier gérait jadis le *Bridoison,* petit journal sottisier archi-légitimiste;

Le second est parvenu, comme je l'ai déjà dit, par le *Journal des Débats,* et par les *filles* et les femmes!

M. le marquis de Belmont, dont j'ai déjà parlé également, s'est faufilé dans l'intimité du Président; il est des parties de Saint-Cloud.

On le barde chaque jour de croix étrangères, de plaques, etc., enfin, c'est l'âne chargé de reliques. Ces reliques auront peut-être la puissance de faire disparaître son passé!

Qui enlèvera le fumier des écuries d'Augias? .... qui? ....

Ce fumier s'amasse et donne naissance à une foule de champignons vénéneux.

## 9 JUIN.

Second avertissement à Véron, pour avoir raconté, ce qui est vrai, que l'Elysée avait fait acheter et ré-

pandu en Belgique cinq cents exemplaires du fameux article.

Véron n'a pas voulu supporter le premier démenti. Le premier article était dicté par le Président, Véron hésitait à l'insérer, il supprima même quelques phrases trop vives. Le second article lui parvient par la même voie, Granier de Cassagnac, il l'insère. Démenti du *Moniteur,* réponse de Véron, suspension.

Cette petite rouerie pourra avoir des conséquences. Lorsqu'on ne paie pas un journaliste, il ne faut pas le bafouer, ou il faut être certain d'avance qu'il acceptera la position.

Je n'admets pas que le Président se fasse journaliste et se bâtonne sur les épaules de son gérant.

Je sais bien qu'il s'agit de tuer la presse, mais il faut s'y prendre honnêtement. Les amis du Prince disent aujourd'hui: Qu'est-ce-que M. Véron?

Nous sommes les premiers à dire, ce n'est pas grand'-chose, cependant personne n'accepte pour soi le titre ou cette qualification de pas grand' chose; et puis je voudrais bien savoir ce que sont MM. de Persigny, de Maupas, Thayer, Belmont et tant d'autres dont on fait des grands seigneurs; qu'est-ce-que Heeckeren? qui sont les trois quarts des sénateurs, etc., etc., etc.?

On ne brise pas ainsi les instruments dont on a été heureux de se servir; je n'aime pas non plus cette façon d'attaques contre la Belgique, désavouée le lendemain. Granier de Cassagnac, qui est un mauvais drôle, ne devait pas avoir le droit de parler au nom du Président, et il l'a, puisqu'il est un intermédiaire envers la presse.

C'est encore de l'Elysée que venaient les articles contre Changarnier. C'est le Président qui a attesté le fait de M. Molé, rendant compte de la réunion chez Changarnier.

Il est bien avéré que le *Constitutionnel* recevait les articles délibérés à la Présidence, il a eu le tort de ne pas accepter les démentis.

Je n'aime pas tout cela, c'est de la petite politique, c'est du tripot. Il y a à l'Elysée trop de tripotailleurs: Mocquard, Vieillard, Lefèbvre Deumier, tous gens sans considération.

Mocquard servait d'eunuque, il promenait la maîtresse du Président.

## SAMEDI 12 JUIN.

M. Freslon, ancien ministre un peu rouge, chargé des affaires de M. Trouvé-Chauvel, expulsé de décembre, faisait dernièrement le voyage de Bruxelles pour visiter l'exilé. Il rencontre dans le chemin de fer Alexandre Dumas qui se mit à parler de Victor Hugo, également exilé.

« Je l'aime beaucoup, ce pauvre Victor, c'est un grand « cœur, un beau caractère, mais il s'est trompé dans ses « calculs; ainsi lorsqu'il a fait les articles de journaux « qui ont valu quelque mois de prison à ses fils, il s'était « dit: Je touche 9000 francs comme député, appelons « l'attention du peuple sur mes deux enfants; ils seront « aussi députés, et alors trois fois neuf faisant vingt-

« sept, nous jouirons en famille de 27,000 francs de rente « de plus. »

Quel grand cœur !

De là vient la condamnation des deux fils Hugo, si méchamment rendue inutile par le coup d'état de décembre dernier.

A Bruxelles, Freslon se rendit chez Victor Hugo qu'il trouva dans une maison borgne affectant la pauvreté.

La chambre où se promenait le grand homme, servait de salle à manger, de chambre à coucher ; un reste de déjeuner encombrait une table déjà surchargée de papiers et de livres.

Victor Hugo lut à M. Freslon quelques passages très violents d'un pamphlet sur le 2 décembre, et c'est dans la prévision de la publication de ce pamphlet qui pourra donner lieu à des poursuites, que Victor Hugo vient de faire vendre à Paris tout son mobilier. Freslon engageait Victor Hugo à plus de modération ; il lui représentait l'inutilité de ses récriminations et de ses attaques, lorsque Charles Hugo, après avoir discrètement frappé à la porte, entra dans le sanctuaire du martyr.

Victor Hugo prit alors son intonation la plus théâtrale :

« Regarde, mon fils, c'est M. Freslon, rappelle-toi « cette figure comme celle d'un très honnête homme, et « qu'elle ne s'efface jamais de ton souvenir ! »

Tous ces détails ont été racontés hier par M. Freslon lui-même à Morel Fatio, de qui je les tiens.

Victor Fouché, beau-frère de Victor Hugo, a dit à Morel Fatio : « Mon beau-frère m'a fait vendre pour son compte le 6 décembre dernier 306,000 fr. de 5 %. »

Fais donc le misérable et le pauvre exilé, poëte ambitieux, fou furieux déchaîné contre la société, amour-propre insatiable! Fais le pauvre, et surtout, fais des dupes. Ta famille et toi, vous devez être notés comme des égoïstes enragés, bons à traquer et à séquestrer. ô race de roquets qui veut jouer au lion, aboyeurs de théâtre, secouez votre fausse crinière, vous ne faites peur à personne, on ne vous trouvera jamais sur les champs de bataille, vous n'êtes bons qu'à lécher le sang des morts, qu'à insulter de loin. Victor Hugo et ses enfants, tous apôtres des vertus républicaines, vivaient avec des filles, et déploraient dans des orgies *les misères* du peuple!

## 17 JUIN.

La commission du budget se donne le plaisir de faire de l'opposition. Montalembert, le duc d'Uzès, de Mouchy, ont réuni une majorité, qui sous prétexte d'économie veut désorganiser les services publics; elle doit, cette fameuse commission, proposer à la Chambre la suppression des commissaires généraux de Police, une suppression de 50,000 fr. sur le crédit des Beaux-Arts et une de 300,000 fr. sur le mobilier de la Présidence.

Il y a quelques jours, à la réception du Prince, il ne restait plus à l'Elysée que quatre ou cinq personnes; Casa-Bianca causait avec le secrétaire de la commission du budget et il lui reprochait assez vivement les taquineries et mesquines mesures adoptées par ses collègues.

Le Prince prit la parole et dit à son tour:

« Je comprendrais une opposition franchement des-« sinée, des économies sagement appliquées et largement « indiquées, mais je ne comprends pas qu'on refuse au « gouvernement des souliers pour marcher. »

Le lendemain, le secrétaire de la commission du budget, qui n'avait trouvé que des excuses balbutiées, se vantait à la Chambre d'avoir rembarré le Casa-Bianca et le Président!

Le régime représentatif aura toujours en France cet inconvénient qu'il donnera lieu aux amours-propres égoïstes de se produire; que les députés songeront à leur importance plus qu'aux intérêts du pays, et qu'en accordant une tribune aux bavardages des importances locales, on prépare dans l'avenir des révolutions comme il y en a déjà eu deux ou trois depuis soixante ans.

La France n'est pas le peuple du parlementarisme, nous sommes trop bavards et trop pleins d'amour-propre.

## 29 JUIN.

Le Corps législatif a clos sa session, il a eu quelques velléités d'opposition, mais tout s'est bien terminé. Cependant il faut surveiller tous ces hommes qui aspirent à devenir bavards, à se poser en *providences* du pays, et il faut leur donner un Président plus ferme que Billault.

Nous allons pendant neuf mois être au calme plat, sans tribune, les sots n'auront plus d'aliment pour leurs bavardages.

Le Prince Louis-Napoléon a fait pour sa famille tout ce qu'il pouvait faire; Murat a eu un million, Jérôme deux millions, etc. Aussi tous ces messieurs achètent des terres, commencent à faire les grands seigneurs et se traitent de princes gros comme le bras. Ceci est comédie; mais ce qui est malheureux, c'est l'influence de Jérôme et de sa canaille de fils sur le Président; ils donnent des emplois à tous les *rouges*. Laurent (de l'Ardèche) a été nommé bibliothécaire au Sénat. En ce moment, on cherche une position pour d'Orsay. Cet homme taré a persuadé à Jérôme qu'il est son père, et il a trouvé ainsi le moyen, après s'être déshonoré vingt fois, de déshonorer sa mère. Tout ce qui approche Jérôme est de la boue; lui-même est un gredin sans foi ni loi. Il y a quelque temps, il faisait proposer à Demidoff son gendre de lui donner moyennant une somme de .... la preuve écrite de l'intimité de Nieuwerkerke avec la Princesse Mathilde!

Il y a cinq à six jours, le petit Murat, celui qui est attaché à Florence, et qui est petit-fils d'un frère du roi Murat, a insulté grossièrment son oncle le gros Murat qui lui renvoyait, après l'avoir décachetée, une lettre adressée au *Prince Murat*, et en écrivant à son neveu: « je croyais être à Paris le seul Murat. »

Ce polisson d'attaché répondit à l'instant sur l'enveloppe même: *On donne probablement ce titre à celui qui est le plus digne de le porter, et c'est pourquoi on me le donne.*

Je ne raconterai pas toutes les péripéties de cette affaire qui s'est terminée sans duel par un ordre de départ adressé au petit Murat. Mais ce que je veux insérer ici, c'est qu'une nuit vers trois heures, le gros Murat envoya son témoin chez son neveu, pour convenir de la rencontre qui devait avoir lieu le lendemain.

Le petit Murat demeure chez sa mère, rue Royale-Saint-Honoré; sa mère est la maîtresse du prince de la Moskowa, et le témoin fut reçu à trois heures du matin dans le salon de Mme Murat par le prince de la Moskowa en robe de chambre.

« *Vous êtes étonné de me voir ici à cette heure?* » dit-il au témoin.

« *Non, prince,* » répondit celui-ci, « *cela ne me surprend nullement.* »

Si ceci n'est pas de la mauvaise Régence, cherchez quelque chose de mieux.

J'oubliais un petit mot assez Régence aussi.

Augustine Brohan porte deux bracelets, un fort beau, un joli simplement.

Un homme qui vise à l'esprit, lui disait en montrant le plus beau des deux bracelets: « *C'est le prix de votre déshonneur sans doute!* »

Augustine inclina la tête en signe d'assentiment et montrant celui qui n'était que joli: « *Voilà l'accessit.* »

## 16 JUILLET.

Je vais toujours deux fois par semaine à la campagne (Pavillon de Breteuil), chez la Princesse Mathilde. Nous causions encore hier du général Changarnier, et elle m'a dit: « *C'est M. Daru qui m'a prévenue des complots et des propositions d'enlèvement du Président faits par le général, M. Daru et M. Molé ont prévenu le Président.*

Croyez donc à la parole d'honneur d'un homme politique, M. Molé a écrit pour *jurer* qu'il n'en était rien.

La Princesse m'a répété ce qu'elle m'avait dit, il y a deux ans, le lendemain du jour où le fait avait eu lieu:

« *Changarnier devant moi a baisé la main du Président.* »

Jérôme et son fils trônent au Havre, ils passent des revues. Le Président a tort de permettre à ces deux gredins de jouer ainsi à la royauté.

La maison du Président se monte, les appétits financiers des dignitaires sont grands.

Fleury grand-écuyer a fr. 50,000.

Vaudrey administrateur général des résidences a fr. 50,000.

D'Orsay intendant des Beaux-Arts de la liste civile, place sans fonctions, fr. 25,000.

La curée est bonne, et la meute a soif.

Lepic aide-de-camp a aussi des fonctions de cour, ainsi que Toulongeon.

Edgard Ney est premier veneur.

## VENDREDI 23 JUILLET.

Le voyage du Président à Strasbourg s'est accompli au milieu des ovations des populations, c'est un véritable triomphe.

Le Prince se marie avec une de ses nièces, une fille de la princesse Wasa.

Le prince Wasa est de la famille royale suédoise, évincée par Bernadotte.

La princesse Wasa, fille de la grande-duchesse douairière de Baden, Stéphanie Beauharnais, est une franche c . . . . que chacun a eu à son tour. Lady Douglas, que le Président cajolait beaucoup, est tante de la future, que l'on dit très jolie.

Le maréchal Jérôme et son fils jouent à la royauté au Havre; je sais que le Président est très mécontent d'eux et qu'il les fait surveiller.

Casa-Bianca va perdre le ministère d'Etat qui sera donné à Turgot. Pauvre ministère d'Etat! Drouin de l'Huys prendra les Affaires étrangères.

Avant-hier soir, le maréchal Exelmans se rendait chez la Princesse Mathilde au Pavillon de Breteuil, parc de St-Cloud. Il était dix heures du soir. La folie du pauvre maréchal était de paraître jeune (il avait 77 ans), et son habitude, de faire ses visites à cheval.

Son cheval a eu peur auprès d'un endroit nommé le Point-du-Jour devant un cabaret tenu par un homme nommé Malfilâtre, et le maréchal désarçonné est tombé sur le trottoir. Sa tête a porté sur les pierres, il a été tué comme le duc d'Orléans.

Le Président perd un ami sincère et indépendant, qui ne lui fardait pas les vérités utiles. Le maréchal Exelmans avait un cœur droit et loyal et une grande honnêteté. Cette mort afflige tout le monde, excepté le roi maréchal Jérôme qui craignait les boutades du vieux soldat.

Samedi dernier, le maréchal Exelmans était venu me voir, et il causa plus d'une heure du maréchal Jérôme et de son fils.

« Ce sont deux ennemis du Président, me disait-il, « le fils est une mauvaise canaille, le père est un vieux « libertin. Tous deux accueillent les ennemis les plus « rouges du Prince, et je me suis plaint au Sénat de la « nomination comme bibliothécaire de M. Laurent de « l'Ardèche, qui est un mauvais drôle. Le prince Jérôme « a objecté que la nomination des employés était à sa « discrétion, ce à quoi j'ai répondu qu'il eût été utile « de consulter les convenances. »

Le maréchal Exelmans déplorait, comme moi, le mauvais entourage du Président:

Les Bouffey de Montauban, chevalier d'industrie;
Roguet, vieille culotte de peau, bête et sot;
Mocquard, important prêt à toutes les platitudes;
Lefèbvre Deumier, intrigant de bas étage;
Vaudrey, officier mésestimé; etc. etc. etc.

Le jour de sa mort, le maréchal Exelmans est encore venu, il semblait vouloir me faire ses adieux. Je le regrette sincèrement, il m'aimait et je le lui rendais avec sincérité; je n'ai jamais connu un homme plus droit et meilleur.

Le prince de la Moskowa est nommé colonel en Afrique ; on le fait partir, en voici la cause :

La Moskowa, amant de Mme Murat, a voulu contraindre Mme de Persigny, sa fille, à faire une visite à cette dame. Mme de Persigny s'y est refusée, la fille et le père se sont brouillés, le gendre a fait intervenir sa qualité de ministre, et le beau-père est exilé sous prétexte de rejoindre son régiment.

## 30 JUILLET.

M. Magne remplace Lefèbvre Duruflé aux Travaux publics.

Drouin de l'Huys remplace Turgot aux Affaires étrangères.

Casa-Bianca a donné sa démission de ministre d'Etat et n'est pas encore remplacé.

Lefèbvre Duruflé et Turgot sont nommés sénateurs.

Le Sénat continue à recevoir les invalides du gouvernement.

On se plaint généralement du ministre de l'Intérieur, les affaires ne marchent pas ou marchent mal.

Romieu, directeur des Beaux-Arts, est le conseiller politique de Persigny, et Romieu n'est préoccupé que de l'idée de remplacer les Lauzun et les Richelieu.

Le Théâtre Français et l'Opéra sont devenus son harem, la *Régence* renaît.

J'ai dîné il y a quelques jours à Auteuil chez Véron, avec Musset, Eug. Delacroix, Sainte-Beuve, Romieu, etc. etc.

Au dessert, le directeur des Beaux-Arts a récité un ou deux contes en vers dans le genre de ceux de Grécourt !

Il y avait quelque chose de triste à l'entendre de sa voix chevrotante débiter des saletés; puis il a chanté une chanson en l'honneur de Mogador, l'ancienne danseuse de Mabile.

Musset a dit quelques-uns de ses beaux vers.

Hier, j'ai dîné à Passy chez Edouard Delessert, avec Nieuwerkerke, Mérimée, Saulcy, Maxime Ducamp, etc. etc. Il a été fort question des journées de juin 1848. Chacun de ces messieurs se complaisait dans la narration de ses exploits particuliers. L'esprit n'empêche pas la petite vanité, la vanité de la bravoure est surtout la plus ordinaire chez les hommes d'intelligence.

## 4 AOUT.

On m'a montré ces jours-ci une lettre du peintre F. Gérard, sollicitant de David les fonctions de juré dans le procès de la reine !

Une ignominie attachée à un grand nom d'artiste.

Persigny a envoyé comme cadeau de noces la croix de la légion d'honneur à un M. de Nerville, cousin de sa femme, attaché à la légation française à Bruxelles, sot personnage, fat du boulevard de Gand; dans la carrière diplomatique depuis trois ans seulement, et connu à Bruxelles comme un sauteur et un coureur de filles.

Va, pauvre croix, sur combien de sales habits seras-tu encore attachée ?

## 7 AOUT.

Le journal le *Pays* est tout à fait dans les mains du Président, qui a voulu y faire entrer Granier de Cassagnac.

Ainsi après avoir tué le *Constitutionnel,* le voilà attelé au *Pays;* j'ai dit à La Guéronnière de prendre garde, il m'a répondu qu'il veillerait. La rouerie faite à Véron se dessine, l'outrecuidance de ce directeur du *Constitutionnel,* ses prétentions ont indisposé l'entourage du Prince, alors on lui a détaché le piège Cassagnac, il ne l'a pas vu et il s'est grièvement blessé.

Son étoile pâlit, et cet homme dont tout le monde enviait le bonheur qui ne se démentait pas, l'adresse presque acrobatique et la prudence, voit en un jour toutes ses réputations entamées.

D'un autre côté, le *Charivari,* comme la mouche, lui tait une rude guerre, l'aiguillonne et l'irrite. Véron est, à l'heure présente, une grandeur décaue.

D'Orsay, le comte d'Orsay est mort, les journaux tont grand bruit de cette *verte.* Il laisse, dit-on, des chefs-d'œuvre, il a chargé à son lit de mort Clésinger de terminer son buste du prince Jérôme.

D'Orsay n avait aucun talent, ses statuettes sont détestables et ses bustes très mauvais. Mais une certaine coterie de Gudin, Gigoux et Clésinger, tous intrigants, le prônaient et le poussaient pour régner par lui sur les Beaux-Arts, aujourd'hui c'est un grand homme.

Un journal ne craint pas d'affirmer que le Président, en apprenant sa mort, a dit:

« *J'ai perdu le meilleur de mes amis!* »

Je crois pouvoir affirmer que ce propos est faux. D'Orsay faisait sa société des ennemis du Président, les Jerôme Bonaparte, Emile de Girardin, Lamartine, etc., etc.

Il ne pouvait pardonner au Prince, de ne l'avoir point fait ambassadeur, et il ne voulait pas se rendre cette justice qu'il était *impossible,* aucun Etat ne l'aurait reçu.

D'Orsay avait vécu à Londres aux crochets de sa belle-mère, Lady Blessington, femme tarée, que ne recevait pas la société anglaise et chez laquelle se réunissait une société d'hommes appartenant à l'aristocratie anglaise.

Lady Blessington était la maîtresse de d'Orsay, dont la femme vivait, soit avec le duc d'Orléans, soit avec Antonin de Noailles ou Spencer Cooper.

Lady Hariette d'Orsay a été, et est encore une charmante femme très séduisante. Son mari, dit-on, n'a jamais couché avec elle, mais il couchait, prétend-on, avec son beau-père et avec sa belle-mère.

D'Orsay doit des sommes folles, il a été longtemps le type de la mode, soit à Paris, soit à Londres, et les tailleurs, carrossiers, parfumeurs, etc., etc., se faisaient un devoir de le fournir sans être payés.

D'Orsay était mort moralement depuis trois ans, il devenait vieux, son rôle était fini, sa vie embarrassait tout le monde, excepté lui ; ses hontes ne lui causaient pas la moindre gêne.

Les journaux nous apprennent qu'il a été enterré à Chambourcy (terre de sa sœur la duchesse de Gram-

mont), dans le caveau où se trouvait déjà Lady Blessington !

Ce trait-là est sublime ; peut-être gravera-t-on sur sa pierre : *sa veuve inconsolable,* etc., etc., alors ce sera complet.

D'Orsay est mort dix ans trop tard, ce n'était plus qu'une vieille poupée ridicule. Le Président ne perd pas le meilleur de ses amis, il est au contraire débarrassé d'un intrigant compromettant.

Si la main de Dieu pouvait encore saisir une vingtaine de *ces amis*-là qui s'imposent, Louis-Napoléon devrait faire chanter un *Te Deum.*

## 12 AOUT.

Les Bonaparte et leurs amis se remplument. Jérôme a reçu deux millions, Murat un million, Mme Camerata un million, et cette dernière, qui a des créances sur Jérôme, attaque la Princesse Mathilde, qui n'a rien reçu, pour avoir à payer une dette de son père.

Pendant ce temps Jérôme trône, il se fait donner du *Monseigneur* dans nos ports de mer qu'il visite. Persigny est convalescent d'une petite maladie gagnée, dit-on, avec Mme la princesse de B***, qui, si elle n'est pas la reine des jardins, est, à ce qu'il paraît, la plus fleurie de toutes les femmes.

Véron me disait hier que le 2 décembre il fit, en parcourant Paris, la rencontre de Girardin qu'accom-

pagnaient deux escogriffes. Girardin lui reprocha son adhésion au coup d'Etat.

« Vous compromettez la presse, et vous vous compromettez vous-même. »

Je ne crains pas, répliqua Véron, de me compromettre vis-à-vis des rouges, d'ailleurs s'ils triomphaient, vous et moi nous y passerions.

Girardin l'interrompit en s'écriant qu'il n'avait, lui Véron, rien à craindre pour sa personne.

Un des escogriffes ouvrit la bouche, et prononça ces paroles :

« M. Girardin se trompe, si nous étions les plus « forts, M. Véron serait pendu, et s'il le fallait, je serais « le bourreau ! »

Cet escogriffe a nom Lachâtre, il est aujourdhui bien avec le pouvoir.

Véron a raconté cette histoire le 2 décembre même à Henri Didier, aujourd'hui député.

## 16 AOUT.

La fête d'hier a été fort belle malgré un vent épouvantable. Le feu d'artifice de Ruggieri ne laissait rien à désirer pour les amateurs de ce genre de spectacle.

La foule était immense sur les quais et aux Champs Elysées. La gendarmerie mobile, qui se transforme en grenadiers de la garde, avait pour la première fois ses bonnets à poils.

La statue de l'empereur faite par Nieuwerkerke pour la ville de Lyon était placée au rond-point des Champs Elysées, elle a reçu l'approbation générale.

Je retrouve la lettre que j'avais le mois de septembre dernier écrite à La Guéronnière et que Lefèbvre-Deumier dénonça au Président comme très compromettante pour sa politique. Le Président voulut l'avoir, mais La Guéronnière, la considérant comme une confidence, me la renvoya.

8 septembre 1851.

« Je suis très reconnaissant, mon cher ami, de l'envoi que vous avez bien voulu me faire du portrait si remarquable de M. le Président. Ce portrait sera tout un événement dans la presse, car il inaugurera dans la discussion politique les formes de l'urbanité la plus parfaite, jointes à l'indépendance la plus noble du jugement. Votre nouvelle œuvre est une belle page historique dont vous sauront gré tous ceux qui depuis longtemps souffrent de la vulgarité de la polémique actuelle.

« Le premier vous aurez compris la dignité de la mission des écrivains en relevant leur langage; ami ou adversaire du Président, vous avez agi noblement et vous avez parlé en homme de cœur. Peut-être auriez-vous pu concéder une part plus large aux nécessités qui ont été imposées au Prince Louis par les événements, par les menées des partis depuis le 2 décembre 1848. La France n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était alors et les illusions permises au début d'un pouvoir nouveau seraient peut-être coupables actuellement.

« Je ne crois pas non plus à cette absence de volonté active que vous supposez chez le Président, ni que la *puissance d'initiative* lui manque au plus haut degré. Le Prince peut paraître lent dans l'accomplissement de certaines de ses volontés, parce qu'il a, dans son honnêteté naturelle, la résolution arrêtée de tenter tous les moyens, même ceux à l'efficacité desquels il ne croit pas, avant de recourir à ceux qu'il juge puissants contre les dangers de la situation.

« Comme son oncle, il me paraît fataliste, mais non fataliste inerte, et si l'avenir ne m'apporte pas une déception qui me surprendrait beaucoup, je l'avoue, nous le verrons fataliste agissant pour venir en aide au *fait prédestiné.* La lettre de Lady Blessington est curieuse, elle est très intéressante, cependant permettez-moi de vous engager à beaucoup de prudence dans la confiance que vous accordez à M. le comte d'Orsay. Depuis longtemps *cet ancien ami qui n'a pas voulu devenir courtisan de la fortune,* s'agite beaucoup pour faire parler de lui, je le sais assez fin et assez spirituel pour préférer s'imposer à la fortune, et il a eu l'habileté en vous donnant, j'en conviens, de précieux documents, de conquérir une large réclame dans un *document* qui restera et qui certainement n'est destiné à servir de marche-pied à personne.

« Pardonnez-moi toutes mes réflexions dictées par un intérêt bien vrai et par une affection sincère.

« Encore une fois merci, votre portrait m'a fait le plus grand plaisir à lire, après m'avoir charmé une première fois, lorsque vous avez bien voulu m'en donner connaissance avant de le livrer à l'impression.

« Je ne vous adresse aucun compliment, je vous traduis mes impressions.

« Tout à vous très affectueusement

*Comte H. de Viel-Castel.* »

Voilà ce qu'un Lefèbre-Deumier a voulu faire passer pour un écrit compromettant. Tous les Deumier sont les mêmes, sous Néron on les nommait Narcisse, et sous Louis XIV Bontems. Ce sont gens à faire pendre leur père pour vendre sa peau.

Lefèbvre ou Jules Lefèbvre était, il y a vingt ans le parasite bout de table des riches *bas-bleu,* qui le faisaient payer en méchants vers de bons repas.

## 18 AOUT

Voici deux lettres inédites et curieuses de l'empereur. Je crois plus intéressant de les insérer ici, que de raconter les fêtes du 15 août et le bal de St-Cloud chez le Président et le bal de la Halle. Je raconterai seulement qu'au bal de St-Cloud le Président était préoccupé. Miss Howart, sa maîtresse, était depuis le matin au château, et comme elle s'était éloignée à cause des négociations de mariage, son retour était presque un raccommodement. Le Prince a été se *reposer* près d'elle une demi-heure vers 10 heures 1/2 et il s'est retiré à 1 heure.

Au souper, son amour pour Miss Howart ne l'a pas empêché de prendre les cuisses de la jolie marquise de Belbœuf, qui ne paraissait ni surprise, ni émue.

Mais assez de ces cancans, passons aux lettres de l'oncle.

Paris, le 30 thermidor.

« Je vous fais mon compliment de vous être rendu « à l'armée, vous y serez utile et vous aurez la douce « satisfaction de concourir de vos moyens au bien de « la patrie. La fortune, la faveur et l'estime des hommes « varient et sont en perpétuelle oscillation. L'orgueil bien « placé d'avoir été utile et d'avoir mérité l'estime du « petit nombre fait pour apprécier le génie et le cœur, « est aussi invariable, aussi constant avec vous que le « sentiment de l'harmonie et le tact de ce sentiment « naturel.

« L'on m'a porté pour servir à l'armée de la Vendée « comme général de la ligne, je n'accepte pas; beaucoup « de militaires dirigeront mieux que moi une brigade, « ayant commandé avec plus de succès l'artillerie ..... « je me jette en arrière satisfait de ce que l'injustice « que l'on fait aux services en a été sentie par ceux « qui savent les apprécier.

« Tu occupes, mon ami, une place délicate, si le « génie actif, l'expérience consommée étaient .... au chef « de l'armée où tes tyrans avec des représentants inca- « pables et environné de tous les empiriques un gou- « vernement versatile .... de fripons pervertis dire de « plus il ne pourrait pas gérer et mériter une réputa- « tion .... mais mon ami, dans ce meilleur des mondes « faire le mieux qu'il est possible et se tenir récom- « pensé de son témoignage, voilà le grand secret avec « lequel on n'est jamais ni imposteur ni flatteur, ni acre, « ni importun, ni vindicatif, ni criminel.

« Rien de nouveau ici, l'espérance n'est pas encore « perdue pour l'homme de bien, c'est-te-dire, l'état très « maladif où se trouve cet empire.

« Amitié, constance, gaîté et jamais de découragement ; si tu trouves les hommes méchants et ingrats, « souviens-toi de la grande quoique bouffonne maxime « de Flavius: *Sachons-leur gré de tous les crimes que « l'on ne commet pas.* *B.* »

Au citoyen Sucy, commissaire-ordonnateur à Nice, Armée d'Italie.

2e lettre.

« Dans les circonstances difficiles, le poste d'honneur « d'un bon Corse est de se trouver dans son pays, c'est « dans cette idée que les miens ont exigé que je me « trouvasse parmi eux. Cependant, comme je ne sais pas « transiger avec mon devoir, je me proposais de donner « ma démission. Depuis, l'officier-général du Département « m'a offert un *mezzo termine* qui a tout concilié, il m'a « offert une place d'adjudant-major dans les bataillons « volontaires.

« Cette commission retardera le moment de renou- « veler connaissance, mais j'espère sous peu de temps « si les affaires vont bien.

« Vous m'avez, Monsieur, absolument négligé, car il « y a bien du temps que je n'ai pas eu de vos nouvelles.

« Les affaires ici vont bien, et j'espère qu'à l'heure « que vous lirez cette lettre les incertitudes politiques « auront cessé, du moins pour cette campagne.

« Nos ennemis seraient bien dupes de hâter le mo-
« ment des hostilités, ils savent bien que l'état de défen-
« sive nous ruine autant qu'une guerre. Si vous vous
« donnez la peine de penser à un vieux ami, vous me
« donnerez des nouvelles de votre position dans ce mo-
« ment-ci. Si votre nation perd courage, elle a vécu pour
« toujours. Si vous avez toujours conservé vos relations
« à St-Etienne, je vous prierai de me faire faire une
« paire de pistolets à deux coups; je voudrais qu'elle
« eût à peu près sept à huit pouces de long et que le
« calibre fût de 22 ou 24 à peu près; quant au prix, j'y
« mettrai sept à huit louis en assignats [1])

« Si vous pouvez vous charger de cette commission,
« vous pouvez m'adresser ces pistolets par Marseille à
« M. Henri Gastard négociant, rue de Paradis.

« Je suis, Monsieur et cher Sucy, votre serviteur

*Buonaparte.* »

Corte, le 27 février.

L'adresse est à Monsieur Sucy, commissaire des guerres, Valence, département de la Drôme.

Elle est cachetée avec de la cire rouge ayant pour empreinte les lettres B et P entrelacées.

Ces deux lettres sont de l'année 1792, car en 1791 il n'était pas question de volontaires et en février 1793 Bonaparte était déjà chef d'un de ces bataillons.

---

1) Qui valaient alors de 227 à 259 francs; 74 francs en argent = 100 francs en assignats.

## 19 AOUT.

Aujourd'hui je prends pour quinze jours l'interim de la direction générale des Musées, je travaillerai avec le ministre.

Nieuwerkerke part pour le conseil général de l'Aisne à Laon.

## 21 AOUT.

Hier je dînais chez Véron à Auteuil, j'étais placé à table entre Sainte-Beuve et Musset; nous avons eu une bonne conversation littéraire sur l'esprit français aux XVI[e] et XVII[e] siècles.

Au milieu du dîner, Véron a raconté l'anecdote suivante :

Le Prince Jérôme, au retour de sa tournée dans les ports de France, est venu rendre compte au Président des ovations reçues et lui *présenter la carte* des dépenses faites.

Le Président a refusé de la solder en répondant à son oncle qu'il lui avait donné plus de deux millions de francs et un traitement de trois cent mille francs, qu'il était d'ailleurs dans l'impossibilité de faire plus.

Jérôme s'est emporté et il a fini par dire au Président :

« *Vous n'avez rien de l'Empereur !* »

« *Vous vous trompez,* a répondu le Président avec le plus grand calme, *j'ai sa famille !* . . . . »

## 24 AOUT.

Je me promenais dimanche dernier au Petit-Trianon avec la Princesse Mathilde, et nous causions des allures plus que libres de quelques-unes de nos jeunes personnes de la société.

Voici ce qu'elle m'a raconté:

M^lle de Stakelberg qui a épousé M. Decazes était recherchée, il y a un peu plus d'un an, par Fleury l'aide de camp du Prince Président. La Princesse Mathilde devait faire la demande à la famille Stakelberg et en attendant, pour donner lieu aux deux parties intéressées de se trouver ensemble, un dîner avait été arrangé rue de Courcelles.

Fleury et M^lle de Stakelberg se trouvaient à table près l'un de l'autre.

Au dessert, la demoiselle se pencha vers l'aide de camp et lui dit assez bas :

« *Si nous nous trouvions seuls dans une chambre* « *que feriez-vous ?* »

Fleury abasourdi balbutia je ne sais quoi, et le dîner terminé il vint trouver la Princesse Mathilde et lui racontant le propos, la pria de ne plus songer à ce mariage.

Dimanche soir, j'ai dîné à Breteuil avec le général Daumas qui a beaucoup vu et beaucoup parlementé avec Abd-el-Kader.

Il regarde cet Arabe comme un homme supérieur et auquel l'histoire assignera une grande place. Son opinion est que la politique peut trouver utile de le retenir prisonnier, mais que la foi jurée a été violée à son égard.

Lorsque Abd-el-Kader arriva en France, Daumas fut chargé par le gouvernement d'aller le trouver au fort Lamalgue et de lui proposer s'il voulait faire une soumission complète et s'il consentait à vivre en France, un château royal pour résidence, une mosquée et trois cent mille francs de pension.

Abd-el-Kader écouta cette proposition avec un sourire amer et répondit :

« Je suis prisonnier contre la foi jurée et je n'accepte « pas la proposition, je n'abandonnerai pas mon peuple. »

Puis il prit son burnous et le développant sur le rempart au vent de la mer, il ajouta :

« Mets là-dedans toutes les richesses de la France « et je répondrai à ton offre comme ceci. »

Il lança son burnous dans les flots.

## 30 AOUT.

J'ai dîné hier à Breteuil, après dîner il est venu quelques personnes, le ministre de la Guerre, Véron, l'abbé Coquereau.

L'abbé est un intrigant, plus orléaniste qu'autre chose, se fourrant partout, blâmant tout bas, laissant percer ses sympathies pour peu qu'on le mette en causerie ; flagorneur, abbé de cour s'il en fut, affectant une certaine franchise qui n'est rien moins que franche.

Galant (en propos du moins) auprès des femmes, aimant le monde et à prêchailler à droite et à gauche.

L'abbé est en un mot un homme à double face, l'avenir dira si je me suis trompé. Il est aumônier général de la flotte, après avoir bien crié contre Louis-Napoléon.

La Princesse Mathilde est la dupe de ce rusé prêtre.

## 10 SEPTEMBRE.

Hier matin j'ai trouvé M. de Cavour chez Morny et nous sommes restés deux heures à parler du 2 décembre, ou plutôt à écouter Morny.

Il nous a révélé certains faits que je crois bons à consigner.

« Déjà sous la Constituante il avait été question d'un « coup d'Etat, et Morny, Thiers et Changarnier avaient « eu plusieurs conférences à ce sujet. Thiers et Chan- « garnier tombaient d'accord qu'il fallait renvoyer la « *Constituante,* mais Thiers au milieu des arrestations « indispensables ne voulait comprendre ni celle de Ca- « vaignac, ni celle de Lamoricière, dont il regardait « l'exécution comme dangereuse à cause de leur popu- « larité.

« Changarnier au contraire déclarait ces arrestations « nécessaires et disait : « *je me fiche pas mal de ces deux* « *hommes, je me sens assez fort pour les arrêter.* »

« Chaque partie voulait le coup d'Etat à son profit, « Changarnier le voulait au sien.

« Quelques heures avant l'exécution du coup d'Etat, « Morny se trouvait à l'Opéra Comique à côté de Ca- « vaignac, et dans la soirée, M^me^ Liadières lui fit signe

« de venir la trouver dans sa loge où quelques députés « orléanistes qui s'y trouvaient également lui dirent :

« Eh bien, nous vous mettrons à Vincennes d'ici à « peu de jours ! . . . . .

« Maupas, préfet de police, manquait de fermeté et « d'assurance, pendant les troubles, sa préfecture que « gardait un bataillon de mille hommes fut attaquée par « quelques centaines d'insurgés et alors il demandait des « renforts. Morny lui répondit en le plaisantant et en « l'engageant à se défendre. Il envoyait aussi les nou- « velles les plus incroyables, comme celle-ci : *le Duc « de Bordeaux arrive avec le 6e de dragons.*

« Bref, Maupas est peut-être un fort bon chanteur « de romances, mais c'est un piètre ministre.

« Toutes les correspondances des chefs rouges arrêtées « à la poste, contenaient le même ordre aux démocrates « des départements :

« *Avancez le mouvement décrété pour 1852, emparez- « vous partout du pouvoir et mettez la main sur les « royalistes et les bonapartistes.*

« Aucun général n'était dans la confidence, et Morny « fut inquiet un moment de voir à la Chambre le 1er dé- « cembre le général Canrobert ainsi que Leflô causer « plus d'une heure à voix basse avec le questeur.

« Canrobert, malgré ses amitiés, marcha bien.

« Lorsque Morny vint au ministère à cinq heures « du matin, il recommanda de laisser dormir le ministre, « qui ne s'éveilla qu'à huit heures pour apprendre en « même temps son remplacement et le coup d'Etat.

« Changarnier, Thiers et Cavaignac ne voulaient pas « croire à la décision du Président qui est souvent hésitant « dans les petites choses, mais jamais dans les grandes. »

Il y a eu jeudi dernier chez la Princesse Mathilde une soirée pour le Président, nous n'étions qu'une quarantaine d'invités.

Les ministres s'y trouvaient avec leurs femmes. Mme Ducos, la femme du ministre de la Marine, a toutes les allures d'une ancienne femme entretenue; le ministre ne l'a épousée que récemment, il vivait depuis des années avec elle.

## 24 SEPTEMBRE.

La danseuse Cerito avait fait vœu, si elle était réengagée à l'Opéra de Paris d'offrir un calice d'argent à la chapelle de la Vierge de l'église de N. D. de Lorette. Véron et Romieu lui ont facilité ce réengagement qui vient d'être signé pour deux ans.

Cerito alors a voulu donner son calice, et Romieu s'est chargé de le faire agréer par le curé.

L'affaire est conclue, la Direction des beaux-arts s'est faite l'ambassadrice d'une danseuse.

Nos messieurs du jour tripotent beaucoup sur les chemins de fer; les directeurs sèment les actions pour récolter *les lignes;* en plein Café de Paris, on sollicite cinquante, cent ou cent cinquante actions, quelquefois plus, et des gens bien placés ne rougissent pas de recevoir une aumône de trois à quatre mille francs.

## 12 OCTOBRE.

Le voyage du Président à travers les provinces méridionales de la France touche à son terme. Toujours et partout le même enthousiasme, les mêmes acclamations.

Le peuple veut l'Empire, les populations naguère les plus hostiles proclament Napoléon III.

Les journaux ne donnent qu'une faible idée de l'entraînement général, à Marseille comme à Toulon, à Toulon comme à Bordeaux, les mêmes cris, les mêmes vœux se font entendre.

A Bordeaux, le Prince a prononcé un admirable discours, ferme, clair et concis, qui est en ce moment applaudi par tous les gens de cœur, par tous les esprits impartiaux.

« *Tant que la France est en paix, l'Europe est* « *tranquille.* »

« *L'Empire c'est la paix!* » . . etc., etc.

Samedi, le Prince rentre à Paris, qui lui prépare une magnifique réception; il ira aux Tuileries où les membres de sa famille l'attendront.

Le Conseil d'Etat prépare un sénatus-consulte pour déclarer l'Empire. Ce sénatus sera adopté par le Sénat, puis présenté à Louis-Napoléon, qui déclarera vouloir recourir au suffrage universel.

*L'Empire est fait.*

Les orléanistes et les légitimistes les plus avancés sont furieux et se répandent en invectives.

Le Sénat voudrait se rendre important en différant la proclamation.

Ce malheureux Sénat si mal composé, voudrait être quelque chose, un corps influent, une noblesse, une aristocratie.

Le Prince aura bien des choses et un assez grand nombre d'hommes à réformer et il devra commencer par son entourage.

Les officiers d'ordonnance font de la *Régence;* ils conduisent des filles à Fontainebleau lorsqu'ils y vont chasser, puis des petites orgies connues de toute la ville.

Les chasses impériales sont organisées; trente personnes ont été désignées pour *recevoir le bouton,* c'est-à-dire le droit de porter l'habit de chasse aux couleurs du Prince. Ils seront les invités-nés et composeront la cour intime.

MM. de Toulongeon et Edgard Ney, officiers d'ordonnance chargés d'organiser les chasses et de présenter la liste des personnes à qui le *bouton* devait être envoyé, y ont fait admettre M. Justeau, sous-préfet de Fontainebleau, ancien coulissier de la Bourse, petit et ridicule mauvais sujet de mauvais ton, de mauvaises façons, appartenant à une famille de boursiers; M. Vidil de *Carabas,* ridicule de l'époque qui est arrivé au poste de secrétaire d'ambassade par une boutique de marchand de gants.

Voilà comment les officiers du Prince l'entourent. Ils ont horreur des gens de bonne compagnie, ou bien, lorsqu'ils les laissent approcher, ce sont des Belmont, qui a sali son existence dans tous les tripots et dans tous les bordels et qui était entretenu par Mme de Lauriston,

De Gouy, bon garçon, mais bête comme une oie, dont on voudrait faire les Montmorency de l'époque.

Il est malheureux de voir le Prince ainsi entouré.

## 16 OCTOBRE.

Temps magnifique, la garde nationale et l'armée sont sous les armes, la population entière encombre les boulevards par lesquels doit passer le cortége du Prince.

Les corporations ouvrières, les associations avec leurs bannières sont mêlés aux troupes. Des arcs de triomphe sont dressés.

A deux heures le Prince arrivera, le canon tonnera, les cloches sonneront à toute volée, jamais plus belle réception n'aura été faite à un souverain. Je vais revêtir mon uniforme pour aller à la gare du chemin de fer d'Orléans représenter le Musée à la réception du Président.

Nieuwerkerke comme colonel d'état-major est à la tête de la garde nationale.

Je voudrais être à demain et que cette journée soit terminée ! J'ai toujours une sorte de crainte des grands rassemblements populaires à Paris.

A demain les détails.

Les arcs portent : « *à Louis-Napoléon Empereur.* » Et hier soir les colporteurs vendaient sur toute la ligne des boulevards des médailles de Napoléon III, Empereur.

Le nombre des étrangers présents à Paris est immense.

*Ave Cesar*

*3 heures.*

Je reviens de la gare, où le Prince a été reçu par les sénateurs, les députés, les conseillers d'Etat, les diplomates et toutes les Cours de justice au cri de *Vive l'Empereur.*

Il parcourt en ce moment la ligne des boulevards et il entrera aux Tuileries vers quatre heures, le canon tonne de minute en minute.

## 23 OCTOBRE.

Hier je suis allé au Théâtre Français, le Prince Louis-Napoléon assistait en grande loge à la représentation de *Cinna.*

Son arrivée a été saluée dans la rue Saint-Honoré et dans la rue de Richelieu par des cris de *Vive l'Empereur,* que poussait une foule des plus compacte.

A son entrée dans la salle, le Prince a été salué des mêmes cris par toute l'assistance debout et la tête découverte.

Les idées clémentes d'Auguste étaient applaudies par le Prince, la représentation était superbe, les femmes étaient en grandes toilettes. Je me trouvais à côté de Mme Drouin de l'Huys avec laquelle j'ai beaucoup causé de tout l'extraordinaire de la soirée.

*Cinna* a été bien joué par Beauvalet, *Emilie* l'a été merveilleusement par Rachel.

Après la tragédie, Rachel a récité une pièce en vers à l'adresse du Prince, de Arsène Houssaye directeur des Français.

Ce même Houssaye affichait sur les murs de Paris, en 1848, qu'il avait le premier forcé les portes du Palais législatif et proclamé la République démocratique. Aujourd'hui il acclame l'Empire, il blasonne son théâtre à l'écusson impérial et fait réciter ses vers par Rachel qui chantait, il y a trois ans, sur le même théâtre, le chant de la *Marseillaise* avec accompagnement des vociférations sociales.

Tout cela a son côté plaisant, mais tout cela aussi a son côté bien triste. Les hommes prêts à tout surnagent toujours; les platitudes sont comme des bouées de sauvetage; on vantera le dévouement de Houssaye, etc., etc.

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, Hugo devenait roi, on les entendrait se vanter de leurs sentiments *Hugotistes*.

## 30 OCTOBRE.

Avant-hier à l'Opéra grande représentation, à laquelle assistait le Président; grande ovation, cantate, acclamations comme aux Français.

Abd-el-Kader était dans une loge des premières l'objet de la curiosité générale, ce que voyant, Gudin, le peintre de la marine, désireux comme toujours de se donner en spectacle, est venu embrasser l'ex-émir.

Le public le plus bienveillant a été affligé de voir en grande loge et couverte de diamants M$^{me}$ Howard, la maîtresse du Président, cela fait mauvais effet.

Le prince Jérôme avait sa maîtresse dans sa loge.

Nous sommes un peu trop au fait de tout ce bagage de maîtresses, ceci n'est plus de notre temps.

Edgard Ney a une maîtresse danseuse à l'Opéra, sœur de Marquette, maîtresse de Roqueplan. Cette sauteuse s'est mis en tête de peindre; Dieu sait quelle peinture elle fait! Aussitôt Romieu lui fait une commande d'un tableau; comme ladite Marquette est incapable de l'entreprendre, elle donne quelques cents francs à un rapin qui l'exécute.

Muller, le peintre, exprime à Marquette son étonnement de la faveur imméritée qui lui échoit lorsque de véritables artistes meurent de faim.

La cabotine se fâche, jure de se venger, et Muller sera forcé de composer avec elle, de faire acte de soumission!

L'entourage du Président est détestable.

Le colonel marquis Bouffey de Montauban est mort, disent les journaux.

Ce colonel de la suite du Prince, compagnon de ses expéditions et imposé à sa fortune présente par son infortune passée, était tout simplement le fils d'un perruquier de Montauban, nommé Bouffey. Il avait servi dans les Amériques méridionales, et il était marquis comme Lavalette, qui ainsi que je l'ai déjà dit, l'est autant que mon portier.

## DIMANCHE 31 OCTOBRE.

Le public s'entretient beaucoup de complots dans l'armée; les badauds disent que les régiments qui tiennent garnison à Fontainebleau devaient enlever le Président et proclamer les d'Orléans, etc., etc.

Voici je crois ce qu'il y a de vrai. On aurait découvert un complot communiste, ourdi entre quelques sous-officiers et soldats du 43e de ligne. Au moment de la rentrée du Prince à Paris, ces énergumènes devaient tirer sur lui. L'affaire a été éventée et déjouée, les comploteurs sont, je crois, en route pour Cayenne.

## JEUDI 5 NOVEMBRE.

Le Sénat s'est assemblé hier, le message du Prince a été très bien accueilli, mais neuf bureaux sur dix ne veulent pas que la lignée de Jérôme soit acceptée comme lignée impériale dans les éventualités de l'avenir.

L'opinion publique est d'accord avec les neuf bureaux du Sénat. Jérôme est méprisé par tout le monde, ainsi que son fils, tous deux ont perdu, ont gâché par leur conduite et leurs intrigues une magnifique position. On les supporte aujourd'hui, mais on ne les admet pas.

Hier je causais avec un homme politique du règne de Louis-Philippe, et voici l'anecdote que je tiens de lui :

Pendant les journées de juillet 1830, Louis-Philippe qui avait Dupin dans son cabinet, reçut une lettre de

Charles X, par laquelle ce malheureux monarque lui demandait d'accepter la lieutenance générale du royaume et la tutelle du duc de Bordeaux.

Louis-Philippe montra la lettre à Dupin, il plaignit le monarque fugitif, il parla de la reconnaissance qu'il lui devait, et parut disposé à accepter le rôle qui lui était proposé.

Dupin avec son cœur, sa conscience de procureur et sa fronde bourgeoise se récria :

« Il est trop tard, permettez-moi de vous le dire, « Prince, pour accepter l'abdication du roi en faveur de « Monseigneur le duc de Bordeaux, le *peuple* ne veut « plus de la branche aînée. »

Louis-Philippe répliqua :

« Mais enfin, je ne peux pas trahir les intérêts de « mon parent, je ne peux pas profiter de ses dépouilles. »

Dupin commença un plaidoyer en trois points pour démontrer les nécessités de la situation. La bourgeoisie tout entière, étroite et vaniteuse, parlait par sa bouche.

Louis-Philippe se rendit, mais son cœur était tellement déchiré qu'il pria Dupin d'écrire la réponse qu'attendait l'aide de camp de Charles X.

Dupin écrivit, puis Louis-Philippe reprit :

« Mon cher Dupin, je suis un bon père de famille « et j'ai l'habitude de ne rien faire sans consulter ma « femme, je vais lui montrer votre lettre. »

La lettre fut donc emportée. Au bout de vingt minutes, Louis-Philippe revint et prenant une enveloppe et de la cire :

« Ma femme désolée a longtemps combattu avant « de se décider à l'envoi de cette lettre, mon cher

« Dupin, mais les raisons que vous m'avez fait valoir « l'ont amenée à la résignation, je fais donc partir mon « refus. »

Une larme mouillait les yeux du duc d'Orléans, il remit la lettre à l'aide de camp du roi, et resta plongé dans un silence de tristesse que Dupin respecta.

Cependant le lendemain, Charles X annonçait la lieutenance générale du duc d'Orléans!

Berryer donnait un an plus tard à Dupin le mot de l'énigme.

Louis-Philippe avait joué la comédie, la lettre de Dupin n'était pas partie, mais à sa place une acceptation respectueuse de la lieutenance générale.

Il trompait ainsi tout le monde, et rampait jusqu'au trône où il arrivait par la fourberie.

Louis-Philippe a reçu sa punition, il a été chassé comme un laquais, il a vu ses fils inutiles et plats autour de lui.

Le duc de Montpensier le contraignant d'accord avec la duchesse d'Orléans à une abdication.

Le duc d'Aumale et le prince de Joinville écrivant d'Alger pour reconnaître la République qui chassa leur père.

Le duc de Nemours fuyant laisse sa jeune femme abandonnée dans les Tuileries.

Les dix-huit ans du règne de Louis-Philippe ont corrompu la France jusqu'à la moëlle.

Pour ce roi, la Chambre des députés était toute la France. Il fallait gagner la majorité, le reste n'était rien.

Romieu, préfet de la Dordogne, venait vainement à Paris en 1847 pour parler à Duchâtel du progrès des associations communistes.

Duchâtel lui riait au nez en lui disant: « occupez-vous des élections, les communistes sont un épouvantail pour les enfants. »

Jayr, ministre et tout récemment préfet du Rhône, voulait aussi donner l'éveil sur les communistes, on le plaisantait et on ne le laissait pas parler.

La question était entre Thiers et Guizot.

## SAMEDI 6 NOVEMBRE.

Des Altesses impériales vont être nommées:

La Princesse Mathilde avec dotation;

Les Princes et la Princesse Murat, moins leur fille Mme de Chassiron, mariée avant le 2 décembre;

Jérôme et son fils.

Le Sénat écoute aujourd'hui le rapport de sa commission.

Je dîne ce soir chez la Princesse Mathilde, Abd-el-Kader y viendra vers neuf heures.

## DIMANCHE 7 NOVEMBRE.

J'ai vu hier Abd-el-Kader, et l'impression qu'il m'a fait éprouver lui a été entièrement favorable.

Il a les manières et les façons d'agir et de parler d'un homme habitué à l'autorité et d'un grand seigneur; malgré la prononciation gutturale arabe, son organe est assez doux. Ses yeux sont également doux et mélancoliques, mais parfois leur regard a quelque chose de sévère, de dur et de profond que je ne saurais définir.

Il affecte, je crois, de ne pas entendre la langue française, et les phrases qui lui sont adressées le laissent impassible jusqu'à ce que l'interprète les ait traduites. Cet homme est maître de ses impressions à un point inimaginable.

Il est fort instruit des choses de sa race, de son histoire, de sa littérature, et pendant sa prison il a été vu étudiant l'algèbre.

Je ne sais pourquoi je me figure qu'il agrandit en ce moment les horizons de son ambition.

L'Afrique n'est plus un théâtre pour lui; le contact de l'Europe, ce qu'il a appris de la politique du monde et de l'Empire turc pendant sa longue captivité, le peu d'estime qu'il doit accorder à un commandeur des croyants qui ne prend part à aucune des guerres saintes soutenues par les Arabes contre les chrétiens, lui font rêver, j'en ai le pressentiment, le rôle de régénérateur des enfants du Prophète. Il prétend descendre du Prophète, il garde avec grand soin sa généalogie et pour son peuple il est un saint personnage.

Les deux Arabes qui l'accompagnent, dont l'un est un de ses anciens colonels, le traitent avec un profond respect; ils ne s'asseyent jamais devant lui, et leurs regards sont constamment attachés sur sa personne.

La figure d'Abd-el-Kader est belle, d'un brun clair et mat; ses yeux olive foncé sont magnifiques, sa barbe, ses cils et ses sourcils d'un noir d'ébène sont très épais.

Il ne porte point le costume habituel des Arabes, sa tête et son large front ne sont recouverts que par la fine étoffe de ses burnous blancs, disposés d'ailleurs de façon à lui donner l'apparence d'un personnage revêtu de longues robes.

Hier il était tout en blanc, ses pantoufles seules étaient vertes.

Il a causé avec beaucoup de monde, entre autres personnes avec l'abbé Coquereau et Isabey père. Lorsque l'abbé s'est approché, il s'est levé avec beaucoup de dignité, il lui a pris les mains et il lui a dit:

« J'ai toujours aimé les prêtres, quoique nous ne « professions pas la même religion, mais leur saint « caractère m'a trouvé en tout temps plein de respect « pour leur personne, car ce sont les hommes de Dieu. »

Abd-el-Kader est une des grandes figures de ce siècle, et l'histoire lui réserve une belle page.

Les présidents des commissions du Sénat ont été à St-Cloud, exprimer au Prince leur dévouement, mais aussi l'antipathie du pays pour la lignée de Jérôme.

Le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, leur orateur, a dit la vérité tout entière sur ce prince de Montfort et son fils. Comme il s'arrêtait, craignant de blesser le Prince, Louis-Napoléon lui a dit: « continuez, Monsieur le cardinal, j'aime à savoir la vérité. »

La vérité pouvait s'exprimer en peu de mots: Les deux Altesses impériales sont deux canailles.

## LUNDI 8 NOVEMBRE.

Jérôme a donné sa démission de président du Sénat.

Le prince de Beauveau sort de chez moi, il m'a longuement parlé du vote du Sénat et de l'attitude des individus.

Jérôme tenait depuis longtemps les propos les plus vifs contre le Prince, disait que la politique de son neveu n'était pas la sienne, se récriant contre tout rapprochement des hautes classes et prédisant que Louis-Napoléon tomberait parce qu'il n'est pas l'homme qu'il faut.

Aujourd'hui, devant la répulsion du Sénat, il prétend qu'il va donner sa démission de toutes les places qu'il occupe, et qu'il ira s'asseoir sur le tombeau de l'empereur.

Cela veut dire : donnez-moi de l'argent.

Les ministres ont très fort soutenu la désignation de Jérôme dans le sénatus-consulte.

Fould seul s'est tu.

Vieillard a voté contre l'Empire.

L'archevêque de Paris regrette la radiation du mot république.

La Rochejaquelein, toujours intrigant, bonapartiste rue de Courcelles pour être sénateur, est légitimiste enragé au faubourg St-Germain chez la duchesse de Duras ; il y déclarait, il y a trois jours, que parmi les gens importants, il n'y avait plus que lui de légitimiste.

Falloux est un traître, Berryer aussi, Pastoret un niais, etc., etc. Sosthènes de La Rochefoucauld croit également être le seul légitimiste d'une haute capacité.

La Rochejaquelein prêtera à l'Empire tous les serments que l'on voudra, si on le nomme sénateur ou ambassadeur.

## VENDREDI 19 NOVEMBRE.

Le *Constitutionnel* est vendu à la société Mirès, qui exploite déjà le *Pays*. La lutte était devenue impossible à Véron devant la volonté bien arrêtée de lui faire la guerre, prise par le ministère.

On soutenait le *Pays* dans sa baisse de prix et l'on s'apprêtait à baisser encore. Chaque abonnement se résolvait par une perte.

Véron a pris le *Constitutionnel* avec 3000 abonnés, il le laisse avec 45,000 abonnés et des annonces qui produisent annuellement 500,000 francs.

Véron était associé à Morny pour l'exploitation du *Constitutionnel*, chacun d'eux reçoit 500,000 francs, plus le prix des actions qu'il possède, le prix de chaque action est fixé à 4000 francs; Véron en a trente.

Le gouvernement veut absorber la presse, mais j'ignore jusqu'à quel point il a raison de se fier à Mirès, véritable intrigant qui a une très équivoque réputation.

Mirès a gagné six millions depuis un an à la Bourse.

La Guéronnière prend le *Constitutionnel*.

Granier de Cassagnac dirigera le *Pays*.

Dimanche prochain nous sommes convoqués pour voter sur l'Empire.

Les partis se remuent, les orléanistes ne sont pas les derniers, et presque tous les boursiers sont orléanistes.

On procède en ce moment à la Bourse par des baisses pour agir sur le crédit public.

La duchesse d'Orléans est toujours à la tête des intrigues orléanistes. Une de ses intermédiaires les plus acharnées est la duchesse d'Elchingen, qui se montre d'une violence inouïe et remue ciel et terre pour sa princesse.

J'ai su ces jours-ci par une personne plus qu'à même de la connaître, la conduite de la duchesse d'Orléans en février 1848.

Lorsqu'elle se rendit à la Chambre, elle ne faisait qu'exécuter le plan arrêté par elle à l'insu de sa famille, avec les Thiers et autres amateurs de la Régence, dont ils comptaient exploiter les difficultés.

Louis-Philippe avait donné rendez-vous à la princesse à St-Cloud. Le duc de Nemours ignorait la résolution de la duchesse, qui couronnait par ce tableau final sa conspiration de famille. Elle espérait ainsi rester seule en France avec le comte de Paris et faire revivre les temps d'Anne d'Autriche et de Catherine de Médicis.

C'était le *vol à la réforme,* organisé par tous les brouillons qui se plaignent aujourd'hui d'avoir été déçus dans leurs espérances.

Je suis très occupé de l'arrangement du musée des souverains français, que j'espère livrer au public dans les premiers jours de décembre.

Le droit de porter l'habit de chasse du Prince soulève déjà des jalousies, excite des prétentions.

Le Prince est mal entouré et l'habit donné à un tas de faquins comme Vidil et le petit Juteau, voilà

maintenant que Baroche le demande pour son fils, sorte de petit têtard qui ne deviendra même jamais crapaud.

Lebœuf, député, le demande aussi pour son fils; tous les *moutards* des cuistres parvenus veulent être grands seigneurs.

Il y a à vendre, en ce moment, chez un armurier, amateur de curiosités, demeurant quai Conti, une lettre de Bonaparte à Barras, datée de l'Italie. Le futur empereur se plaint de Joséphine, qui préfère rester à Paris avec ses amants, au devoir qui l'appellerait près de lui.

Le général se plaint beaucoup des femmes, dit qu'il a besoin de calme et de repos, et voudrait obtenir un congé de deux ans.

Le Président va être prévenu de l'existence de cette ettre qu'il doit faire disparaître.

## JEUDI 25 NOVEMBRE.

La majorité déjà connue sur le vote de l'Empire est énorme. L'Empire est fait, les ambitions sont en campagne pour obtenir les places de cour.

Mardi il y avait grande soirée chez la Princesse Mathilde, qui inaugurait son nouvel hôtel (celui de la reine d'Espagne), rue de Courcelles 24.

Le Prince Louis-Napoléon s'y trouvait, il s'y est montré gai et fort aimable et il m'a remercié du dessin que je lui ai fait pour ses *menus*.

Après le dîner, il a donné l'exemple de fumer dans une immense pièce de marbre, arrangée en jardin d'hiver.

La Princesse lui a présenté mon frère Victor, qui sollicite d'entrer dans sa maison.

La marquise de Lagrange (M^lle Caumont) a poursuivi le Prince de ses obsessions; elle voudrait pour son mari qui est sénateur, la dotation. Il y a des gens insatiables!

M^lle de Montijo, jeune blonde espagnole de la plus grande naissance, est depuis le voyage de Fontainebleau le but des attentions du Prince.

Qu'en dira mon frère Louis qui a été l'amant de sa mère et qui est resté son ami?

La jeune fille est très agréable, elle ne manque pas d'esprit, qu'elle a fort avenant, mais elle ne sera jamais entraînée ni par le cœur, ni par les sens, car elle a une ferme raison.

Billaut a dit en confidence à la Princesse Mathilde qu'un sénatus-consulte allait lui reconnaître le titre d'Altesse impériale sous le nom de Mathilde Bonaparte, avec une dotation de 500,000 francs.

Elle aura une maison dont la baronne de Talleyrand sera, je le crois, grande-maîtresse.

On dit que Napoléon, le fils de Jérôme, sera reconnu prince héritier.

Je considère cette reconnaissance comme un malheur. Ce prince, lié politiquement avec Girardin, ennemi de son cousin, mauvais débauché sans cœur et sans vergogne, ne ralliera personne.

Il ne faut pas faire de testament en faveur de pareilles gens!

Le mois prochain nous serons en plein Empire.

La Rochejaquelein était mardi au nombre des courtisans du nouvel empereur; il veut être ou sénateur ou ambassadeur.

C'est un homme sans considération, ambitieux vulgaire, lourd bavard, qui a fait toujours du mal au parti qui avait le malheur de le compter parmi ses adhérents. Il se croit très important, et il n'est que très gros.

Lagrange voudrait obtenir l'ambassade de Rome. Cet homme qui sait nager dans toutes les eaux, sollicite toujours et marche ainsi en avant.

Il était autrefois, sous la Restauration, l'*humble* solliciteur de Courchamp, l'auteur des mémoires de M^me^ de Créquy (j'ai ses lettres de sollicitations).

Sous Louis-Philippe, il frappait à toutes les portes. Aujourd'hui, il rampe sous tous les pieds.

Ces gens-là sont nés valets.

Les orléanistes disent que la proclamation de l'Empire est le commencement de la fin. Les d'Orléans ont fait bien du mal à la France, ils en ont été les Juifs. Pour un denier ils ont vendu leur parent et ils ont volé son trône; puis ils ont en dix-huit ans corrompu la nation.

Tout se vendait, chaque homme avait son tarif, depuis le ministre jusqu'au commis.

## JEUDI 2 DÉCEMBRE.

Le canon tonne, l'empereur entre dans Paris, élu par *7,824,189 oui* contre *253,145 non.*

Il revient habiter aux Tuileries.

Hier à la Chambre, un *plat ventre*, M. Mercier, réclamait la parole que Billaut ne se pressait pas de lui accorder, alors il s'écrie :

« Je ne suis pas de l'opposition, vous devez m'écouter. »

On l'écoute.

Je demande, ajoute-t-il, que le droit de dictature soit réservé à l'empereur lorsqu'il le jugera convenable.

*On rit.*

Pauvres gens, l'empereur n'a pas besoin de vous pour prendre cette permission.

Ben-Ayet a transporté en France ses trente millions de fortune. Il a reçu des lettres de naturalisation, et je tiens de Lesseps qu'il a voté pour l'Empire.

Les altesses impériales, les princes, les grands dignitaires vont abonder.

La Cour se forme, c'est à qui endossera l'habit brodé.

La France n'a jamais été républicaine, car elle est le royaume de la vanité.

Il faut voir nos nouveaux seigneurs, les Baroche, les Maupas, les Persigny, quel air aristocratique, quelle affectation de morgue, et leurs femmes ! et Mme Ducos, mariée seulement depuis deux ans, qui étale autour d'elle des enfants de cinq ans.

Maupas a l'encolure d'un bel avoué chantant.

Persigny cherche ses aïeux parmi les dauphins du Viennois !

Les petits seigneurs sont ceux qui ont ou qui sollicitent le bouton de chasse. Magnan le demande pour un

sien fils né d'un commerce adultérin qui a nom baron Lambert, autrement dit le beau Lambert, sous-préfet de Sceaux!

Heureusement je crois l'empereur plus fort et plus raisonnable que son entourage. Il doit rire de toutes ces puériles vanités lorsqu'il contemple cette bourgeoisie qui a si longtemps glosé sur la morgue de l'aristocratie.

Les *Jourdains* abondent, mais où trouverons-nous un Molière?

La Cour de la Princesse Mathilde va se former, les rivalités naissent déjà. Mme Desprès voudrait fort devenir grande dame....

Nous verrons.

## VENDREDI 3 DÉCEMBRE.

Hier soir, grande réception au château, grand dîner, etc., etc.

L'empereur a dit à la Princesse Mathilde:

« Ma chère Mathilde, jusqu'à ce qu'il y ait une « impératrice, vous êtes la première ici et vous prendrez « toujours ma droite. »

Y aura-t-il une impératrice?....

Miss Hariette Howard se vante qu'elle saura empêcher l'empereur de se marier.

Jérôme a dit à la baronne de Talleyrand, qui désire un prochain mariage pour assurer la lignée:

« Mais, chère baronne, ce mariage nuirait aux droits « de mon fils. »

Je tiens le propos de la baronne de Talleyrand avec laquelle j'ai passé la soirée hier.

C'est une faute, je crois, d'avoir reçu en grâce Jérôme et son fils et de déclarer le fils héritier, de le faire, comme on dit qu'il le sera, lieutenant de l'empereur en Algérie.

Ce Napoléon-là est un libertin sans cœur, qui a été expulsé de l'Hôtel des Invalides qu'il transformait en bordel.

## MERCREDI 7 DÉCEMBRE.

En 1835, le roi Louis-Philippe étant à Neuilly, s'approcha d'une fenêtre pour examiner l'état du ciel. Il devait faire une promenade le lendemain. Il appela le prince de Joinville et lui dit :

« Joinville, toi qui en ta qualité de marin dois savoir « calculer le beau et le mauvais temps, quelle journée « nous présages-tu pour demain ? »

Deux ou trois familiers du château s'empressèrent de dire : Il fera le temps que souhaitera Votre Majesté.

« Il est vrai, reprit le roi, que tout me réussit, et « je pourrais comme Mazarin qui n'aimait et n'accueillait « que les gens *hurousse* (heureux) dire que tout ce qui « m'arrive est *hurousse.* »

M. Beyssière, pair de France, était présent à cette conversation.

Quelque temps après eut lieu l'attentat Fieschi ; les pairs, les députés, les magistrats, les fonctionnaires se hâtèrent de venir au château témoigner de leur dévouement et de la profonde horreur que ce crime leur inspirait.

La reine pleurait, les princes et les princesses étaient plongés dans une morne tristesse, et le roi, la figure altérée, laissait librement couler quelques larmes de ses yeux.

La machine Fieschi avait tué un maréchal de France, un général et plusieurs citoyens; le roi lui-même avait eu son chapeau atteint par une balle.

Cette réception était donc profondément triste et l'émotion avait gagné tous les visiteurs, parmi lesquels se trouvait M. Beyssière.

Louis-Philippe, lorsqu'il passa devant lui, se pencha vers son oreille et laissant un moment son masque de tristesse et ses larmes :

« Cela est encore *hurousse,* lui murmura-t-il. »

Puis M. Beyssière ayant continué sa marche, les larmes coulèrent de nouveau.

(Cette anecdote a été racontée par M. Beyssière.)

Puisque je suis en train de bavardages, je rapporterai encore ceci :

Romieu, me parlant de Deutz, le dénonciateur de Mme la duchesse de Berry, me disait tenir de M. de Montalivet, que lorsque ce juif s'était présenté devant lui la première fois, il avait entamé la négociation par le discours suivant :

Monsieur le ministre, vous cherchez Mme la duchesse de Berry, et seul je puis vous la livrer. Je dois vous paraître un vil espion; vous devez me regarder avec mépris; mais cependant je ne me suis décidé à cette trahison que par amour pour mon pays, pour lui éviter les déchirements d'une longue guerre civile, les horreurs qui en sont la suite. Mon nom, je le sais, sera en exé-

cration, je serai mis au banc des criminels honteux, à ma mort même, on jettera de la boue sur mon tombeau; à partir d'aujourd'hui, je suis un paria, un lépreux honni par tous. Je ne puis me faire supporter qu'à force d'argent, et je demande *cinq cent mille francs*, non comme prix d'une trahison, mais pour pouvoir fuir un pays que je sauve.

Le marché fut conclu, et après la capture de la duchesse de Berry, Deutz reçut des mains de M. de Montalivet cinq cents billets de mille francs.

Le maréchal Bugeaud confiait à Romieu que de tout ce qu'il avait pu saisir dans les propos de la duchesse de Berry, il résultait pour lui la conviction que Deutz était le père de l'enfant dont la duchesse était grosse.

Je le pensais moi, de M. de Mesnard.

La duchesse de Berry répétait sans cesse en apprenant la trahison de Deutz: «lui!.... trahie par lui!... par Deutz!....»

Enfin le maréchal Bugeaud ne doutait pas des relations tendres qui avaient produit la grossesse de la duchesse, et de la paternité de Deutz.

Hier, en dînant avec Romieu au Café de Paris, nous causions des progrès que faisait la t . . . . . parmi les femmes, et loin de nous en étonner, nous les comprenions et nous les attribuions en grande partie à la grossièreté des hommes qui apportent en général peu de délicatesse dans leurs relations avec les femmes.

Parmi les actrices, la t.... fait de grands progrès. L'actrice Cico a été séduite, il y a huit jours, par Mlle Delacour, sœur d'un ancien directeur de je ne sais plus quel théâtre.

Mlle Delacour fait un héritage de dix mille francs dont elle touche le montant vendredi dernier, elle court chez Cico, se jette dans ses bras et sème sur son lit les dix billets de mille francs, etc., etc., etc.

## JEUDI 8 DÉCEMBRE.

Il y a à Paris quelques légitimistes *quand même* qui recommencent leur manège de dix-huit ans. Ils se posent en *purs* et cherchent à se préserver de tout contact impur.

M. de La Ferté, gendre de M. Molé, et M. de La-Feronnais, tous deux liés avec Nieuwerkerke depuis nombre d'années, tous deux dans des relations intimes avec lui, lui ont écrit des lettres de rupture à propos de son adhésion au gouvernement actuel.

Ils veulent que chacun s'immobilise pour un prince qui, comme les vieux dieux égyptiens, veut être le symbole de l'immobilité, qui veut attendre et ne rien faire, qui abandonne le pays à sa destinée, jusqu'au jour où le pays tout entier viendra lui dire :

« Sire, les Tuileries vous attendent, votre lit est « fait, on le bassine. »

Monseigneur le duc de Bordeaux a perdu sa partie au mois de juin 1848. Il devait alors venir en France, tous les partis se seraient ralliés à lui, il a préféré attendre !.... les Stuart ont attendu aussi.... un seul, le prince Edouard, a tenté et il a failli réussir, il a laissé la réputation d'un prince....

Monseigneur le duc de Bordeaux est un très honnête homme, mais je crains qu'il ne soit pas un prince.

En 1848, il n'a pas écouté les conseils de Mme la duchesse de Berry qui lui disait :

« Mon fils, prenez votre épée, et partez pour la « France. »

Les ducs de Lery, le comte de La Feronnais, etc., etc., n'étaient pas prêts à accompagner le prince, l'épée elle-même n'était pas prête !.... Il y a des dynasties usées dont les enfants naissent vieux ! ...

## VENDREDI 23 DÉCEMBRE.

Aujourd'hui le *Moniteur* contient le décret impérial qui fixe l'ordre de succession au trône. Jérôme et sa postérité mâle y sont désignés comme héritiers dans le cas où l'empereur, n'ayant pas d'enfants mâles, n'aurait pas fait acte d'adoption.

Le Sénat a rendu un sénatus-consulte qui fixe le paiement des sénateurs et députés, concède à l'empereur le droit de faire seul les traités, passer les marchés pour les grands travaux publics, etc., etc.

La Cour est toujours à Compiègne, on y chasse, on y danse, on s'y amuse.

L'empereur est fort épris de Mlle de Montijo, belle et gracieuse espagnole, dont la sœur a épousé le duc d'Albe.

Mlle de Montijo est de toutes les parties, elle jouit d'une faveur marquée, mais je ne crois pas qu'elle ait subi la loi d'un vainqueur. Sa mère se nommait jadis la comtesse de Teba, elle était fort légère, et vers 1825 elle avait mon frère Louis pour amant.

Parmi les chasseresses de Compiègne que je ne nommerai pas les dianes chasseresses, je citerai M^me^ de Contades (M^lle^ de Castellane), maîtresse de Fleury, et M^me^ Drouin de l'Huys, femme du ministre des Affaires étrangères.

## SAMEDI 24 DÉCEMBRE.

La Cour prolonge son séjour à Compiègne, l'empereur s'y plait. M^lle^ de Montijo y est fort recherchée et adulée.

Nieuwerkerke n'est pas revenu et m'avait chargé de recevoir hier au Louvre à sa place. J'ai eu du monde et de fort bonne musique.

## DIMANCHE 25 DÉCEMBRE.

Arago, le second fils de l'astronome, est nommé par la protection de la Princesse Mathilde inspecteur des Beaux-Arts, en remplacement de Cottrau mort, il y a trois jours.

La dynastie des Arago se raccroche toujours à quelque branche. Cet Arago est un plaisant de société, d'assez mauvais ton. Je souhaite que la Princesse n'ait pas à se repentir de ce choix.

La famille Arago répandait depuis longtemps le bruit qu'il avait été l'amant de la Princesse (ce qui est faux), et lui ne disait rien pour détruire cette calomnie.

M^me^ Desprès et les Giraud n'ont pas nui à cette nomination de favoritisme.

Nieuwerkerke lui-même est aveuglé.

Je considère moi ce choix comme mauvais sous quelque point de vue qu'on veuille l'envisager. Le père a été dispensé du serment, le fils est nommé d'emblée. Cette famille est celle des Montmorency de la rue et de l'émeute.

*Et nunc intelligite.*

Un poste est-il vacant, on y nomme une *créature* et non une spécialité.

Je voudrais bien savoir qui on contente, quel besoin est satisfait par cette nomination d'Arago?

Gricourt est chambellan, il était déjà consul général à Cadix. Il faisait partie de l'expédition de Strasbourg.

Nous aurons, je le pense, une cour singulière.

Le marquis de Belmont pourrait être créé chevalier d'honneur!

Mme Samoïloff a demandé une place de dame d'honneur.

Où diable l'honneur va-t-il se nicher!

De Martre, secrétaire de Persigny, m'avait écrit, il y a quelques jours, pour me demander de lui faire parvenir la note de mes titres littéraires.

Le ministre voulait me faire décorer pour le premier jour de l'an.

Nieuwerkerke, que j'ai prévenu, m'a dit:

« Je fais une présentation au mois de janvier, re-
« merciez M. de Persigny, je tiens à ce que vous soyez
« décoré par mes soins. »

J'ai donc remercié.

---

*Fin de l'année 1852.*

# ANNÉE
# 1853

3 JANVIER 1853.

Les grandes charges de la Cour sont pourvues. Le maréchal Magnan, le maréchal Vaillant, le maréchal Saint-Arnaud, le duc de Cambacérès, le duc de Bassano en sont les titulaires. Une fournée de sénateurs ajoute, non pas de nouvelles illustrations, mais de nouveaux noms aux noms proclamés il y a quelques mois.

Parmi les nouveaux, les plus saillants sont: MM. de Pastoret, de Larochejaquelein, Barthe, le duc de Beauffremont.

J'étais samedi 1er janvier à la réception du soir aux Tuileries, et hier j'ai dîné chez son Altesse impériale la Princesse Mathilde, qui le matin, m'avait envoyé un très joli cabaret en porcelaine de Sèvres pour mes étrennes.

La maison de l'Empereur se forme, tout le monde voudrait en faire partie. Ce qui manque jusqu'à présent à cette Cour, ce sont les gens probes; l'Empereur est volé d'une manière indigne. Ses hommes de confiance lui font tout payer un tiers en sus de la valeur réelle. J'en ai la preuve, cette maison est au pillage, chacun fait main basse. Les fournisseurs, sous peine de perdre la fourniture de l'Empereur, sont forcés de donner des reçus enflés d'un tiers

réservé au profit des officiers de la Maison. Il s'agissait, il y a huit jours, d'acheter une paire de chevaux de phaëton à un homme de la société; le marché a été rompu parce que cet homme n'a pas voulu consentir à donner un reçu enflé.

Le jour où l'Empereur *saura,* bien des gens pourront être renvoyés.

Pastoret et Larochejaquelein sont mis au banc des légitimistes, qui font comme toujours mille cancans, ils ne savent faire que cela. Les Montmorency et toute la noblesse du faubourg St-Germain sont de vraies portières, leurs salons se réjouissent pendant huit jours d'une histoire fausse et bête inventée par quelque bel esprit du crû.

Ces gens-là me représentent les Juifs qui attendent le Messie, mais leur Messie, à son tour, attend la venue de ses Juifs!

## MERCREDI 5 JANVIER.

Standish me racontait hier que pendant le dernier voyage de Compiègne, son beau-père, le duc de Mouchy, avait été pris à part par le comte de Persigny qui lui dit, en lui désignant Bacciochi et l'entourage ordinaire de l'Empereur:

« Vous causez souvent avec l'Empereur, conseillez-« lui de f.... à la porte tous ces maquereaux-là!... »

Il y a huit chambellans nommés, on cite MM. Alfred de Belmont, d'Arjuzon, de Lezay, Marnésia, Gricourt, etc., etc.

Alfred de Belmont me semble bien choisi, j'ai déjà parlé fort au long de ce monsieur, c'est un déplorable choix, les autres sont bons et honorables.

On dit encore le fils de Jérôme nommé général de division, il ira plus tard commander en Algérie. Cette nomination ne me plait pas; le Prince Napoléon est ambitieux, rusé et sans scrupules, l'avenir me prouvera si j'ai tort d'être effrayé.

Les légitimistes sont de plus en plus furieux contre Pastoret, Larochejaquelein et Mouchy.

## JEUDI 6 JANVIER.

Walsh, le frère de l'ancien directeur *de la Mode,* celui que l'on nomme *Barbouillot,* à cause de sa manière de parler, est nommé chambellan. Il n'est connu que pour avoir été en quelque sorte entretenu par M^me^ de Coislin.

Il y a quatre mois qu'il disait à Nicolaï, qui vient de me le répéter:

« Qui donc f.... un coup de fusil à ce gaillard « pour nous en débarrasser? »

*Ce gaillard* est aujourd'hui l'Empereur et *Barbouillot* est son chambellan.

## VENDREDI 7 JANVIER.

J'ai dîné hier chez La Guéronnière; il m'a dit: « lisez l'article de demain dans le *Pays;* il est écrit « sous la dictée d'une haute influence. »

Il avait vu l'Empereur dans la matinée, et il le voit souvent pour son journal.

L'article en question est de l'eau bénite de cour habilement donnée *aux parlementaires.*

La reconnaissance des grandes puissances du Nord est arrivée, tous les sots contes des légitimistes et des démocrates sur le refus de reconnaissance vont tomber; l'imagination de ces messieurs sera contrainte à de nouvelles inventions.

Le faubourg St-Germain fait des mots (il n'a jamais su faire que cela).

Fould est, dit-on, nommé duc de Viljuif, et le beau monde peut se pâmer d'aise à l'audition de ce trait décoché par quelque *spirituel* de la rue de Varennes ou de la rue de Grenelle.

## LUNDI 10 JANVIER.

Il y avait hier bal chez son Altesse impériale la Princesse Mathilde. Vers trois heures du matin nous sommes restés trente personnes à souper et nous avons été fort gais. Morny était du nombre des convives, ainsi que la comtesse de Teba et Mlle de Montijo, sa fille.

L'Empereur s'occupe toujours beaucoup de cette belle jeune personne, très élégante, très aimable, fine et spirituelle. Pendant plus d'une heure, les deux parties contractantes sont demeurées engagées dans une conversation intime que personne n'a eu l'audace de troubler. L'Empereur paraissait s'amuser et n'a quitté le bal qu'à deux heures du matin

M^{lle} de Montijo porte sa faveur avec bienséance et bonne grâce; sa mère et elle espèrent un mariage et toute leur diplomatie est tournée vers cette espérance. On fait la cour à M^{lle} de Montijo, on se recommande à elle, on la prie d'intervenir auprès de l'Empereur. Les ministres la choyent, elle est de toutes les fêtes, c'est le soleil levant actuel.

Fould faisait très fort l'important, ce renard juif cherche à mettre le pied sur toutes les têtes. Pour obtenir sous le nom de son frère la fondation de la banque du *Crédit foncier*, il a longtemps répété à l'Empereur:

« *Il faut absolument que Votre Majesté s'affranchisse* « *de la tutelle de Rothschild qui règne malgré vous.* »

L'Empereur que ce mot de tutelle blessait ne demandait pas mieux, mais il cherchait le moyen, et Fould le lui laissait chercher. Enfin un jour il a proposé le *Crédit foncier* qui a été accepté et voilà comment les Fould ont réalisé un bénéfice de dix millions.

M^{me} Manara, la princesse Troubetskoï et la marquise d'Adda ne se quittaient pas au bal de la Princesse Mathilde, elles avaient l'une pour l'autre des expressions d'une tendresse *incroyable*. La princesse Troubetskoï m'a dit dans la soirée, en me montrant une jolie jeune femme, qui passait devant nous:

« *Donnez-moi votre bras et suivons-la, vous ne sauriez* « *croire quelle impression de plaisir me procure la vue* « *d'une jolie femme.* »

Il y avait encore à ce bal, dans la suite de l'Empereur, un mônsieur qui prend le titre de prince de la Tour d'Auvergne! excusez du peu!... s'il a des enfants, ils seront ducs de Bouillon, princes de Sedan, vicomtes de

Turenne..., ceci est fort audacieux, mais personne n'en rit.

## MARDI 11 JANVIER.

Hier j'ai dîné chez S. A. I. la Princesse Mathilde avec Chaix d'Est-Ange et His de Butenval, nommé chargé d'affaires à Bruxelles en remplacement de Bassano, grand-chambellan.

Ce dîner intime a été fort animé, il y a été question de mille scandales. Chaix nous a parlé du procès Chaponays qu'il doit plaider vendredi prochain. M. le marquis de Chaponays a épousé, il y a un peu plus d'un an, Mlle de Courval, petite-nièce par son père du fameux cardinal Dubois et petite-fille par sa mère du général Moreau.

Mlle de Courval est une jolie et agréable personne, instruite et spirituelle, mais élevée par une mère qui a fait parler d'elle et dont l'existence en un mot a été illustrée par plus d'un scandale. Mlle de Courval se mariait pour être libre, et je pense qu'en se mariant elle entrevoyait dans les roses de l'avenir le bénéfice d'une séparation.

Le jeune ménage fut uni un an à peine, Mme de Chaponays eut une couche très laborieuse, que suivit une sorte de séparation amiable, dont on s'est assez occupé au moment où elle eut lieu. Puis sur le motif de cette séparation mille bruits, répandus par les Courval, circulèrent. Ces bruits désavantageux à M. de Chaponays éveillèrent sa susceptibilité, il voulut faire réintégrer à

sa femme le domicile conjugal, de là vint une demande motivée de séparation judiciaire.

Mme de Chaponays se plaint de la brutalité de son mari, qui exige trop fréquemment l'accomplissement du devoir conjugal, et sur ce motif les avocats vont plaider vendredi prochain. Les amateurs de scandale encombreront la salle d'audience pour jouir à leur aise de la honteuse violation des mystères de l'alcôve matrimoniale.

Autre scandale: Mme de Montesquieu, fille de la comtesse de Charette, a fait prononcer sa séparation pour des motifs plus graves. Son mari lui a communiqué une honteuse maladie dont elle souffre en ce moment, maladie grave qui imprime ses traces sur sa figure altérée. Le jugement a ordonné que la fille née de l'union de M. et Mme de Montesquieu serait confiée à la mère; il y a eu appel, sur-appel, jugement confirmatif, mais M. de Montesquieu est parent du général de Goyon, aide de camp de l'Empereur! Cet aide de camp a écrit au ministre de la Police, de Maupas, il s'est servi de son influence pour arrêter l'action de la justice; bref, Mme de Montesquieu ne trouve pas un officier ministériel, pas un gendarme, pas un agent de police qui veuille faire exécuter l'arrêt.

La Princesse Mathilde, en écoutant cette narration faite par Chaix d'Est-Ange, était magnifique d'indignation; elle répétait:

« *L'Empereur ne sait pas cette atrocité, ce déni de* « *justice... cela n'est pas possible!* »

Chaix a répondu:

« Non, Princesse, l'Empereur ne sait pas, malheureuse-
« ment il est circonvenu par des gens qui abusent
« de leur position et de l'influence qu'elle leur donne,
« on craint de se commettre contre eux, et leurs iniquités
« retombent sur l'Empereur. Personne n'est là pour dire
« la vérité, comment Votre Altesse veut-elle qu'elle se
« fasse jour? »

La Princesse, avec cette généreuse colère que suscite en elle toute mauvaise action, s'est alors écriée:

« Donnez-moi la demande de Mme de Montesquieu
« j'irai moi trouver l'Empereur, je lui dirai, moi, la
« vérité et je lui apprendrai comment on abuse de son
« nom; nous verrons, M. Chaix, si la justice sera obéie.
« Nous verrons si M. de Goyon aura la puissance de
« comprimer la justice et la vérité! »

Après le dîner, dans un coin du grand salon, la Princesse m'a raconté l'anecdote suivante:

La jeune duchesse de Valentinois vint la trouver, il y a quelques mois, pour réclamer dans le cas où l'Empereur formerait la maison d'une impératrice la charge de dame d'honneur. Cette demande parut convenable à la Princesse, qui promit d'en parler à l'Empereur et de l'appuyer de toute son influence. A quelques jours de là, le duc Proto, Napolitain réfugié, assez bavard, dit à la Princesse Mathilde: «Votre Altesse reçoit de singulières grandes dames. »

La Princesse se récria et demanda quelle était la grande dame dont il voulait parler?

Proto reprit:

« Hier je me trouvais au coin de la rue de Richelieu
« dans le café Cardinal, au milieu de quelques Napoli-

« tains réfugiés comme moi; l'un d'eux, connu comme un « intrigant de fort mauvais renom, nous dit qu'il avait « vu à Baden la duchesse de Valentinois, qu'il en avait « fait sa maîtresse, qu'elle était fort dévergondée et « qu'elle venait le voir à son hôtel. Je n'en voulus rien « croire, ajouta Proto, mais mon compatriote me dit: « trouvez-vous demain dans ma maison et vous la verrez « arriver. J'y fus, et je vis la duchesse entrer chez le « réfugié. »

Cette histoire fit du bruit, elle arriva aux oreilles de la duchesse de Valentinois, qui écrivit à Proto de passer chez elle. Il s'y rendit et elle lui demanda quelle opinion il avait du *réfugié Napolitain.* Proto lui répondit: cet homme est, Madame la duchesse, un chevalier d'industrie de la pire espèce et de bas étage, il est bon de s'en méfier, car je le crois capable de tout.

La duchesse de Valentinois écouta très attentivement, puis elle pria Proto de vouloir bien porter au ministre de la Police une lettre dans laquelle elle sollicitait l'éloignement de Paris de cet intrigant.

Proto, après avoir rempli sa mission, revint chez la duchesse de Valentinois dans l'intention de lui rendre compte de ce qu'il avait fait. En entrant dans la chambre de la duchesse, sa surprise fut extrême, l'intrigant s'y trouvait, un raccommodement avait eu lieu, et une nouvelle lettre avait été expédiée au ministre de la Police pour le prier de considérer la première comme non avenue.

Le réfugié et la duchesse continuent leurs relations, la duchesse est une petite dévergondée qui prétend avoir

été plusieurs fois sollicitée par la jeune marquise de Bethisy de lui accorder les *dernières faveurs!*

Tout cela est-il bien vrai? ai-je demandé à la Princesse, Votre Altesse Impériale en est-elle certaine?

« Très positif, j'ai fait prendre les renseignements « les plus certains, l'affaire en valait la peine, tout est « vrai et du dernier vrai, » m'a répondu la Princesse!

Voilà bien des scandales pour une fois, je n'y puis rien, j'en tais beaucoup et des meilleurs. Toutes ces choses me font répéter à qui veut l'entendre:

Brantôme et Tallemant des Reaux n'ont calomnié personne, ils n'ont rien exagéré, ils n'ont rien inventé, leur monde était, ce qu'est le mien, dépravé parce qu'il est haute société, parce que la vie de famille y est inconnue et que dans ce monde on vit pour la coquetterie et le plaisir. Rome et Athènes avaient leur corruption sur une aussi grande échelle au moins que la nôtre, et nos enfants profitant de l'expérience de leurs pères mèneront la corruption à des limites plus reculées.

## LUNDI 17 JANVIER.

L'ancien député l'Herbette sort de mon cabinet; nous avons longtemps causé de mille choses et nous avons fini par parler de la grande révolution. Il m'a raconté qu'il avait vu entre les mains de M. de Saint-Albin les mémoires originaux de Barras. Saint-Albin est un vieux *sans-culotte*, nommé Bousselin, qui éprouva sous la Restauration le désir de faire oublier l'ardent

ami de Robespierre, Marat, etc. etc. et qui, pour atteindre à ce but, se fit moyennant quelque argent adopter par un vieux marquis sans sou ni maille nommé de Saint-Albin.

Il prit le nom de son père adoptif. Rousselin disparut et, pour le mieux faire disparaître encore, le nouveau Saint-Albin publia une brochure nécrologique dans laquelle il raconta ses derniers instants.

Voici pour le Saint-Albin, revenons aux mémoires de Barras. L'ancien directeur y raconte qu'il a assisté, après la mort de Robespierre, à l'ouverture de la fosse de Louis XVI et qu'il fit jeter une masse de chaux vive sur les ossements de ce malheureux roi; puis comme expiation (singulière expiation !) il ensevelit dans la fosse béante le corps de Robespierre, afin, dit-il, de placer la victime sur le bourreau.

Barras parla de ce fait incroyable, lorsqu'on recueillit ce qu'on croyait être les ossements de Louis XVI pour les déposer dans le monument expiatoire de la rue d'Anjou, et il donna comme preuve de la vérité de son assertion qu'il avait dû être trouvé des boucles de soulier en argent et des boucles de culotte en or, Robespierre portant toujours les boucles de ses souliers d'un métal différent de celui des boucles de ses culottes.

Ce fait est vrai, mais on le pria de ne point parler de toute cette affaire, et Robespierre repose encore sous les marbres du monument de Louis XVI.

Dans la suite de ses mémoires, Barras, grandeur déchue, se plaint amèrement de la bassesse de tous les grands du passé et du moment, qui faisaient jadis antichambre dans son palais du Luxembourg, lorsqu'il prenait

son bain, attendaient patiemment des heures entières qu'il lui fût loisible de les recevoir, et se précipitaient sur la main de Joséphine (l'impératrice Joséphine) lorsqu'elle passait, *pour essuyer de leurs lèvres cette main qui venait de le masturber!!*

Il y a du reste, dans ces mémoires, beaucoup de détails qui concernent Bonaparte, et des lettres du futur empereur, remplies de doléances sur les infidélités de Joséphine.

Saint-Albin doit publier un jour tout ce fatras, dans lequel se trouvent de curieuses révélations sur les hommes et les choses de la révolution.

On parle des chances de M^lle^ de Montijo à devenir impératrice des Français!.... Pourquoi pas?... Nous sommes dans le siècle de l'extraordinaire; rien ne m'étonne plus. Pour la France, l'important est de voir la succession du trône aussi bien établie que possible.

*Ils vécurent longtemps heureux*
*Et eurent beaucoup d'enfants!*

Terminez, Sire, votre histoire comme se terminent les vieux contes de fées!

Tel est mon vœu.

## MARDI 18 JANVIER.

J'apprends à l'instant par Crozatier, fondeur, chargé des bronzes des Tuileries, qu'il a reçu l'ordre de préparer pour le 6 février prochain les appartements de *l'Impératrice?*... Cela est si pressé qu'on ne fait que les

arrangements indispensables pour arriver en temps opportun.

Nous aurons donc une impératrice le 6 février.

Est ce Mlle de Montijo ?....

## MERCREDI 19 JANVIER.

C'est à ce qu'il paraît décidément Mlle de Montijo qui sera impératrice. Hier soir chez la Princesse Mathilde où il y avait beaucoup de monde, chacun se racontait la nouvelle à voix basse. J'ai fait une partie de whist avec le ministre de la Marine, mais les ministres étaient impénétrables.

Les uns blâmaient, les autres approuvaient l'Empereur ; je ne parle pas des ministres, ils ne disaient rien, mais des simples mortels.

Quant aux femmes, beaucoup me paraissaient de fort méchante humeur d'avoir à traiter désormais Mlle de Montijo de *Votre Majesté.*

Les prévoyants prévoient des difficultés. Comment ce mariage sera-t-il pris par la nation et par les cours étrangères. Les mauvaises langues vont rechercher les ancêtres maternels et disent :

Mme de Montijo la mère est fille d'un négociant anglais, nommé Fitz Patrik, consul d'Angleterre en Espagne, et le dit consul est mort banqueroutier !

Enfin on prétend qu'au moment de la déclaration du dit mariage au conseil des ministres, l'Empereur a répondu aux objections qui lui étaient faites :

« Il n'y a pas d'observations à faire, de discussion « à entamer, messieurs, ce mariage est chose arrêtée et « j'y suis résolu. »

L'Empereur apporte dans tout ce qu'il fait et médite une volonté inébranlable, il ne consulte personne et marche son chemin sans tenir compte des obstacles. Son amour-propre s'est trouvé froissé des difficultés opposées à ses projets d'union première; Mlle de Montijo lui a plu, il n'a pas voulu se laisser marchander par l'Europe.

Il faut bien se le dire avec l'Empereur, *l'Etat c'est lui*. Bien ou mal tout vient de lui; il connaît les hommes et les méprise généralement. Assez dissimulé, il ne s'ouvre à personne de ses projets, et pense que le grand art de la politique, comme celui de la guerre, est de dissimuler ses marches à l'ennemi. Lorsqu'il a entrevu le but qu'il se propose, rien ne l'arrête, il brisera sans émotion tous les obstacles. Son sourire doux et profond, son regard vague et voilé, la lenteur de sa parole et celle de sa marche, indiquent un homme qui cause plus avec lui-même qu'avec ceux qui l'entourent, et qui entend plus les voix intérieures de sa pensée, que les voix de ceux qui voudraient le conseiller.

Personne n'a fait sa fortune et il ne veut laisser prendre à personne le droit de chercher à la diriger.

Il y avait pour lui double nécessité de se marier et de se marier vite:

1° Briser les espoirs des Jérôme et rassurer le pays contre l'éventualité de leur avénement.

2° Oter à l'Europe princière le plaisir de le mettre en interdit matrimonial. L'Europe ne voulait pas lui

donner une impératrice de sang royal; il prend une jeune fille par la main, il la revêt d'un manteau de pourpre et la fait impératrice.

Récriez-vous tant qu'il vous plaira, messieurs de la Russie, mais dites-nous d'abord d'où sortait votre grande Catherine. [1])

Suédois, d'où sort Bernadotte? Quant au pays, quant à la France, peu lui importe d'où sort son impératrice, ce qu'il demande avant tout c'est qu'il y en ait une, et qu'elle produise autant d'enfants que la reine de la Grande-Bretagne.

Beaucoup de femmes ambitieuses sont incertaines entre le désir d'être quelque chose à la nouvelle cour et le dépit de traiter de *Majesté* leur compagne d'hier.

Les légitimistes vont se livrer à des plaisanteries sans fin, tout ce parti est si spirituel!

J'ignore, par exemple, ce que l'Empereur pourra faire dans une cour, à la tête de laquelle il place une impératrice, de presque tous les officiers de sa maison, qui la plupart mènent une conduite peu édifiante.

Mlle de Montijo sera peut-être un jour allégoriquement représentée sous l'apparence d'un Hercule nettoyant les écuries d'Augias.

Dieu le veuille!

---

[1]) M. de Viel Castel confond ici la femme du Czar Pierre Ier, servante d'auberge, et Catherine II (la grande), princesse d'Anhalt-Zerbst et femme de Pierre III. (Note de l'éditeur.)

## JEUDI 20 JANVIER.

Le mariage fait un bruit du diable. Hier la Bourse a eu une baisse de deux francs. Les anciens partis se réveillent pour crier au scandale, pour parler de l'honneur national compromis, pour faire courir les bruits les plus calomnieux sur Mlle de Montijo. Le faubourg St-Germain fait le scandalisé, l'Empereur ne dit mot et poursuit son projet. Thiers répéte à qui veut l'entendre, dit-on: « *Qu'il n'y a rien à craindre des gens qui ne « sont que gris, mais qu'il faut redouter le moment où « ils sont tout à fait saouls.* »

Il y aura bal samedi à la cour. Les journaux légitimistes se disputent sur la question de la succession politique de M. le comte de Chambord. Les *bons* légitimistes, les hommes à *principes* refusent de reconnaître le droit éventuel de M. le comte de Paris, ils transportent le titre de Prétendant au fils de M. le duc de Parme!

Voilà comme les légitimistes sont érudits, voilà comment ils entendent les principes!

## VENDREDI 21 JANVIER.

Le mariage de l'Empereur sera célébré de lundi en huit. La maison de la nouvelle impératice est déjà formée. Mme la duchesse de Vicence est grande-maîtresse, Mme la duchesse de Lesparre et Mme la comtesse de Montebello sont dames du palais. La cérémonie religieuse

aura lieu à Notre-Dame avec toute la pompe possible. Mlle de Montijo, dont l'Empereur est fort épris depuis deux ans, a mené sa barque avec esprit et la plus merveilleuse diplomatie qu'il soit possible d'imaginer. Elle a amené l'Empereur à parler le premier de mariage, et alors elle lui a répondu:

« Il faut en écrire vous-même à ma mère, qui, dans « son affection pour vous et pour moi, et appréciant la « distance qui nous sépare, serait tentée de refuser. »

L'Empereur a écrit, et la lettre restera dans les archives de la famille Montijo pour prouver que les instances ont été faites par l'Empereur, et qu'il a fallu vaincre la résistance de la mère.

Bien joué! ....

Le monde parisien se déchaîne et invente tous les contes, forge toutes les calomnies imaginables, *on avilit la France*, s'écrie-t-il.

Va, pauvre monde en décomposition, ce qui avilissait la France, c'était cette ignoble peur des rouges qui paralysait tout le monde; c'était d'accepter la dictature de Louis Blanc, de Crémieux, des Ledru-Rollin.

L'Empereur a sauvé la France. Il épouse aujourd'hui Mlle de Montijo et nous dirons comme Dupin: Il fait bien.

Voici le mot de Dupin auquel on apprenait le mariage.

« On se préoccupe peu de ce que je dis et de ce « que je pense et on fait peut-être bien; mais l'Empe« reur fait mieux encore d'épouser qui lui plaît et de « ne pas se laisser marchander quelque scrofuleuse prin« cesse d'Allemagne aux pieds larges comme les miens.

« Du moins, lorsque l'Empereur baisera sa femme, ce « sera par plaisir et non par devoir. »

La nouvelle Impératrice va demain, en attendant le mariage, occuper le palais de l'Elysée ; elle vient aujourd'hui à 1 heure ½ le visiter avec l'Empereur.

## SAMEDI 22 JANVIER.

Depuis hier la future Impératrice est à l'Elysée.

On fait toujours des *mots;* en voici un attribué à Thiers.

« L'Empereur m'a paru toujours un homme d'esprit, « aujourd'hui je le reconnais prévoyant; par son mariage « il se réserve pour l'avenir la Grandesse espagnole. »

Pauvre nation que la nôtre, elle vit de bons mots et de révolutions.

## DIMANCHE 23 JANVIER.

Le discours prononcé hier, aux Tuileries, à propos du mariage, devant le Sénat et le Corps législatif par l'Empereur, est beau et bien fait. Je crains seulement qu'il n'ait un peu sacrifié à la popularité et qu'il ne froisse inutilement les cabinets étrangers.

Je n'aime pas ce titre de *parvenu* que se donne l'Empereur.

L'Empereur n'est point un parvenu, il est l'élu, sans doute, de 8 millions de Français, mais il est le neveu

de Napoléon Ier, et s'il a réussi à sauver la France, c'est que, outre son courage personnel, sa haute intelligence et ses éminentes qualités, il est le neveu du vainqueur d'Austerlitz, c'est qu'il se nomme Napoléon, et ce nom a un prestige magique en France. Les journaux du pouvoir passent à la courtisanerie la plus musquée; depuis deux jours, ils ne tarissent pas. Mlle de Montijo est proclamée une des plus grandes d'Europe, presque royale. Qu'est-ce que cela fait, bon Dieu, au mariage actuel pour un Empereur qui se targue du titre de parvenu!

Mlle de Montijo a toutes les vertus, mille anecdotes s'impriment, de blessés pansés par elle, d'ouvriers secourus, de misères soulagées, etc. etc. etc.

Sur sa famille on cite le dire de deux auteurs qui doivent à cette circonstance de sortir de l'oubli. M. V. du Hamel et un intrigant nommé le comte de Gévaudan qui prend le titre de directeur du Collège héraldique.

Une phrase du discours qui me paraît malheureuse est celle dans laquelle l'Empereur dit: *Que la nouvelle impératrice aura toutes les vertus de l'impératrice Joséphine.*

Joséphine était bonne, aimable, spirituelle, mais la chasteté ne comptait pas parmi ses vertus, et les orléanistes et légitimistes répètent en riant: *oui, elle aura toutes les vertus de Joséphine.*

Mlle de Montijo, j'en ai la conviction, n'imitera Joséphine que par les bons côtés; elle sera une chaste épouse, et les scandales reprochés à la femme du Premier Consul ne lui seront jamais imputés.

De plus que Joséphine, elle aura la fermeté et le haut sentiment de sa position. Cette jeune personne a

un caractère fier et énergique, elle saura se maintenir à la hauteur où le hasard l'élève, et sa tête ne sera pas prise par le vertige des grandeurs. Ce qu'elle veut, elle le sait, et les hésitations ne sont pas connues d'elle. Personne ne la froissera impunément, elle fera comprendre qu'elle n'a à compter avec personne.

Jérôme et son fils sont allés hier lui faire une visite. Ils peuvent faire de la diplomatie avec elle, elle en saura faire plus qu'eux, elle les sait déjà par cœur, demain elle les devinera.

Le bal des Tuileries, auquel j'assistai hier, était fort brillant. L'Empereur paraissait gai et heureux. J'ai causé avec la Princesse Mathilde et plusieurs des généraux et officiers de la maison de l'Empereur.

Ce fou de duc de Brunswick, habillé en hussard, pommadé, peint, paré comme une marionnette, est venu me faire admirer ses diamants et ses décorations. Il est hideux!

Le prince de Capoue promenait sa Pénélope et servait de pendant au Brunswick. Ce prince est gros, vulgaire, habillé en général comme un charlatan de campagne. Il est orné d'une longue et sale barbe grisonnante, d'une longue et sale chevelure également grise.

Belmont comme chambellan s'occupait du souper.

## LUNDI 24 JANVIER.

On m'affirme de bonne source que M^lle de Montijo a obtenu de l'Empereur un adoucissement au décret concernant les biens de la famille d'Orléans.

Ce soir bal chez Fould, je verrai quelles sont les *physionomies*.

## VENDREDI 28 JANVIER.

Le mariage civil a lieu demain, le mariage religieux sera célébré après-demain avec une grande pompe à Notre-Dame. Le cortége passera par la cour du Louvre et nous sommes en ce moment accablés de demandes de billets.

La maison de l'Impératrice est en partie formée. La grande-maîtresse, les dames du palais, le chevalier d'honneur, etc. sont connus.

Tout cela est singulier et drôlement choisi. Mme de Las-Marismas est une Anglaise dont le mari n'est qu'à moitié Français. Mme de Pierre est fille de l'Américain Thorn qui ne jouit pas d'une bien bonne réputation. Enfin la faute de ces choix retombe à la charge des personnes qui ont refusé des emplois et parmi lesquelles on cite Mme la duchesse de Vicence, Mme la duchesse de Lesparre. Lorsque la nouvelle du mariage n'était pas encore publique, mon frère aîné, Louis, démissionnaire de son poste de directeur des Affaires politiques depuis le 2 décembre 1852, et grand ami de Mme de Montijo depuis vingt-cinq ans, fut invité à dîner par ces deux dames et se rendit à leur invitation.

Mme de Montijo lui annonça le mariage de sa fille, en ajoutant qu'elle espérait qu'il s'en réjouirait comme ancien ami de la famille.

Mon frère répondit qu'il n'avait rien à objecter contre un fait, mais que la comtesse de Teba devait comprendre qu'elle recevait sa dernière visite, car il ne mettrait jamais les pieds ni aux Tuileries ni à l'Elysée.

M[lle] de Montijo supplia mon frère de revenir sur sa détermination et de reprendre un poste important sous le gouvernement impérial.

Louis refusa avec persistance, ses convictions politiques, sa conscience lui interdisaient tout retour. Alors, après une heure de discussion amicale de la part de ces deux dames, et comme Louis persistait avec cet entêtement qu'il prend pour du caractère, la future Impératrice lui dit : *Vous voulez donc rompre et que l'inimitié succède à une vieille amitié, eh bien, vous aurez la guerre.*

Louis alors répondit : je ne céderai ni aux empressements amicaux, ni à la crainte de l'inimitié !

Mon pauvre frère subit les influences de ma sœur, âpre et aigre, qui lui fait faire mille sottises ; il subit aussi l'influence des de Broglie des Saint-Aulaire et de toute la séquelle du dernier gouvernement, tous gens qui n'ont pas su défendre leur roi et qui sont furieux de voir la France sauvée de l'anarchie par d'autres mains que les leurs.

Quant aux convictions de mon frère, elles ne l'ont pas empêché de passer en 1830 de la royauté de 1815 à celle de 1830, du cabinet Polignac au cabinet des hommes de juillet et de la royauté de 1830. Quoiqu'il eût donné sa démission en février 1848, il consentait à venir travailler, sans titre officiel, aux Affaires étrangères avec les Bastide et les Lamartine.

Enfin, à la fin de 1848, il est rentré sous la présidence de Louis-Napoléon aux Affaires étrangères. Il a reçu de ce Prince le titre et les fonctions de directeur, il n'était jusqu'alors que sous-directeur. Il a reçu de plus la croix de commandeur de la légion d'honneur.

Malgré tout cela, malgré son passé, il n'a pu supporter le coup d'Etat du 2 décembre 1852. Il est de ces hommes qui s'enferment dans un égoïsme de coterie et qui ne peuvent consentir à voir le pays arraché aux horreurs des guerres civiles et aux fureurs des dernières classes de la société par d'autres hommes que par ceux avec lesquels ils ont l'habitude de régir les destinées des empires dans leurs causeries.

La France ne passe qu'après Messieurs tels et tels, si Messieurs tels et tels sont mis de côté, la France peut devenir ce qu'elle voudra.

Ils sentent cependant leur impuissance, mais ils ne veulent pas que d'autres soient moins impuissants qu'eux. Le régime parlementaire nous conduisait à une effroyable catastrophe, n'importe, chacun tremblait à l'approche de 1852, n'importe encore, on ne savait que conspirer contre le seul homme qui savait courageusement prévoir. Cet homme a déjoué les conspirations, il a refoulé l'anarchie, il a relevé le pouvoir que tous les beaux partis parlementaires minaient depuis trente ans, il a rassuré la société et permis à la sécurité de faire revivre les arts, l'industrie, le commerce, n'importe, toujours n'importe! Honni soit cet homme, car il a détrôné les Molé, les Broglie, les Guizot, les Thiers qui jouaient nos destinées entre eux, il a détruit l'influence pernicieuse de la mauvaise presse qui chaque jour colérait les stupides bourgeois, race égoïste sans réflexion et jalouse sans esprit.

Le parlementarisme avait démoralisé le pays, de concert avec la presse, à ce point que les simples notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste deve-

naient ignorées. Le parlementarisme avait créé une aristocratie du bavardage sous la tyrannie de laquelle nous gémissions, et dont les professeurs et les avocats étaient les grands seigneurs. Le menu peuple assistait en badaud aux tournois de ces messieurs.

Mon pauvre frère est du nombre des aveugles qui n'ont jamais pu voir le mal où il siégeait.

## LUNDI 31 JANVIER.

Les fêtes du mariage sont terminées; la cour est depuis hier quatre heures à St-Cloud. Je ne dirai rien de la cérémonie, qui a été belle et que tous les journaux racontent fort en détail. Un temps magnifique a favorisé le cortége; la population entière était sur pied, l'Empereur et l'Impératrice ont été reçus avec force *vivats*. Le soir il y avait de nombreuses illuminations.

Quelques jours avant la formation de la maison de l'Impératrice, Bassano disait: « Je me suis arrangé de « façon à refuser pour Mme de Bassano la charge de « grande-maîtresse, je ne veux pas la voir paraître dans « cette suite de l'Impératrice. »

Le comte Tascher de la Pagerie murmurait que l'Empereur avait voulu déshonorer ses cheveux blancs et qu'il allait se retirer: « Après m'avoir fait entamer « des négociations pour son mariage avec une princesse « allemande, au moment où tout est accepté, manquer à « sa parole, c'est une indignité !... »

Cependant M$^{me}$ de Bassano est dans la maison de l'Impératrice, M. Tascher de la Pagerie est grand-chambellan de l'Impératrice !

La police connaît enfin les auteurs et propagateurs des libelles contre le gouvernement, dont la France est inondée, et je crois que des changements auront lieu prochainement dans la haute administration du ministère de la Police. Des employés du cabinet de M. Latour-Dumoulin, directeur de l'imprimerie, sont les coupables. M. Latour-Dumoulin, ancien journaliste, est entouré de mauvais journalistes qui sous son couvert continuent leur sale métier. M. Jules Lecomte, faussaire, voleur, et correspondant de l'*Indépendance Belge* est un des favoris. Ce drôle est bardé de croix, et c'est un repris de justice. On ne saurait croire à quels vils faquins les souverains étrangers adressent leurs faveurs, quelles lâches poitrines recouvrent les plaques des ordres espagnols, portugais, italiens, etc. etc., combien se trouvent d'escrocs sous les *Nichams* turc ou tunisien. J'espère encore un peu un nettoyement de la cour impériale, une jeune femme ne pourra souffrir auprès d'elle la collection de maquereaux dont elle est aujourd'hui composée.

## JEUDI 3 FÉVRIER.

La cour est toujours à S$^{t}$-Cloud, l'Empereur et l'Impératrice sont venus hier à Paris pour le Conseil. Les bons mots sur le mariage commencent à passer de mode. On se préoccupe de la lutte engagée entre Per-

signy et Fould. Persigny est honnête, mais Fould est habile; des deux côtés on joue serré, on s'accuse, enfin on cherche à se détruire.

Morny prétend que dans aucun cas il ne veut prendre un ministère: « Je ne suis pas usé, dit-il, j'ai été appelé « dans un moment grave, je veux me réserver pour les « moments difficiles. Je n'ai nul besoin de la fortune que « donne le pouvoir, l'Empereur m'a placé assez haut, « j'attendrai donc le moment où il faudra le concours « d'une volonté neuve et énergique. »

## VENDRERI 4 FÉVRIER.

J'ai su } er soir une petite anecdote qui mérite de prendre une place dans mes souvenirs.

M. le comte de Ségur, grand-maître des cérémonies sous le règne de Napoléon Ier, était membre de l'Académie; je ne sais à quel propos il prit un jour la parole au milieu de la docte assemblée, et, comme il s'agissait, je crois de Chénier, mort récemment, il profita de la cir constance pour flétrir en termes énergiques les excès révolutionnaires et leurs auteurs.

Le lendemain de cette séance académique, M. de Ségur assistait à la réception de St-Cloud où se trouvait l'Empereur. En voyant le grand-maître des cérémonies, Napoléon vint droit à lui et il lui dit de son ton bref et saccadé:

« Ségur, je suis mal content de vous, hier dans votre « discours à l'Académie vous avez remué une boue san-

« glante, et réveillé des souvenirs auxquels il n'est pas « bon de toucher. Il existe encore trop de gens utiles « qui ont leur part de responsabilité dans les crimes de « la révolution.

« Tenez, ajouta-t-il, en se tournant vers Cambacérès, « voici un homme de beaucoup de talent et qui m'est très « utile. Eh bien, je suis certain que chaque jour il pleure « amèrement les infâmies auxquelles il a pris part et sa « lâcheté dans le procès de Louis XVI ! »

Cambacérès, qui entendait parfaitement, aurait voulu être à mille lieues.

## DIMANCHE 6 FÉVRIER.

On parle beaucoup de quelques dislocations ministérielles, on fait voyager les ministres d'un hôtel à un autre hôtel ; ce qu'il y a de vrai, je crois, c'est la retraite de Saint-Arnaud. A l'issue d'un conseil, l'Empereur, il y a quelques semaines, lui fit signe de rester et il lui dit :

« Saint-Arnaud, je ne suis pas content de vous, je « n'aime pas que mes ministres jouent à la Bourse et « qu'ils y fassent des pertes considérables, vous avez « joué et vous avez perdu de fortes sommes. »

Saint-Arnaud s'excusa et répondit qu'on avait fort exagéré ses pertes, puis il ajouta : « Qui donc a raconté ces choses à Votre Majesté ? »

L'Empereur nomma Fould, le ministre d'Etat.

« Fould, s'écria Saint-Arnaud, mais Sire, Fould qui « me dénonce jouait à la baisse et je jouais à la hausse

« La seule différence entre nous, c'est que j'avais con-
« fiance en Votre gouvernement pour inspirer la sécurité
« et je perds, Votre ministre d'Etat, lui, a calculé une
« panique, et il gagne!... »

Voilà comment l'Empereur est servi.

Mme Howard, l'ancienne maîtresse de l'Empereur, ne quitte pas Paris, elle a même le soin de se placer sur sa route lorsqu'il vient à Paris avec l'Impératrice, et de le saluer. L'Empereur rend le salut, Mme Howard prétend qu'une fois sa lune de miel envolée, l'Empereur viendra la voir sur le pied de l'amitié.

J'espère que non, car on est l'amant de Mme Howard, mais on n'est pas son ami.

Il paraît certain (suivant, il est vrai, des personnes peu bien disposées) que l'Empereur lui fait une rente de fr. 200,000. Je crie encore au mensonge, on ne paie pas une maîtresse retraitée ce prix là.

Les faiseurs de bons mots se lassent, leur facilité s'épuise, nous n'avons plus à apprendre chaque jour une saleté en calembourg sur l'Empereur ou l'Impératrice. L'Impératrice avait demandé Mérimée pour secrétaire, l'Empereur a refusé. La moralité de Mérimée qui se vante de la mort profondément irréligieuse de sa mère et qui n'est pas baptisé a semblé trop peu édifiante.

Mérimée a été l'amant de Mme de Montijo.

L'Empereur désire qu'on ne danse pas pendant le carême, alors nous pouvons espérer de voir le vieux parti légitimiste polker pendant quarante jours. Le carnaval du parti royaliste et religieux va commencer, et si l'Empereur recommande le maigre et la tempérance, le faubourg St-Germain mangera tous les jours depuis

le mercredi des cendres jusqu'à Pâques, du pâté de foie gras, et il se grisera de vin de Champagne. Il faut savoir soutenir dignement ses principes *que diable!*

Si j'étais l'Empereur, je rendrais un décret pour défendre aux femmes impérialistes de cocufier leurs maris, aussitôt les femmes légitimistes et orléanistes doteraient leurs époux de cornes immenses.

Il est certain qu'on ne s'apercevrait de rien, tant la plupart de ces messieurs sont bien partagés de ce côté.

La Cour est divisée en ce moment en moralistes et en *immoralistes*. Qui l'emportera?

## MERCREDI 9 FÉVRIER.

Quelques arrestations ont eu lieu parmi les légitimistes, faiseurs de correspondances ou fabricants de pamphlets. Mon cousin, le vicomte Ed. de Mirabeau, a été par erreur appréhendé au corps dimanche matin à la place de son frère le marquis de Mirabeau; mais, je l'ai fait relâcher le soir, et il a pu venir au bal donné par la Princesse Mathilde.

J'ai rencontré à ce bal Mr de Maupas, ministre de la Police, et je l'ai complimenté sur la perspicacité de ses agents qui arrêtent un Mirabeau, dévoué au gouvernement, au lieu d'un Mirabeau hostile; le ministre a paru fort embarrassé. Ces arrestations ont été motivées par une sorte de rivalité entre le ministre de l'Intérieur et celui de la Police.

Le ministre de la Police a voulu parer le coup que s'apprête à lui porter le ministre de l'Intérieur, qui doit

être assuré de la participation de quelques agents ou employés du cabinet de Mr Latour-Dumoulin, directeur de l'imprimerie, à la fabrication des pamphlets, venus de l'étranger.

De part et d'autre, on se déteste et l'on cherche à se détruire, de là naît un zèle maladroit.

Une nouvelle assez grave est répandue ce matin; il paraîtrait certain que la Lombardie est de nouveau en insurrection contre l'Autriche et que ce mouvement suscité par les sociétés secrètes aurait dû se rallier à un mouvement révolutionnaire en France. On manque encore de détails. On ignore l'importance et l'étendue de cette insurrection.

Aussi longtemps que les révolutionnaires trouveront appui dans un pays quelconque, l'Europe ne saura trouver de repos. La France, la Suisse, le Piémont et l'Angleterre surtout ont de graves reproches à se faire. Non seulement dans ces divers pays les révolutionnaires sont accueillis après avoir été vaincus dans leur patrie, mais encore ils sont soldés, soit par le budget de l'Etat, soit par des souscriptions publiques. En Angleterre, les choses ont plus de gravité, les révolutionnaires tiennent des assemblées et ouvrent des emprunts, dont le produit est destiné à insurger l'Europe entière contre la royauté. L'Angleterre voudrait voir l'Europe en feu pour profiter du malheur de tous. Cette nation me représente parfaitement un gros pirate embusqué dans un archipel, et détroussant tous les navires qui passent à sa portée.

La guerre faite par la Turquie aux Monténégrins, occupe l'attention publique à cause des complications, que la politique russe et autrichienne peuvent faire naître.

Dès que les grandes puissances commencent à ne plus autant redouter les révolutions, elles reprennent leurs étroites jalousies et les errements de leur vieille politique.

Dieu veuille que nous ne soyons pas forcés à la guerre, nous sommes encore trop malades.

## VENDREDI 11 FÉVRIER.

L'Empereur et l'Impératrice ont visité hier le musée des Souverains et ils m'ont complimenté ainsi que Nieuwerkerke sur son arrangement.

L'Impératrice a voulu qu'on lui lut la belle lettre testamentaire de Marie-Antoinette à Mme Elisabeth ; pendant cette lecture, l'Empereur s'est montré profondément recueilli et touché. Les souvenirs de Louis XVI et de Marie-Antoinette l'émeuvent toujours beaucoup. Il y avait quelque chose de triste et de saisissant l'âme, à assister à cette lecture faite devant une jeune et belle Impératrice au début de son règne, encore dans les premiers enivrements d'un bonheur presque inespéré. Les adieux de la reine empruntaient plus de solennité de l'auditoire qui les écoutait. Il y avait là un enseignement du malheur, un sanglot des temps passés, impossible à faire comprendre par un simple récit.

L'Impératrice écoutait en silence et avec des larmes dans les yeux, ces dernières paroles d'une reine prête à monter sur l'échafaud, d'une mère qui, à ce moment terrible, ne peut pas même embrasser les enfants qu'elle laisse aux mains de ses bourreaux.

L'effet produit par cette lettre sur l'Impératrice se renouvellera; toutes les mères qui viendront visiter le musée répondront du fond du cœur à l'appel de Marie-Antoinette, lorsque devant ses juges et sous les plus monstrueuses accusations elle se leva fière et digne et légua à la postérité ces simples paroles:

« *J'en appelle à toutes les mères!* »

Les nouvelles de Milan semblent indiquer que l'affaire des Mazzinistes est manquée.

Romieu n'est plus directeur des Beaux-arts, ce poste est supprimé, un simple chef de division en remplira les fonctions. Les théâtres seront mis sous la direction du ministre d'Etat.

## JEUDI 17 FÉVRIER.

Je suis si fort grippé depuis quelques jours que je n'ai pas eu le courage d'écrire une ligne.

Mon musée des Souverains a été ouvert dimanche dernier, la foule y était immense. Il n'y a encore rien de décidé sur la direction des Beaux-arts qui passe définitivement dans le ministère d'Etat. Nieuwerkerke voudrait la joindre aux musées. Fould veut la garder pour lui et diriger les arts à lui seul, avec les conseils de trois ou quatre petits peintres qu'il connaît. Au milieu de ces conflits les arts on tout à perdre.

Fould n'y entend rien et peut-être Nieuwerkerek croit-il y entendre trop.

Ces deux messieurs sont également envahisseurs et persuadés de l'indispensabilité de leur nécessité personnelle; l'un veut faire du bon plaisir, l'autre tout démolir pour tout reconstituer. Je pense qu'aucun des deux n'a assez étudié tous les côtés de la question pour pouvoir faire grand bien. Tous deux se ressemblent en un point, c'est qu'ils se croient des hommes nécessaires, et tout deux pèchent par un défaut, c'est qu'ils se perdent dans les détails, en voulant tout faire par eux-mêmes.

## VENDREDI 25 FÉVRIER.

Je suis toujours souffrant et depuis deux jours je ne sors pas. Aujourd'hui j'éprouve beaucoup de faiblesse.

Le P. Lacordaire est renvoyé de France pour un sermon dans lequel il a gravement insulté l'Empereur Napoléon Ier et l'Empereur actuel. Ce Lacordaire est un ambitieux, qui a débuté avec Lamenais et Montalembert et a toujours été dévoré du désir de faire parler de lui.

Mme de Solms, fille de Mme Wyse, née Lucien Bonaparte, est aussi renvoyée de France. Elle cherche à faire du scandale. Ce n'est qu'une putain entretenue par ce niais de Pomereux.

Il paraît, ainsi qu'on me l'a dit ce matin, que l'assassin de l'Empereur d'Autriche arrivait de Londres. Il avait d'abord été à Milan, où il reçut les instructions qui ont eu le résultat que l'on connaît. Londres est l'asile de tous les scélérats, auxquels le gouvernement anglais donne la facilité de brasser des conspirations

contre le reste du monde; puis lorque les conspirations sont mûres, ceux qui doivent les exécuter reçoivent des passeports anglais sous des noms d'em-prunt.

La politique anglaise est quelque chose d'infâme !

## LUNDI 28 FÉVRIER.

Du côté de Constantinople cela va mal; l'Autriche et la Russie sont en armes, sur ces frontières les trois puissances du nord sont d'ailleurs très courroucées contre l'Angleterre, qu'adviendra-t-il de là ?....

Ici toujours mêmes intrigues, toujours mêmes tripotages.

Le budget des Beaux-arts discuté au Conseil d'Etat a fait connaître la mauvaise administration de Romieu. L'Empereur est furieux contre lui, il a perdu sa place et n'aura aucun dédommagement (il en a eu un beau). Le budget des Beaux-arts est mangé pour deux ans d'avance.

Il a eu quelques réceptions à la cour, des présentations; il y aura comédie cette semaine.

*La maison* joue au grand seigneur !... tous ces petits messieurs prennent des airs superbes qui sont à pouffer de rire.

## SAMEDI 5 MARS.

Le comte Camerata, fils de la princesse Bacciochi, s'est brûlé la cervelle hier matin. Les journaux qui annoncent ce triste évènement l'attribuent à un accès de fièvre chaude.

Voici la vérité :

Le comte Camerata avait perdu à la Bourse une somme de fr. 200,000. Pour se liquider il eut recours d'abord à sa mère qui refusa de lui venir en aide, puis au roi Jérôme qui refusa également. Alors en présence de son insolvabilité le comte Camerata s'est décidé au suicide. Il explique toute cette affaire dans une lettre qu'il a laissée ; il y dit le refus de Jérôme!... et Jérome lui doit fr. 400,000! Ce dernier frère de l'Empereur est une infâme canaille, et il n'était pas besoin de l'affaire Camerata pour le noter d'infâmie. Cependant on lui meuble le Palais Royal et il jouit d'un million de rente!

Le comte Camerata allait être reconnu, prince Bacciochi. Il était du Conseil d'Etat où son intelligence le faisait remarquer, enfin il était un des meilleurs ou plutôt le meilleur des personnages de la famille impériale. Le comte Camerata aurait eu, à la mort de son père, quatre millions en biens-fonds, sans compter ce que lui aurait laissé sa mère, vieille folle, fort dépensière qui a encore des amants et qui dans sa vie a mangé des millions on ne sait à quoi faire.

Bacciochi, le premier chambellan, est, je crois, cousin très éloigné de la Princesse Bacciochi. Ce chambellan que l'on croyait presque en défaveur, est plus puissant que jamais, c'est lui qui mène toute la maison impériale.

## LUNDI 7 MARS.

Il a paru au *Moniteur* une nouvelle liste de sénateurs; on ne sait véritablement où le pouvoir va pêcher ces pères conscrits.

Le marquis de Boissy, époux de la Guicioli, dernière maîtresse de Lord Byron, est l'ancien pair le plus taquin, le plus opposant, le plus désagréable de la pairie de Louis-Philippe. Le 24 février 1848, lorsque notre légion se rendait aux Tuileries, il accompagnait les derniers rangs de notre bataillon et il engageait les gardes nationaux, qui en faisaient partie, à crier: «*Vive la réforme!*»

Mr d'Espeuilles, légitimiste prononcé.

Mr le marquis de Gabriac, ancien diplomate, neveu par sa femme du Prince de Polignac, tour à tour légitimiste, orléaniste, enfin tout ce qu'on voudra, homme de la *congrégation*. Sa femme qui est la première p... de Paris, lui sert beaucoup. Cette *honnête* dame a vécu avec tout le monde, mais elle allait dans les églises chanter *le mois de Marie,* après avoir fréquenté les bals masqués de l'Opéra.

La mère de Mme de Gabriac est une demoiselle de Grammont, qui avait épousé en premières noces un général russe, et en secondes noces le maréchal Sebastiani.

J'ai vu Mme de Gabriac en société de Mme la marquise de Vaudreuil (Mme Collot) fréquenter le *Rocher de Cancale*, où avaient lieu de petites orgies, conduites par des jeunes gens du faubourg St-Germain. On ôtait son habit au dessert! Jumilhac, frère du duc de Richelieu, était du nombre des convives.

Honoré de Sussy qui vient de mourir, a été un des amants de Mme de Gabriac. Apponyi, le fils de l'ancien ambassadeur autrichien, a été également honoré de ses faveurs, etc., etc., etc.

Le marquis de Gabriac était membre du petit conciliabule diplomatique, qui se réunissait tous les dimanches matins chez Flavigny pour parler des affaires politiques de l'Europe. Les autres membres étaient : mon frère Louis, His de Butenval, et moins assiduement quelques anciens diplomates, tels que Lagrenée ou Ferrières.

MM. de Sulau et Didier perdent leurs préfectures à cause de leurs dettes qui les rendaient impossibles comme premiers magistrats d'un département. Mais Mr de Sulau est nommé conseiller d'Etat, tandis que Didier reste sur le pavé. MM. les favoris du gouvernement devraient avoir quelque compassion des endettés, car le coup d'Etat du 2 décembre a été exécuté par des ruinés que poursuivaient leurs créanciers :

Le général Magnan ;

le général Saint-Arnaud ;

le colonel Fleury, etc., etc., etc.

Aujourd'hui, ces messieurs bien repus deviennent très moraux ; cela leur est facile.

M. Magnan a comme général en chef de l'armée de

| | | |
|---|---|---|
| Paris . . . . . . . . . . . . | 80,000 | francs, |
| comme maréchal de France . . . | 40,000 | » |
| comme grand-veneur . . . . . | 40,000 | » |
| comme sénateur . . . . . . . . | 30,000 | » |
| comme grand-croix de la Légion . | 6,000 | » |
| Total | 196,000 | francs. |

Les autres sont aussi favorablement traités.

Parmi les officiers inférieurs de la maison impériale, il y a une masse d'intrigants, tels que les Mocquard, Lefebvre Deumier, etc. Et il s'agit de faire de la moralité, autour d'une jeune Impératrice, avec de tels éléments !

Et on veut que le titre d'officier de la maison de l'Empereur soit un titre respecté !

Et on veut que le Sénat soit pris au sérieux !

Allons donc !

## LUNDI 14 MARS.

La Princesse Camerata est révoltante de cynisme, en parlant de la mort de son fils ; elle montre une sécheresse de cœur, un égoïsme dont rien ne peut donner l'idée. C'est à soulever l'indignation des honnêtes gens.

Marthe une petite actrice, qui était liée avec Camerata, comme avec bien d'autres hommes, s'est suicidée. Les amateurs du romanesque prétendent qu'elle s'est tuée par amour ; les amateurs du vrai disent qu'il y a des dettes, des inquiétudes de toute sorte, et parlent d'une descente de police qui aurait eu lieu la veille. Enfin avec deux réchauds de charbon l'affaire a été faite.

Alors les amateurs du romanesque se sont extasiés, on a pleuré sur le sort de Marthe, et bref on lui a fait un enterrement magnifique. L'église a chanté une grande messe à orchestre pour la *suicidée,* et toutes les actrices

de Paris ont suivi le corbillard jusqu'au cimetière. Les journaux *sérieux* enregistrent de tels faits qui indiquent la démoralisation de l'élément social.

Une fille entretenue se suicide, l'église lui ouvre ses portes et les journaux lui font une ovation!

Un autre enterrement plus sérieux dénote des symptômes peu rassurants. Mme Raspail, femme du prisonnier de Doullens, morte ces jours derniers à Doullens même, a voulu être enterrée à Paris. Le convoi a eu lieu hier. C'était un moyen de passer en revue les sectaires de la république rouge suivant la méthode de Raspail. Vingt mille personnes suivaient le cerceuil. Ceci vient encore à l'appui de la nécessité où se trouve le gouvernement de faire des grâces pour augmenter le nombre de ces messieurs.

Ils sont déjà partout; le ministère de la Police en est plein, et tout dernièrement un de mes amis, ayant présenté à l'approbation du bureau de la librairie une bête de chanson qu'il comptait faire imprimer à propos du mariage de l'Empereur, reçut du chef le conseil de supprimer les vers suivants:

. . . . . . l'Empereur
Il nous a tirés et grand train
En décembre d'un fameux pétrin;
Et sans consulter Pierre ou Paul
A balayé de notre sol
Un tas de chenapans (songeons-y bien)
Qui n' désiraient qu' notre bien.
„ „ Pourquoi frapper sur ces gens là
„ „ Ils sont vaincus et malheureux." "

Voilà où nous en sommes. D'un autre côté le *Moniteur* est à peu près entre leurs mains. M. Turgan, le directeur,

est un des leurs, et il traîne d'accord avec M. de Cormenin, l'autre directeur, tous les petits plumitifs rouges à leur suite dans le feuilleton. C'est une position qui leur est faite en attendant des jours meilleurs.

## MARDI 15 MARS.

M. Cousin était avant-hier en visite chez Mme la comtesse d'Haussonville, fille de M. le duc de Broglie. Il y avait quelques personnes et la conversation se porta sur Mme de Longueville dont M. Cousin est, comme chacun sait, très épris, à ce point qu'on peut nommer cette illustre morte la maîtresse platonique du philosophe éclectique.

M. Cousin racontait comment il avait reçu de la supérieure actuelle des Carmélites la Révérende Mère Isabelle, de précieux documents contenus dans les archives de son couvent sur Mme de Longueville, et il s'extasiait sur l'esprit, le génie, l'intelligence supérieure des Carmélites actuelles, qui suivant lui pouvaient aussi bien être ministres que religieuses, conduire un empire qu'administrer un couvent.

Je savais, répondit Mme d'Haussonville, qu'il y avait eu jadis des personnes illustres et fort distinguées dans cet ordre, mais je croyais qu'aujourd'hui les Carmélites s'adonnaient à l'adoration des images, au culte des petits exercices de piété, enfin tranchons le mot, aux simplicités, aux petites bêtises extérieures d'un culte rétréci. M. Cousin *reprit presque* fâché: oui, Madame, vous avez raison,

les Carmélites s'adonnent à l'adoration des images, aux petits exercices de piété, aux bêtises, comme vous le dites, mais sachez que sans ces bêtises et sans ces pratiques superstitieuses, il n'y a point de foi ni de croyance. Puis le professeur se répandit de nouveau en louanges sur les Carmélites pour lesquelles il avoua professer un culte de vénération!

*Quantum mutatus ab illo.....*

L'Empereur et l'Impératrice ont hier visité le Louvre. L'Empereur m'a promis la croix pour le 15 août prochain et l'Impératrice a ajouté: *Je ne lui laisserai pas oublier sa promesse, car les Viel-Castel sont de mes amis.*

Elle m'a demandé des nouvelles de mes frères; enfin, elle avait la volonté d'être aimable et elle l'a été.

## SAMEDI 19 MARS.

Une nouvelle a mis hier la Bourse en émoi:

« La flotte anglaise est partie pour Malte, elle a franchi les Dardanelles. »

Les journaux du soir contiennent à ce sujet un démenti embarrassé.

Voici la vérité:

A l'arrivée à Constantinople de l'envoyé russe, et en présence des exigences de la Russie, la Turquie, se voyant menacée dans son indépendance, a eu recours à l'Angleterre. Le colonel Rose a, dit-on, expédié son bateau à vapeur à Malte, avec ordre à la flotte anglaise d'arriver immédiatement. La flotte est donc partie pour Constanti-

nople, mais on ne sait si elle franchira le détroit qu'elle ne peut encore avoir atteint.

Cet évènement est grave, la Russie ne peut reculer, et il peut surgir de ce conflit une perturbation générale. Déjà les rapports de l'Angleterre avec les cours du Nord étaient très froids; l'Orient peut amener une crise dont nul ne saurait prévoir les conséquences.

Quant à la France, disent les prudents, la neutralité lui est commandée, mais une neutralité expectante. Si l'Empire ottoman disparaît de l'Europe, elle doit, en laissant la Russie s'établir à Constantinople, mettre la main sur l'Egypte, et pour cela il ne faut pas que l'Angleterre et la Russie s'arrangent par un partage; qui aura l'Egypte sera le maître du commerce du monde, tiendra la grande voie des Indes. L'Egypte complète la possession de la Méditerannée et nous y donne toute influence. Nous possédons déjà nos grands ports de Toulon et de Marseille, l'île de Corse, les 250 lieues de côtes de l'Algérie, l'Egypte nous rendrait tout puissants.

Nos alliances sont au midi, et l'Espagne le Portugal, l'Italie, la Sardaigne doivent finir par nous être cousus d'une manière indissoluble. La frontière du Rhin ne nous serait d'aucune utilité; des possessions sur la Méditerannée doubleraient notre puissance et assureraient la sécurité de nos flottes et de notre commerce.

L'Angleterre puritaine s'alliera aux Turcs contre les Russes et nous la verrons lâcher ses Rünge, ses Mazzini, ses Kossuth sur l'Allemagne, l'Italie et la Hongrie pour les bouleverser et faire diversion. Voilà à quoi servent les réfugiés. Il serait d'une bonne politique de s'allier à l'Angleterre contre la Russie.

Ici je ne suis pas content de la composition de nos administrations. Deux sous-préfets, MM. de Leotaud et Ch. de la Guéronnière, viennent d'être replacés; ils avaient tous deux donné leur démission lors du 2 décembre. Le *Moniteur* appartient aux rouges, par les Turgan et Cormenin qui le dirigent et qui recrutent pour rédacteurs des hommes tels que Vallet de Virille, que j'ai entendu vociférer des injures contre l'Empereur et professer les théories des Louis Blanc, Ledru Rollin et autres gens de même farine. J'ai même au Louvre le conservateur-adjoint de Versailles, rouge fervent, qui en 1848 proclamait la nécessité d'un peu de guillotine. C'était en dînant avec Jeanron qui cherchait à le calmer, que, de sa voix enfantine, il invoquait cet argument triangulaire.

Il est plus dangereux qu'on ne le croit de laisser aux affaires des ennemis mal replâtrés. L'Empereur accepte beaucoup trop de gens sans sûreté.

L'Empereur a décidé avant-hier qu'il consacrerait vingt mille francs par mois à l'acquisition d'ouvrages d'art. Ces acquisitions n'empêcheront nullement celles qui ont lieu après les expositions, et elles seront faites sur la proposition du directeur général des Musées.

## DIMANCHE 20 MARS.

La flotte française est partie de Toulon pour les mers de la Grèce. Trois puissances maritimes vont donc se trouver en présence : l'Angleterre, la France et la

Russie ! On est inquiet des complications qui peuvent survenir. La Russie s'est montrée trop impatiente dans son désir de supprimer l'empire Turc et son envoyé trop insolent envers les ministres Turcs.

L'Empereur Napoléon passe en ce moment une revue dans la cour du Carrousel, j'entends des cris assourdissants de « *Vive l'Empereur !* »

Ce soir je dîne chez la Princesse Mathilde avec E. Delessert, Maxime du Camp, l'abbé Coquereau, les Giraud, etc., etc.

Ce dîner est singulièrement composé. Du Camp est un important plus républicain qu'autre chose ! Mais tout est pour ces gens-là en ce moment. Ils se faufilent partout. Nous aurons aussi à ce dîner Arago. l'inspecteur des Beaux-Arts.

L'Empire, est-il aussi aveugle sur les hommes qu'il employe, que l'était la Restauration ou le gouvernement de Louis-Philippe ?

Les cris de « *Vive l'Empereur !* » redoublent dans la cour des Tuileries !

Hélas ! j'ai déjà entendu crier tant de choses. Louis XVIII était *notre père,* Charles X était *le Roi chevalier,* Louis-Philippe *le Roi citoyen,* Lamartine et Crémieux de *grands citoyens,* Cavaignac *le sauveur de la société !*

L'Empereur actuel connaît heureusement les hommes et il sait jusqu'à quel point il faut s'y fier !

## SAMEDI 26 MARS.

L'affaire Turque s'arrange, dit-on; je crains qu'elle ne s'arrange à notre détriment; avant peu nous le saurons; que fera l'alliance anglaise!!

Il y a eu une petite révolution de palais aux Tuileries; le grand-maréchal a voulu lutter avec Fould; le grand-maréchal a été vaincu, et le colonel Beville, qui était surintendant des palais, a perdu sa place; il n'est plus que préfet du palais.

Fould est un rusé renard, qui a ses créatures et qui les colloque bien.

## MERCREDI 30 MARS.

Un arrêté pris au nom de l'Empereur par M. Fould, après avoir fixé la livrée impériale, décide que le grand-maréchal du palais est seul autorisé à se servir de la livrée impériale.

Cet arrêté, inséré au *Moniteur,* est du 17 mars.

Le public a nommé cet arrêté: l'arrêté Rachel.

Voici pourquoi:

Le prince de Canino a trouvé charmant d'envoyer un équipage à quatre chevaux avec la livrée impériale pour promener à Longchamp la grande tragédienne, que le public a saluée comme s'il voyait l'Impératrice, et là Rachel a pu en faveur de l'erreur passer sous l'arc de triomphe de l'Etoile.

Le prince de Canino va être obligé de renoncer à la livrée impériale. Ce drôle-là ne sait faire que des sottises.

Rachel dit: C'est fort désagréable d'être confondue avec l'Impératrice.

Il faudrait le For-l'Evêque pour les actrices!!

## SAMEDI 2 AVRIL.

Avant-hier jeudi, il y a eu grand bal chez son Altesse la Princesse Mathilde. L'Empereur et l'Impératrice s'y trouvaient, et ils y sont restés jusqu'à 1 heure du matin. L'Empereur est venu à moi et il a causé pendant quelques minutes d'une façon toute bienveillante; l'Impératrice un peu plus tard a bien voulu m'honorer d'une conversation assez longue. Elle m'a parlé de mon frère Louis dont elle a regretté l'éloignement; elle m'a chargé de lui dire les choses les plus aimables.

Pastoret était à ce bal. Voici ce qu'il m'a raconté sur la réception de Monseigneur le duc de Chartres (fils aîné de Louis-Philippe) comme chevalier du Saint-Esprit.

Cette réception eut lieu à St-Cloud dans le cabinet de Charles X, en présence des officiers de l'ordre, de Louis-Philippe, de Marie-Amélie, de Mme Adélaïde, de MM. de Pastoret. Le duc de Chartres se mit à genoux devant Charles X qui, avant de lui passer le collier de l'ordre, lui dit:

« Mon cher neveu, cet ordre a été institué dans un « temps de troubles et de grandes perturbations pour « resserrer les liens qui unissaient la noblesse à la « royauté et les princes entre eux; ces malheureux temps « peuvent revenir; souvenez-vous toujours des nou- « velles obligations que votre qualité de chevalier du « St-Esprit vous impose; souvenez-vous toujours du « double titre qui vous attache à la royauté, soit comme « prince, soit comme chevalier de l'ordre. »

Louis-Philippe alors laissait voir des larmes dans ses yeux; il se mit à genoux derrière son fils, il glissa ses mains mêlées à celles du duc de Chartres dans les mains du vieux roi, et d'une voix attendrie et pleine d'émotion, il prononça les paroles suivantes:

« Permettez-moi, Sire, de renouveler mon serment « de chevalier du St-Esprit, de m'unir plus étroitement « à la royauté dans cette cérémonie. Je ne suis rien « que par vous. Je vous dois tout; vous avez accueilli « mon repentir avec bonté et vous m'avez beaucoup par- « donné; que votre Majesté veuille bien se fier à mon « dévouement, que je suis heureux de lui exprimer « devant ma femme et ma sœur et devant tous les offi- « ciers du premier ordre de la couronne de France. Oui, « Sire, le père et le fils sont entièrement à vous et à « votre royale dynastie. »

Charles X, surpris de cet accès de dévouement, remercia le duc d'Orléans avec effusion; ceci se passait en 1828 ou 1829. En 1830, Louis-Philippe était roi des Français, l'ordre du St-Esprit était aboli!!

## 9 MAI.

L'Impératrice a fait une fausse couche le 29 avril, sa grossesse était fort peu avancée; les grands-maîtres des cérémonies et étiquettes ont cru devoir faire annoncer dans le *Moniteur* cette fausse couche, lorsque la grossesse n'avait pas été déclarée! On ne sait où ces messieurs prennent leurs façons.

Chaque jour on savait par les officiers de l'Empereur les moindres détails relatifs à la santé de l'Impératrice; on en causait d'une manière indécente!... voilà ce qu'on peut attendre de tous les maquereaux dorés des Tuileries. Mocquard, le chef du Cabinet de l'Empereur, se laisse voir en grande loge avec Mme Howard, l'ex-maîtresse de l'Empereur, à laquelle on a fait une grande fortune et donné un château près de Versailles. Cette femme a encore du crédit et je crains qu'elle n'en reprenne un jour.

Paris, la France, le monde, songent peu aux affaires politiques. On lit les journaux, non pour savoir si Constantinople est décidément au pouvoir des Russes, mais pour connaître quelque nouveau fait sur la danse ou le tournoiement des tables, des chapeaux, des livres et des clefs.

Le soir, dans tous les salons, on fait tourner des tables, et ce matin on reçoit une invitation de Mme la marquise de Boissy (l'ancienne comtesse Guiccioli), pour venir demain soir faire tourner des tables dans son salon. Faire tourner les tables par l'imposition des mains, est la seule préoccupation du moment.

## 27 MAI.

La Bourse est fort agitée depuis deux jours, je dois dire cependant que le monde politique est plus calme. Les affaires de Constantinople et l'ultimatum russe occupent tous les esprits. Je ne pense pas qu'un conflit soit à craindre; je ne pense pas que l'Empereur de Russie, par des prétentions qui ne sauraient être justifiées, veuille allumer une guerre générale. L'Europe ne peut assister froidement à la mise en vassalité de l'empire turc, et la Russie n'est pas assez forte pour déclarer la guerre à l'Angleterre et à la France sans avoir un allié possible.

J'ai passé hier la soirée chez la Princesse Mathilde avec le ministre russe et beaucoup d'autres Russes de distinction. On ne paraissait pas croire à une rupture avec la Porte ni, par conséquent, avec l'Europe. Le duc de Gênes assistait à cette soirée, ou plutôt à ce bal; le jardin était merveilleusement illuminé en verres de couleur.

Mardi, pour la naissance de la reine d'Angleterre, il y a eu une très belle fête à l'ambassade anglaise, et le lendemain j'ai dîné chez le duc d'Hamilton. Le dîner, composé de trente personnes, était bien curieux comme réunion : Fould, Thayer le sénateur, et sa femme, Montebello l'aide de camp, et sa *femme,* Mme Norton la sœur de Sheridan, etc., etc.

La Princesse Mathilde était à ce dîner. J'y ai appris que la jolie Mme de Montebello est la maîtresse de Fould et on lui fait déjà la cour comme à une puissance. Fould,

lui, est toujours l'outrecuidance même; il veut trancher du grand seigneur!... il est très puissant, et l'Empereur le ménage comme un homme dont il a encore besoin.

## 6 JUIN.

Hier j'ai dîné chez la Princesse Mathilde avec Alexandre Dumas. Après dîner on lui a demandé quelques vers nouveaux, alors il a eu l'impudence de dire les suivants :

Dites-moi donc, comment cet homme,
Qui fait de si tristes discours,
Et qui Monsieur *Troplong* se nomme,
A réussi dans un *concours?*

Ce n'était qu'un ballon d'essai, il a continué par de lâches sottises sur l'Empereur et l'Impératrice, sur l'archevêque de Paris, etc., tellement qu'il s'est fait un silence glacial et qu'il a compris à la fin qu'il dépassait les bornes.

Voici des vers sur l'Empereur :

Dans leurs fastes impériales
L'oncle et le neveu sont égaux:
L'oncle prenait des capitales,
Le neveu prend nos capitaux.

Ce sont les jolies plaisanteries des Français réfugiés à Bruxelles. Dumas s'y pose en victime de la politique et ce n'est qu'un banqueroutier fuyant ses créanciers. Dans quelques jours il se vantera d'avoir osé débiter devant la cousine de l'Empereur toutes ces infâmies.

C'est une faute de recevoir Dumas et de lui laisser prendre le haut ton. Il ne respecte même pas les gens qui l'ont protégé, et il parle des d'Orléans comme Gudin en parle.

Le soir La Rochejaquelein est venu ; Dumas et lui se sont mis à part et ont causé politique. La conversation devait être bonne entre ces deux paillasses, aussi vaniteux, aussi menteurs, aussi lâches l'un que l'autre.

La Rochejaquelein, fait sénateur après l'avoir mendié, dit aujourd'hui, *moi, je suis légitimiste !*

L'Empereur est encombré de plats drôles.

## 12 JUIN.

Je dîne ce soir chez la Princesse Mathilde.

Nous sommes toujours dans les incertitudes de la guerre avec la Russie. On attend avec anxiété des nouvelles. Je commence à n'y plus croire. Kisseleff a renouvelé hier le bail de son hôtel pour quinze ans. Cela indiquerait de sa part quelque certitude que la paix ne sera pas troublée.

L'empereur Nicolas est très furieux contre la France et l'exaltation des Russes et des Turcs est extrême ! Mais les intérêts engagés dans les grandes entreprises militent en faveur de la paix.

D'un autre côté, nos généraux ne désirent pas la guerre, ils préfèrent jouir tranquillement des loisirs que Napoléon leur a fait.

Enfin tout est encore bien incertain, l'ambition russe devait en arriver là. Depuis Pierre-le-Grand elle convoite Constantinople, elle veut arriver, et Nicolas ne serait pas fâché de laisser comme monument de son règne la réalisation du rêve de Pierre I[er].

Ici pour le grand public la question se résout par de l'argent; on suit les fluctuations de la Bourse, chacun veut gagner quelque chose; les *baissiers* espèrent des mauvaises nouvelles; les *haussiers* se donnent des apparences de patriotisme en demandant la paix. Tous au fond du cœur ne pensent qu'à eux et aux millions à gagner.

Les femmes deviennent même plus vénales que jamais. Le plus laid cuistre, le plus décrié, s'il a de l'or, est caressé par elles.

L'administration fait de temps à autre des explosions de moralité. Hier les tribunaux condamnaient une proxénète, nommée M[me] Lejeune, à un an de prison parce qu'elle tenait magasin de jeunes filles; mais on n'inquiète pas M[me] Planès, autre proxénète qui fournit les gens *les plus considérables.*

Tous les deux mois la police saisit une maison de jeu clandestine dont elle confisque le mobilier, et la police se fait louer de sa vigilance par les journaux; mais elle respecte un certain boiteux, nommé Hardouin, qui tient un tripot considérable, place Vendôme.

Elle laisse la marquise du Hallay installer un lansquenet effrayant dans ses salons, et fournir aux jeunes et vieux joueurs l'occasion de se ruiner.

Elle ne dit rien à M[me] d'Hauteville, maîtresse du riche marchand de diamants Moyennat, et pourtant tous

les jours il y a chez cette vieille dévergondée une partie où il se perd des sommes fabuleuses.

La fille de cette dame et de Moyennat, bâtarde adultérine courtisée et recherchée en mariage par tous les jeunes ruinés, est acharnée au jeu, et répond à sa mère qui lui demande ce qu'elle fait :

« Pas grand'chose, je perds quatre mille francs ! »

Quant à la vertu des femmes, je n'ai qu'une réponse à faire à ceux qui m'en demanderaient des nouvelles ; c'est qu'elle ressemble fort aux rideaux des théâtres, car leurs jupons se lèvent chaque soir plutôt trois fois qu'une.

Les femmes n'ont même plus assez des hommes, la t.... fait parmi elles de grands progrès.

A notre époque on ne vit que par les sens et on ne leur refuse rien de ce qui peut satisfaire leurs caprices.

Les péd.... ne sont plus honnis ; le marquis de Custine est reçu comme un homme très aimable.

Pourvu que vous n'attentiez pas aux vices de votre voisin, il respectera les vôtres.

La conversation du monde voile à peine le libertinage de la pensée ; les femmes raffolent des entretiens *gazés*, c'est-à-dire polissons, mais avec des mots honnêtes, c'est ce qui se décore du titre de *bonne compagnie*.

Qu'un homme demande crûment à une femme :

« Voulez-vous coucher avec moi ? » ce sera un malappris, de mauvais ton ; mais qu'il lui dise en se portant à des attouchements définitifs : « Vous me rendez fou ! »

et qu'il la traite sans façon, il n'est plus qu'un homme à bonnes fortunes, un *charmant*.

Il devrait y avoir des colléges pour former la jeunesse à ces manières-là.

## 16 JUIN.

Les tables tournantes sont distancées, nous avons les tables qui parlent.

Hier, chez la Princesse Mathilde, Saulcy, membre de l'institut, l'abbé Coquereau, aumônier de la flotte, la Princesse, Nieuwerkerke, etc., etc., interrogeaient une table.

Pietri, le préfet de police, arrive, et se moque fort des interrogateurs. On l'invite alors à faire lui-même des questions. Il demande à la table d'indiquer son âge, la table frappe 47 coups. Pietri avoue qu'elle a dit juste, mais il veut mettre à l'épreuve sa sagacité, et d'une façon plus délicate :

« De combien d'hommes se composait la société se-
« crète que j'ai fait arrêter hier ? »

La table frappe dix-huit coups.

« Combien dans ce nombre avaient résolu d'assassiner l'Empereur ? »

La table frappe trois coups.

Pietri avoue que la table a dit vrai. Explique cela qui pourra, je dis un fait.

Pietri racontait le soir à Nieuwerkerke, en sortant de la rue de Courcelles, qu'il fallait se défier des cochers

de remise que l'on prend sans examen pour aller à des rendez-vous de femmes.

Une grande dame en prit un avant-hier et se fit conduire à Passy où l'attendait son amant. Le cocher se doute du motif de la course, il s'introduit dans la maison sous prétexte de parler à la personne qu'il a amenée, pénètre jusqu'à la chambre où elle est couchée avec son amant, la voit entre ses bras et se retire en faisant des excuses.

Deux heures après la dame revenait à Paris conduite chez elle par le même cocher, qui recevant vingt francs les refuse et demande dix mille francs pour prix, non de sa course, mais de son silence. La dame remonte en voiture, se fait mener chez le préfet de Police et lorsqu'elle est dans son cabinet, elle lui dit résolument:

« Je vous crois homme d'honneur, Monsieur, une « sorte de confesseur de tout Paris; je me nomme X***, « j'ai un amant que je suis allé voir à Passy; le cocher « qui me conduisait demande dix mille francs pour prix « du silence qu'il doit garder sur un secret qu'il a sur- « pris. Ce cocher est dans votre cour. »

Le préfet de Police sonna aussitôt. Le cocher est en prison pour cinq jours, et il est prévenu que s'il dit un mot de toute cette affaire, il sera renvoyé de Paris.

On ignore aujourd'hui si on est à la paix ou à la guerre, cependant les gens bien informés prétendent que la montagne accouchera d'une souris.

## 17 JUIN.

Avant-hier, en visitant l'exposition, l'Impératrice critiquait une statue de la Pudeur, elle reprochait à ce marbre l'*étroitesse* des épaules et de toute la figure. Nieuwerkerke lui faisait remarquer qu'une figure de jeune fille doit avoir les formes moins développées qu'une figure de femme et que ce peu de développement convenait même à l'expression du sentiment pudique.

L'Impératrice répondit sans réfléchir à la portée de ses paroles et avec cette vivacité d'élocution qu'elle possède :

« On peut être très pudique, sans être aussi étroite, « je n'en vois pas la nécessité. »

Personne n'a ri, quoique tout le monde en eût bien envie.

## 25 JUIN.

Par décret impérial, inséré au *Moniteur* d'avant-hier, quatre nouveaux sénateurs sont nommés : Padoue, Berger, Mérimée, La Valette.

Padoue est une nullité.

Berger un mauvais préfet, révolutionnaire, qui a puissamment contribué à la révolution du 24 février ; il est de plus fait grand-officier de la légion d'honneur.

La Valette !.... j'en ai déjà parlé !

Mérimée est un homme de mérite, ambitieuse taupe qui creuse son chemin sans bruit; il était lié avec la famille de l'Impératrice.

On est toujours dans l'incertitude sur les intentions de la Russie! on voudrait ne pas croire à la guerre, on joue à faire peur de tous les côtés. Ceci ressemble aux manières des Chinois, qui peignent sur les murailles de leurs forteresses des têtes de diables pour intimider les assaillants. Malgré tout, les ports arment des vaisseaux et les journaux enveniment la discussion en y prenant part.

En dépit de mes instances, mon frère a refusé de rentrer dans les affaires. M. de Broglie et Mme d'Haussonville lui font peur, il craint de se brouiller avec ces mécontents.

Il serait sénateur aujourd'hui. Au lieu de cela, il joue la comédie pour plaire à une coquette assez malpropre, et il écrit dans la *Revue des Deux Mondes*. Il n'a pas compris la grandeur du rôle qu'il avait à remplir. Il s'abstient le jour où la politique de la France devient européenne, pauvre garçon, il n'a jamais eu pour maîtresses que les femmes *négligées* ou sur le retour, et les femmes l'ont toujours conduit. Il fait du sentiment politique à cinquante trois ans pour des partis parlementaires déchus par leur incapacité, pour des *sommités* qui se considéraient avant de songer à la France, et qui nous laissaient tout doucement aller au précipice dans l'impossibilité où elles se trouvaient de s'entendre et de pouvoir nous sauver; il ne veut pas être sauvé par l'Empire, il regrette le règne des bavards qui nous per-

daient *constitutionnellement* avec une constitution construite comme le couteau de Jeannot.

Mon pauvre frère sait beaucoup de choses, excepté se conduire... ; de plus, il pense énormément à M^me d'Haussonville, mais fort peu à sa famille....; quant à ses frères, il y a toujours fort peu pensé! mais dans un certain monde on l'a nommé leur second père et jamais il n'a consenti à s'occuper d'eux, à demander quoi que ce soit pour eux.

« Je m'en suis fait une loi », disait-il.

C'est un bon et honnête égoïste, qui veut bien faire gracieuse mine aux gens quand on lui gratte la nuque et qu'on dit amen à ses moindres paroles. Il y a de ces gens-là autant que de pavés dans Paris. Du reste, il se communique peu à sa famille.

Plus je vais, plus je vois qu'il faudrait savoir vivre pour soi tout seul. Quand je dis ces choses-là, on me nomme paradoxal, et cependant je dis ce que presque tout le monde fait; mais il ne faut pas présenter un miroir aux gens qui ne veulent pas s'y voir.

Si je le pouvais je deviendrais intrigant, mais c'est bien ennuyeux. J'ai passé par des fortunes très diverses; j'ai trop vécu, je sais trop, toutes choses me deviennent peu à peu indifférentes.

Les amis sont des gens à qui on est utile.

Les maîtresses des femmes dont on contente les appétits sensuels ou les vanités.

La famille n'existe plus!....

Le monde est usé, et le temps d'aujourd'hui est affreux, c'est pourquoi je médis de mon époque.

Tous les gens qui vieillissent parlent comme je le fais, et prétendent que dans leur jeunesse les printemps et les étés avaient plus de soleil et de fleurs.

Nous sommes tous des radoteurs et la vie est éternellement belle et jeune, mais elle n'a de caresses que pour les jeunes. Les vieillards sont des corbeaux de malheur qui croassent parce qu'ils ne savent plus chanter. N'importe, marchons toujours, vieillard ou jeune homme, et poursuivons notre fantôme rêvé.

## 1er JUILLET.

J'ai dîné hier chez la Princesse Mathilde, avec la marquise d'Adda, sa sœur, son beau-frère et le comte et la comtesse Bathiany, réfugiés hongrois.

On a beaucoup ri, on a dansé, valsé, sans se préoccuper de l'attitude menaçante de la Russie qui entre, paraîtrait-il, décidément dans les Principautés Danubiennes. Aurons-nous la guerre?....

La Princesse part pour Breteuil demain. Elle m'a dit: « *Vous avez votre appartement dans mon pavillon, venez-y le plus souvent possible.*

Elle a été très aimable pour moi.

Les Bathiany voudraient bien rentrer en grâce auprès de l'empereur d'Autriche pour ravoir leurs terres et leurs châteaux. Quant aux Italiens qui vivent de leurs souvenirs, ils détestent l'Autriche très cordialement et rêvent un royaume italien!.... ce royaume-là donnerait bien du tintouin à l'Europe. Qui de vous serait capitale?

Rome, Milan, Naples, Florence ou Venise. Il existe des Italiens, mais je doute qu'il existe des Italiens qui comprennent le véritable patriotisme. Réunis dans un sentiment commun de haine contre l'Autriche, ils se déchireraient demain entre eux s'ils devenaient libres.

Pauvre Italie, qui doit même craindre la réalisation de ses espérances.

## 2 JUILLET.

Nous sommes plus que jamais à la guerre. La Russie veut absolument tenter le sort des batailles; l'Angleterre et la France arment leurs flottes et se tiennent prêtes pour les événements les plus graves. L'empereur Nicolas est entraîné par le mouvement et le sentiment des Vieux-Russes, après l'avoir surexcité.

Le vice-amiral de La Susse, chef de notre escadre des Dardanelles, est remplacé et mis dans le cadre de réserve. Voici ce qui a donné lieu à cette destitution.

Depuis un mois son remplacement était décidé, mais on voulait attendre la fin de ses deux années de commandement pour y procéder.

La Susse est plus un marin de salon qu'un homme de mer; il est, de plus, peu aimé des marins et de ses officiers que révoltent ses façons arrogantes et sa dureté. On l'accuse encore de pédérasterie, etc., etc.

M. de La Susse avait son escadre à Salamine, lorsqu'il reçut l'ordre de partir immédiatement pour Besika à l'entrée des Dardanelles; il devait y être rendu trois jours avant les Anglais à l'ancre dans la rade de Malte

M. de La Susse garda l'ordre dans sa poche, et il ne partit que quatre jours plus tard; il trouva les Anglais installés depuis deux jours.

L'Empereur est entré dans une colère violente, et sans plus différer, il a cassé le vice-amiral. Voilà toute l'histoire de cette mise à la retraite.

La Susse est ce qu'on nomme un *homme coulé,* personne n'en est fâché.

Hier il y a eu grand dîner à St-Cloud, on s'est fort amusé le soir, on a été très joyeux. L'Empereur a ouvert une caisse de présents envoyés par les Iroquois, elle contenait entre autres choses des bonbons au sucre d'érable.

Le choléra est à Copenhague, la nouvelle en est arrivée hier; il ne nous manquerait plus, après l'affreuse saison que nous traversons, que d'être assaillis par ce fléau, auquel se joindrait une disette que la pluie et les grêles font prévoir.

Cette année comptera parmi les plus mauvaises. Après les révolutions, les épidémies et la ruine.

Woronzoff est arrivé avant-hier de St-Pétersbourg en courrier, que vient-il faire? Nous ne tarderons pas à le savoir, c'est probablement quelque nouvelle rouerie du cabinet russe! Le nord et le midi vont encore se choquer dans un de ces grands conflits qui décident du sort du monde. L'Europe est malade, est-ce une crise favorable, est-ce une agonie?

Quel que soit l'avenir, nous assisterons à de graves événements. Tous les partis ennemis du gouvernement se réjouissent. Tous sacrifieraient le pays entier au triomphe de leur opinion individuelle. Légitimistes,

orléanistes, républicains, tous sont patriotes au même degré.

Les vieux parlementaires rêvent la résurrection de leurs bavardages. La France c'est eux, comme l'Etat était Louis XIV, seulement leur royauté à mille têtes et surtout à mille langues ne savait que parler, lorsqu'il aurait fallu agir. La France flottait de Thiers à Guizot, toute la politique consistait dans ce jeu de bascule.

*Périssent les royautés plutôt que nos ministères!* telle était leur devise. Ils croyaient dominer les événements, les événements les ont chassés honteusement.

La royauté de 1830 se composait de quatre ou cinq bourgeois vaniteux, qu'après dix-huit ans de règne trois cents gamins de la populace ont mis à la porte, malgré une bonne armée laissée inactive. Ces quatre ou cinq bourgeois faisaient les rodomonts et marchaient le nez tellement au vent qu'ils ne voyaient rien au-dessous du nœud de leur cravate.

Corrompus et corrupteurs, ils démoralisaient la nation, maintenant ils sont atteints de la fièvre chaude de l'ambition déçue!....

En février 1848, le roi hésitait, les princes flottaient incertains ou conspiraient.

Les ministres arrogants jusqu'au jour suprême, se faisaient humbles devant la révolution. Le commandant de la garde nationale, le *fendant* Jacqueminot *dormait,* car à toutes les révolutions il faut le sommeil d'un commandant de la garde nationale!

Et tous ces gens osent encore élever la voix!

## 4 JUILLET.

Je suis allé passer mon dimanche au pavillon de Breteuil chez la Princesse Mathilde. J'ai conservé mon logement de l'année dernière. A quatre heures, j'ai accompagné la Princesse Mathilde et M^me^ de Serlay chez le prince Murat qui a acheté près de S^t^-Germain un beau château.

Murat était à dîner lorsque nous sommes arrivés, il s'est levé de table, est venu nous recevoir, puis nous a introduits dans la salle à manger où nous nous sommes assis parmi les nombreux convives. Il m'a fallu boire deux verres de vin de Chambertin, deux verres de vin de Bordeaux et deux de Champagne.

Il y avait vingt personnes à table; le prince de Canino y dînait; ni la Princesse, ni moi, n'avons eu l'air de le reconnaître. Ce drôle est bien la plus infecte canaille que je puisse citer.

Le matin, le maréchal de Saint-Arnaud et sa femme sont venus à Breteuil. Le maréchal se plaint vivement de la grossièreté et de la rudesse de son collègue le maréchal Magnan envers les officiers du camp de Satory. Il nous a dit qu'on avait transformé son nom en celui de maréchal *Manant*.

Vers une heure, la Princesse est allée à S^t^-Cloud faire une visite à l'Impératrice.

Rien de plus monotone que la vie de Sa Majesté, elle sort à peine, ne travaille à aucun ouvrage de femme et lit peu. Sa Cour est composée d'une étrange façon!

Le *comique* n'est autre que le premier chambellan, M. le comte de Tascher. Au milieu de la conversation qu'avait la Princesse avec l'Impératrice, on a entendu le premier chambellan faire le bouffon dans le salon de service; on l'a prié de venir divertir la Princesse Mathilde, et le Tascher est arrivé.

« Imitez le dindon », lui a dit l'Impératrice, et aussitôt le drôle a imité le dindon; il a gloussé, il s'est pavané, enfin il s'est montré plus dindon qu'un vrai dindon.

« Imitez le soleil », a dit l'Impératrice. Le chambellan, par les plus sottes grimaces, est devenu soleil.

« Imitez la lune. »

Il a pris un air bête et il a dit, en donnant à ses traits déjà laids une laideur plus grande: « Voilà la lune. »

Puis il a fait la tempête et toutes les farces que comporte son état.

C'était misérable et ignoble! Comprend-on qu'un gentilhomme de 48 ans se transforme en Triboulet pour faire rire à ses dépens?

Je plains la Cour d'en être réduite à de tels divertissements.

Qui peut avoir inspiré à l'Empereur la pensée de réunir autour de lui la troupe d'hommes étranges qui s'y trouve?

La guerre paraît certaine, les Russes sont dans les Principautés.

## 7 JUILLET.

Avant-hier l'Empereur et l'Impératrice assistaient avec la duchesse d'Albe à la réouverture du théâtre de l'Opéra Comique

Je dînais au Café de Paris et je vis passer les voitures impériales à travers une foule compacte qui encombrait le boulevard et qui fit entendre de nombreux cris de : Vive l'Empereur. A dix heures à peu près, je me rendais rue de Richelieu et je longeais le théâtre de l'Opéra Comique au moment où des sergents de ville arrêtaient dans le théâtre et conduisaient dans la galerie qui le longe quelques membres des sociétés secrètes surpris armés dans la salle. Ces hommes se défendaient vivement, et l'un deux, pour se débarrasser d'un pistolet, voulut le lancer par une fenêtre; la fenêtre est garnie de grillages, le pistolet retomba au milieu des sergents et fut saisi; il était parfaitement chargé à balle.

Le plan de ces conspirateurs était, dit-on, de se précipiter sur la voiture de l'Empereur au moment où il y serait remonté pour partir, et de faire feu de toutes leurs armes.

La justice est saisie de cette affaire.

J'ai vu de stupides légitimistes qui se réjouissaient de cela, ils comptent encore sur l'avenir de leur prétendant et font bon marché du reste.

La Russie a publié un manifeste en entrant dans les Principautés, et elle envoie M. d'Ozeroff pour reprendre les négociations à Constantinople; mais comme elle ne me paraît pas avoir modifié ses exigences, il est clair

qu'elle veut seulement gagner du temps, concentrer ses forces et épuiser les ressources de son adversaire. Elle prend pour de la faiblesse la temporisation de la France et de l'Angleterre. Les flottes sont bien à l'entrée des Dardanelles, mais elle ne croit pas qu'elles osent arriver à Constantinople.

Les Vieux-Russes poussent leur empereur à la croisade contre les Turcs; ils veulent Ste-Sophie; ils veulent l'empire Grec et Constantinople pour capitale. Les Russes rêvent l'empire universel, la résurrection du vieil empire romain, et pour arriver à ruiner l'Angleterre, ils minaient à la fois son commerce de l'Orient par leurs prétentions sur la Perse et sur la Turquie.

Quant à nous autres Français, le Czar a dans notre pays plus d'alliés qu'il ne le pense. Les bourgeois répètent avec un air de béate capacité: *qu'il prenne Constantinople, que l'Angleterre prenne l'Egypte et nous prendrons nous, les frontières du Rhin.*

Ces stupides bourgeois en sont encore aux frontières du Rhin; il est impossible de leur faire comprendre que nos intérêts ne sont plus au Nord et que le jour où la Méditerranée serait partagée entre la Russie et l'Angleterre, la France ne compterait plus parmi les grandes puissances. Un accroissement de puissance territoriale ne nous grandirait pas d'un pouce; ce qu'il nous faut, c'est une position sur la Méditerranée, c'est la proue de nos vaisseaux tournée vers l'Orient, c'est un développement maritime.

## 11 JUILLET.

Hier, dimanche, Nieuwerkerke, Saint-Marsaut préfet de Versailles, sa femme, Mme la baronne de Serlay (née Rovigo), quelques autres personnes et moi, nous avons dîné au Petit-Trianon, dans la maison du seigneur du hameau, située sur le bord du lac au milieu du parc; puis le soir nous avons visité les châteaux et leurs parcs; il faisait un temps magnifique.

C'est toujours une visite mélancolique, le souvenir de la reine Marie-Antoinette est partout, celui de sa cour et des fêtes qu'elle y donnait. Maintenant tout est silence et tristesse, abandon et regret; ces demeures royales dépeuplées, ces parcs veufs de leurs hôtes, parlent à l'âme, lui communiquent je ne sais quelle tristesse.

Ces palais déserts attestent le passage des révolutions, on ne peut y être gai. J'ai couché le soir au pavillon de Breteuil.

Il n'y a pas encore aujourd'hui de nouvelles de Constantinople, ni de la Russie. L'empereur Nicolas marche et ne cédera qu'à la fortune des armes.

La France et l'Angleterre s'abusent en espérant quelque chose des efforts diplomatiques. De la faiblesse ou de l'indécision en ce moment seront funestes. L'Autriche n'est pas franche et la Prusse ne se prononce pas très clairement. La Russie est un empire qu'il ne faut pas menacer en vain et avec lequel il faut agir énergiquement. Nous pourrions payer cher nos lenteurs.

## 18 JUILLET.

J'arrive de Breteuil où j'ai passé la journée d'hier, j'ai trouvé la Princesse Mathilde très fortement engagée dans les eaux russes sur la question turque.

« L'empereur Nicolas, m'a-t-elle dit, n'a aucune in-
« tention politique dans toute cette affaire et les intentions
« de la Russie ne sont nullement envahissantes. Cette
« puissance ne veut pas arriver à Constantinople, elle
« ne convoite en aucune façon cette capitale. »

J'ai répondu avec un peu de vivacité que je déplorais l'aveuglement qui l'empêchait de voir juste en cette circonstance: « La politique de la Russie, ai-je ajouté,
« ne varie pas, ne tergiverse pas, et c'est ce qui fait sa
« force; depuis Pierre Ier elle est en marche pour arriver
« à Constantinople, les intérêts religieux son mis en avant
« pour masquer d'autres intérèts. En vérité, il sied bien
« au persécuteur des catholiques en Pologne et des
« musulmans dans la Russie méridionale, de revendiquer
« le droit qu'a une puissance de protéger les peuples
« qui lui sont unis par une foi commune. »

Au moment où la Hollande persécute ses catholiques, il est en effet curieux d'entendre la vieille Europe se récrier contre l'intolérance des Turcs.

Toutes les lenteurs diplomatiques mises en vant, les notes échangées, les ultimatums, etc. m'inquiètent. La Russie veut gagner du temps, ruiner la Porte, désunir la France et l'Angleterre et se fortifier dans les Principautés. Nous nous repentirons peut-être bien amèrement de ces pertes de temps.

La Princesse Mathilde trouve tout simple que la Russie revendique les plus grands avantages pour le culte grec dans la possession des Lieux-Saints, mais elle blâme la France d'avoir prétendu aux mêmes droits:

« Pourquoi se mêler de ces choses-là ? »

La Princesse se préoccupe peu des questions religieuses, elle n'a pas de sympathie pour le clergé, et j'ai souvent déploré de l'entendre parler comme elle le fait devant ses domestiques, des prêtres en général, du Pape et du Sacré Collége. Elle a trop souvent près d'elle un prêtre intrigant, l'abbé Coquereau, qui parle tout aussi légèrement de la cour de Rome; cet homme n'a de prêtre que la soutane et il ne songe qu'à l'ambition. Orléaniste dans l'âme, il a crié contre l'Empereur, jusqu'au jour où cet Empereur trop confiant l'a nommé aumônier en chef de la flotte. Avant sa nomination, il ne craignait pas de se faire l'écho des bruits les plus infâmes, de colporter les rumeurs les plus hostiles. Il veut être évêque et va partout prêchaillant pour faire du bruit.

La Princesse est sa dupe, et elle est entretenue dans son erreur par sa lectrice M^me^ Desprès, autre intrigante très active et très mauvaise, que tout le monde regrette de voir dans sa maison. L'ancienne maîtresse de cet assassin de duc de Praslin, pourvue de deux enfants dont un appartient à leur concubinage, l'autre vient je ne sais d'où.

Margot Desprès, fille de Praslin, annonce par sa dissimulation et toute l'expression de sa physionomie ses mauvais penchants.

Pauvre Princesse Mathilde, vous êtes bien mal entourée, et personne ne vous donne de bons conseils. Peu à peu, vous vous laissez aller aux complaisants; la flatterie vous mord, elle vous séduit, ceux qui vous baisent les mains, vous renieraient, si la fortune cessait de vous favoriser. Vous êtes trahie par les personnes même de votre intérieur, chacun de vos propos est rapporté envenimé, vos dépits sont racontés, vos imprudences enregistrées.

Princesse, vous êtes vendue, et vous ne vous en doutez pas.

Avant-hier, samedi, j'ai dîné au pavillon Henri IV à St-Germain avec le prince de Schauenbourg, Mérimée, Saulcy, la Saussaye et Edouard Delessert.

Mérimée passe un peu aux importants depuis qu'il est sénateur. Cette nomination est étrange.

Il y a un an, Mérimée était en prison, condamné pour avoir insulté la magistrature par sa défense de Libri. Mérimée n'est ni chrétien, ni juif, ni mahométan, il n'est pas baptisé, et sa mère est morte, il y a un an, en repoussant tout secours religieux. Mérimée a vanté cette mort, et il est tout simplement athée et égoïste.

Voilà de belles recommandations pour être sénateur!

Quel lazaret, bon Dieu, que le Sénat! Peut-on restaurer une nation, purifier ses mœurs, en dorant de tels sénateurs! Mérimée a de l'esprit, mais il a surtout celui de paraître en avoir plus qu'il n'en possède; il aime à poser, parle lourdement et lentement, s'écoute parler et arrange ses phrases. Il a toujours peu publié et il est parvenu à tout, en faisant le moins de bruit possible, et

en se remuant si peu qu'il paraissait immobile. Inspecteur général des monuments historiques, académicien, sénateur, il se fait 40,000 francs de rente. Je cherche ce qu'il peut encore ambitionner.

Jamais il ne se compromettra pour un gouvernement; il aura même le soin de rester sur la frontière de l'opposition du silence, et d'être lié avec les oppositions plus hardies. Le *savoir-faire* est une bien belle chose!

Ce que j'ai peine à comprendre, c'est que toutes les royautés se laissent prendre à ces gens-là et les rapprochent de leur trône. Aussi est-il juste de demander combien de temps durent les royautés.

Je ressens un profond chagrin, en pensant que Fould, un mauvais juif, *failli*, est premier ministre; un homme que les honnêtes gens saluaient à peine! et ce Fould a trouvé un courtisan, le marquis de Caumont La Force, qui est devenu sénateur. L'Empereur doit quelquefois avoir des nausées en regardant autour de lui; combien il doit mépriser les Français et comme il doit les trouver plats et rampants, s'il les juge d'après ceux de son palais!

## 19 JUILLET.

Marco de Saint-Hilaire, dont la mère était femme de chambre de l'Impératrice Joséphine, me communique hier le mémoire suivant qui est celui de L.-H. Leroy, marchand de modes de Sa Majesté pour l'année 1806, je le trans-

cris parce qu'on verra la dépense de l'Impératrice en *chiffons* et objets de toilette. On sait combien ces mémoires coléraient Napoléon.

Etat sommaire de ce que doit Sa Majesté Impératrice et Reine pour modes et robes fournies par L.-H. Leroy,

Savoir :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Pour sommes restées dues sur divers mémoires réglés antérieurement . . . . . . . . | | fr. | 48,000. — |
| Pour arriéré . . . . . . . . . . . . | | » | 15,000. — |
| Mois de Janvier fr. 12,264 | ces trois mois ayant été soldés ne sont rappelés que pour mémoire. | | |
| Février . . » 12,347 | | | |
| Mars . . . » 11,206 | | | |
| En Février pour M^lle^ Tascher . . . . | | » | 1,425. — |
| Pour S. M. la reine de Bavière . . . | | » | 575. — |
| Avril . . . . . . . . . . . . . . . | | » | 34,590. — |
| Mai . . . . . . . . . . . . . . . | | » | 10,209. 50 |
| Juin . . . . . . . . . . . . . . . | | » | 16,843. — |
| Juillet . . . . . . . fr. 13,881. 75 | | » | 23,881. 75 |
| Plus pour un héron noir » 10,000. — | | | |
| Août . . . . . . . . . . . . . . . | | » | 7,370. 75 |
| Septembre . . . . . . . . . . . . | | » | 9,665. 50 |
| Octobre . . . . . . . . . . . . . | | » | 10,275. 10 |
| | | fr. | 177,837. 60 |
| A déduire, reçu le 14 octobre . . . | | » | 2,000. — |
| Somme due, époque du 30 octobre 1806 | | fr. | 175,837. 60 |

Hier, après la séance du comité pour la délibération relative à la grande médaille de 4000 francs, accordée aux exposants de 1853, Nieuwerkerke, Longpérier,

de Lacroix, Chenevières et moi, nous avons dîné dans le jardin de la Taverne anglaise, rue de Richelieu; le dîner a été fort gai et très intime.

Il a été nécessairement question des récompenses accordées aux artistes-exposants, et des divers incidents du vote qui venait d'avoir lieu, et par suite duquel la médaille de 4000 francs a été décernée à Henriquel Dupont. Il n'a pas fallu moins de sept scrutins pour mettre les votants d'accord; Dupont a toujours eu le plus grand nombre de voix, sans arriver à la majorité absolue; ses deux concurrents venaient après lui. On a enfin, à l'avant-dernier scrutin, décidé qu'il y aurait scrutin de ballottage entre les trois concurrents qui avaient le plus de voix, Dupont, Troyon et Rosa Bonheur, et que les deux qui obtiendraient le plus de suffrages, seraient définitivement ballottés. A ce scrutin, Rosa Bonheur a été vaincue et le débat s'est établi entre Dupont et Troyon. Dupont l'a emporté de quatre voix. Aussitôt il a déclaré qu'il entendait disposer de deux mille francs pour augmenter la somme des acquisitions et de deux mille francs pour la caisse de secours de l'association des artistes. Il a été fort applaudi.

Dupont s'était longtemps refusé à laisser le jury maître de lui décerner le prix de 4000 francs. Il prétendait que comme juré lui-même, il lui était interdit de prendre part au concours; nous n'en avons pas jugé ainsi, et malgré son insistance le prix lui a été adjugé.

Les décisions du jury pour les première, deuxième et troisième médailles sont pour la plupart singulières Les coteries l'ont emporté sur la justice. Les moindres paysagistes, s'ils affectent le *fouillis*, sont soutenus par

les coloristes. La petite peinture est en faveur. Les travaux sérieux n'ont pas grande chance. Devers, l'auteur d'une belle faïence, peinte en émail, à figures de plus de six pieds, avec bordure également émaillée à la manière de Luca della Robbia, n'a rien obtenu.

Soulanges-Theissier, lithographe, qui fait très bien de bonnes traductions des maîtres et dans de grandes dimensions, n'a rien obtenu non plus; depuis 1841, il a une 3e médaille!

Reiset, conservateur des dessins du Louvre, et Villot, conservateur de la peinture, ne possèdent pas le véritable sentiment de l'art. Ce sont des collectionneurs et non des connaisseurs; ils sont étroits dans leurs appréciations, importants, et se croient les seuls juges compétents. Ce sont deux papes infaillibles, deux grands-lamas qu'il faudrait adorer. Ils ne discutent pas, ils prononcent des sentences, et tiennent peu de compte des observations qui leur sont adressées. Quand ils ont dit: « *Ceci est bon* », ils n'admettent point qu'un autre avis puisse prévaloir.

Reiset ne voit que Ingres et son école, Villot que Delacroix et ses imitateurs. Le premier ne voit que les tableaux que la couleur ne déshonore pas. Le second, au contraire, se prosterne devant la couleur assez empâtée pour déformer le dessin.

L'un rêve devant la *Vénus* ou *l'Odalisque* de Ingres. L'autre devant *le massacre de l'évêque de Liége,* par Delacroix.

Ils rient l'un de l'autre, et ils se vénèrent eux-mêmes sur l'autel où chacun d'eux se place.

Reiset n'y voit pas, et pour juger un tableau ou un dessin, il arme son œil d'un binocle et promène son nez sur le tableau ou le dessin.

Villot, après avoir fait d'assez mauvaise peinture, s'est subitement épris de la miniature, et il passe son temps à contrefaire des Fragonard ou à copier des Hall.

Il aurait voulu n'admettre au salon que les miniatures de Mme Herbelin, qui a fait cette année le portrait de Mme Villot.

L'importance de ces deux conservateurs se trahit par leurs discours. Reiset, quand il parle d'art, répète à tous propos, *croyez ce que je vous dis,* et, si l'on ne s'en tient pas à son jugement, comme cela arrive quelquefois, il hausse les épaules et part.

Villot s'attribue tout ce qu'on fait au Musée, toutes les mesures prises en faveur de l'art et des artistes; il réclame l'initiative de toutes les décisions utiles, et, dans son intérieur, sa femme dit à qui veut l'entendre, que sans son mari le Musée *irait à la diable!*

Ces deux grands travailleurs ne viennent pas tous les jours à leur cabinet, et Reiset prend assez régulièrement un congé de deux ou trois mois par année.

Villot a fait longtemps du journalisme à propos des arts, et il attaquait vivement et acrement les administrateurs chargés des Beaux-Arts et des Musées; mais il faut dire qu'aujourd'hui il n'admet pas qu'on discute les assertions de ses catalogues.

Longpérier, le conservateur des Antiques, est un tout autre homme, il en sait plus à lui seul que les deux autres ensemble (ce n'est pas beaucoup dire).

Longpérier sait immensément, et il sait bien; il a le sentiment artiste, le goût sûr et beaucoup de simplicité.

De Laborde est un faux savant qui a su se glisser à l'Institut. C'est un chiffonnier qui cherche sans discernement dans tous les fouillis.

Nieuwerkerke est aveuglé sur le compte de Villot et de Reiset. Quant à Laborde, il sait ce qu'il vaut.

## 22 JUILLET.

Les dépêches arrivées hier confirment mes prévisions sur la question d'Orient. L'empereur Nicolas veut fatiguer et épuiser la Turquie; il ne repousse ni n'accepte les nouvelles propositions qui lui avaient été faites. L'empereur Nicolas veut prendre ses positions d'une manière solide, pour cela il faut du temps, et il espère abuser l'Europe encore quelque temps. La France et l'Angleterre ont fait une faute en n'occupant pas les Dardanelles le jour où elles ont appris l'entrée des Russes dans les Principautés; elles en feraient une plus grande encore en accordant à la Russie le bénéfice du prolongement de la situation.

J'ai beaucoup causé de tout cela hier avec La Guéronnière, avec qui j'ai dîné à Breteuil chez la Princesse Mathilde.

Hier nous avions une séance du jury pour le choix des tableaux de l'exposition d'honneur. Lorsque je suis arrivé, une discussion durait depuis une heure sur le droit que nous voulions prendre de juger les tableaux

de tous les artistes décorés ou membres de l'Institut. La discussion était fort aigre; le jury allait se dissoudre. Dauzats et Henriquel Dupont, appuyés par Lacroix et Picot, ne voulaient entendre à rien. D'un autre côté, le reste du jury ne voulait pas admettre tous les tableaux des membres de l'Institut et des décorés parmi les tableaux de choix, et Dauzats, l'homme de la société libre des Beaux-Arts, attisait le feu.

Tout cela m'a paru misérable et puéril, et pour trancher la difficulté, j'ai proposé de consacrer aux artistes décorés et aux membres de l'Institut une salle spéciale sur la porte de laquelle on écrirait: *Salle des exempts.* Ma proposition a été acceptée.

Aussitôt M. Villot a pris la parole pour dire: « *M. de* « *Viel Castel n'a fait que devancer une proposition sem-* « *blable, mais plus complète* ......... », on ne l'a pas écouté; il était fort contrarié d'avoir pendant plus d'une heure retourné sa cervelle sans y trouver le moyen de trancher une difficulté, et il aurait aimé à s'emparer comme sienne de ma proposition.

Je suis parvenu à faire repousser de l'exposition d'honneur les tableaux de Courbet; je n'ai pas voulu que la mauvaise plaisanterie du chef de l'école de l'ignoble pût se prolonger. Français et Mouilleron étaient furieux, car ils avaient eu l'idée de lui faire décerner une première médaille.

Rodakowski est venu me remercier du bien que j'avais dit de lui, et M. Lehon m'a amené un artiste Belge, fort distingué, qui tenait aussi à me remercier.

Van Moer n'osait pas envoyer des tableaux à notre exposition, il est très modeste et il m'a dit: « *Je ne*

« *suis qu'un ouvrier tourneur en ivoire, je n'ai jamais* « *appris à peindre. Je prenais mes pinceaux le dimanche* « *pour me délasser, et je comptais peu sur le succès. Je* « *suis bien heureux de ce qui m'arrive, je pourrai main-* « *tenant me livrer à mon goût pour la peinture, car mon* « *existence est assurée.* »

Van Moer est un artiste très remarquable et il ira loin s'il continue.

L'Empereur a décoré, il y a quelques jours, un aide de camp du roi de Piémont, M. de Thannberg, l'ancien Perrot de Thannberg, frère d'un inspecteur des haras français. Cet aide de camp piémontais est tout simplement un voleur; il a dérobé chez mon frère Victor, il y a quelques années, une assez belle épingle, et lorsque mon frère lui en a parlé, il a avoué, en prétendant qu'il ne l'avait prise que pour en faire faire une pareille par son bijoutier, cependant il ne l'a pas rendue.

Ce Thannberg, véritable aventurier, a escroqué tout le monde, puis lorsque M^me^ la comtesse Dash (veuve de Saint-Mars) est partie abandonnant son mari pour se faire princesse Moldave, en épousant je ne sais plus quel hospodar, Thannberg est parti avec elle, comme chevalier d'honneur et comme amant; il a vécu à ses crochets, il a mené la plus sale existence et aujourd'hui le voilà aide de camp du roi de Piémont et décoré de la croix d'officier de la légion d'honneur par l'Empereur des Français ! ! !

L'évêque de Nancy circonvient le général Saint-Mars pour lui faire reprendre sa femme; elle est laide à présent et n'est plus jeune. L'évêque aura bien de la peine à la nettoyer, car elle s'est vautrée dans tous les égouts.

Elle a eu des enfants de tout le monde. Ce n'est point le repentir qui la pousse à revenir vers son mari ; elle recommencerait ce qu'elle a fait si elle le pouvait, mais elle ne trouve plus d'amants, et comme son mari commande un département, elle ne serait pas fâchée de trôner un peu à Nancy et d'y être traitée de *Madame la générale*.

L'évêque fait là une belle besogne !

## 27 JUILLET.

La Russie cherche toujours à gagner du temps ; elle ne veut d'ailleurs reconnaître à aucune puissance le droit d'intervention. Il faut bien cependant que toutes ces lenteurs aient une fin. Je persiste à croire que nous perdons un temps précieux. Dieu sait ce qu'il nous en coûtera.

Hier a eu lieu la distribution des récompenses aux exposants de 1853. Cette solennité était présidée par le Prince Napoléon, assisté de Son Excellence le ministre d'Etat et de Nieuwerkerke. Sur les bancs à droite de l'estrade siégeait le jury, nous avions mis nos uniformes de conservateurs. L'Institut était à gauche, également en uniforme.

Je trouve trop considérable le nombre des croix distribuées. Neuf de chevaliers, deux d'officiers. On devrait, ce me semble, pour rendre à cette pauvre croix un peu de sa valeur, n'en donner qu'une par an.

Il n'y a qu'un grand prix de 4000 francs. Pourquoi mettre l'argent au-dessus de l'honneur?

Tous les artistes veulent être décorés, et l'administration tient à les satisfaire. M. Jules André décoré! paysagiste médiocre, 3e médaille en 1835.... cette faveur ne s'explique pas.

Hébert a fait cette année un très médiocre tableau, *le baiser de Judas,* et on le décore; que lui donnera-t-on, s'il fait une bonne peinture?

Guérard, sculpteur maniéré, peu aimé des artistes, ayant une vanité incommensurable et peu estimé pour sa vie privée.

Dubuffe, peintre à la mode pour les portraits, a fait cette année un mauvais portrait de l'Impératrice, ce qui est cause du propos suivant, tenu par une Russe fort spirituelle: « *cette croix donnée à M. Dubuffe est une* « *nouvelle preuve de la bonté de l'Impératrice: M. Dubuffe* « *la défigure, elle ne s'en venge qu'en le décorant!* »

D'autres disent:

*M. Dubuffe crucifié en 1853 pour crime de lèse-majesté.*

Véron m'a remis hier le titre imprimé de ses mémoires qui auront pour titre *Mémoires d'un bourgeois.* Il m'enverra le premier exemplaire.

Véron est la vanité même, il dit à qui veut l'entendre:

« *J'ai conduit Louis-Napoléon par la main jusqu'au* « *trône, et il reconnaît mes services par la plus noire* « *ingratitude!* »

Ses mémoires seront curieux; il disait dernièrement devant moi: « *Si l'Empereur sait vivre, il m'enverra la*

« croix de commandeur de la légion d'honneur pour le « 15 août. »

Il n'est pas content d'être officier!

Quel singulier temps que le nôtre : on a détruit, il y a 60 ans, l'aristocratie pour la remplacer par l'aristocratie de l'intrigue. On avait élevé le journalisme à la toute-puissance et Dieu sait qui sont les journalistes. Nous revenons un peu de cet engouement. Pour la plupart, les journalistes sont de mauvais bohémiens qui ne sortiraient pas sans condamnation du banc de la police correctionnelle. Impies, débauchés, filous, calomniateurs, et ils sont chargés d'instruire le peuple.

Les plus honnêtes ne sont qu'ambitieux, mais ils sacrifieraient la France à leur ambition. Quelques-uns sont encore ménagés comme des puissances, quoiqu'en retraite. Houssaye a la direction du Théâtre Français, Roqueplan celle de l'Opéra, Alph. Royer celle de l'Odéon.

## 1er AOUT.

J'ai appris hier à Breteuil qu'une des causes du renvoi de M. de Maupas, ministre de la Police, est qu'il avait inventé la fameuse machine infernale de Marseille pour se faire valoir. Les agents de Pietri, préfet de police, ont découvert cette belle imagination.

Les décorés après l'exposition, plus Mme Herbelin et Mlle Rosa Bonheur, dînent demain à St-Cloud avec l'Empereur, Fould, le Prince Napoléon et Nieuwerkerke.

## SAMEDI 6 AOUT.

Au dîner des décorés de St-Cloud, les artistes ont été séduits par la grâce parfaite de la réception et par l'amabilité de l'Empereur et de l'Impératrice.

La question turque préoccupe toujours beaucoup les esprits; parmi les hommes d'argent, il y a un parti assez nombreux qui accepterait la paix à tout prix pour qu'aucune de leurs combinaisons financières ne soit dérangée. Quelques-uns même disent: qu'importe que la Russie soit à Constantinople.

Si cette question s'arrange, comme on dit, *à l'amiable,* l'amiable pourra nous coûter cher un jour. On ne songe qu'à la vie matérielle du moment; le patriotisme raisonné et prévoyant est généralement inconnu.

## 10 AOUT.

Je dînais hier à Businval près Rueil chez le prince Murat; après dîner, nous avons causé de Fould, le ministre d'Etat, qu'il méprise souverainement. Il m'a dit qu'à la cérémonie du mariage de l'Empereur, Fould, entrant dans le salon de famille où les princes, les princesses, les grands dignitaires et les ministres attendaient l'Empereur et l'Impératrice, s'était donné les airs d'une seconde majesté. Il allait, serrant les mains des membres de la famille impériale, avec cette fatuité qu'il pousse au plus haut point. Arrivé devant le prince Murat, il lui tendit la main d'un petit air protecteur. Le prince fit un mouvement d'épaules et lui dit:

« *Passez, Monsieur, je ne donne pas la main à un* « *homme comme vous.* »

Fould surpris, voulut insister et demander une explication.

Le prince reprit : « *Passez donc, et vite, fichtre, ne me le faites pas répéter.* »

Fould passa, mais il se plaignit à l'Empereur, qui écrivit au prince Murat : *qu'il n'entendait point qu'aux Tuileries un prince de sa famille malmena si vivement un de ses ministres.*

Le prince Murat lui répondit qu'il était le maître chez lui et que, pour pouvoir lui obéir, il s'abstiendrait de venir désormais au palais.

L'Empereur invita Murat, lui fit mille amitiés, mais il ne l'a point rapatrié avec Fould, et Murat a dit à l'Empereur :

« *Je ne donnerai jamais la main à un homme que je méprise.* »

A l'occasion de cette scène, une foule de maréchaux et d'officiers généraux se sont fait inscrire chez le prince Murat.

Fould est exécré et méprisé par tout le monde, c'est justice.

Persigny et lui sont bien ensemble. Le prince Murat prétend que tous deux ont appris à se connaître et qu'ils respectent leurs petites infamies.

« Si je voulais parler sur ce que je sais de Per- « signy, m'a dit le prince, il y aurait de quoi l'envoyer « aux galères. »

Quels tristes hommes l'Empereur a autour de lui !

En ce moment, la Princesse Mathilde croit aux cajoleries de Fould, comme à celles de de Laborde, comme aussi à la bonhomie de M[me] Desprès sa lectrice. M[me] Desprès est l'espion placé près d'elle, et dimanche dernier elle disait avec audace: « *Tout ce que dit la Princesse est répété à S[t]-Cloud.* »

Il paraît qu'il suffit d'être prince pour devenir aveugle.

Jamais les cours de Louis XVIII et de Charles X n'ont présenté une collection d'êtres aussi misérables ou méprisables que la cour de Louis-Napoléon.

La reine Christine est venue y recevoir vingt camouflets, l'Impératrice ne l'a pas reconduite, etc., etc.

La duchesse d'Albe, au contraire, trône à S[t]-Cloud, ni son mari, ni elle ne rendent de visite, et il y a des gens comme il faut qui supportent ces impertinences!

La noblesse de France ne va pas à la cour, elle n'a pas à répondre de la platitude des courtisans actuels.

## 11 AOUT.

Le ministre Fould ne veut pas me porter sur la liste des personnes qui doivent être décorées à l'occasion du 15 août. Il a sa rancune contre moi, et il fait passer sa rancune avant la justice. L'Empereur se souviendra-t-il de la promesse spontanée qu'il a bien voulu me faire le 14 mars dernier? L'Impératrice se rappellera-t-elle qu'elle m'a dit: *Je ne lui laisserai point oublier sa promesse, les Viel Castël sont de mes amis!* . . . .

Je l'ignore, je me repose sur la promesse impériale; si les promesses sont oubliées, tant pis, non pas pour moi, mais pour ceux qui les ont faites. J'ai la conscience d'avoir mérité une distinction qu'on me fait attendre plus que de raison. J'ai travaillé plus que la plupart de mes contemporains, on ne m'empêchera point de continuer en ne me décorant pas, et j'avoue que je ne serai pas bien malheureux de n'avoir point un bout de ruban rouge à la boutonnière. Il y a tant de goujats parmi les décorés! Aujourd'hui, on la promet, cette croix, à Galimard, le type des intrigants et des mauvais peintres.

Le maréchal Saint-Arnaud la sollicite pour Lépaule, détestable *peintraillon,* qui s'embusque dans tous les coins, pour forcer les premiers venus qui ont de l'argent à se laisser peindre par lui; Belmont dont j'ai déjà parlé, l'étale sur sa poitrine!

La Tour du Pin la salit! etc., etc., etc.

Mais dans ma famille on tient à me voir décoré!!!

J'apprends une assez jolie particularité de la vie de Fould, la voici. En entrant au ministère d'Etat, il a nommé chef de la comptabilité du ministère un inconnu du nom de Sapia qui a une très jolie sœur; Fould couchait avec cette jolie sœur! Un autre frère de la donzelle est militaire, on a voulu lui donner de l'avancement, mais il a refusé, en répondant que le canal qui avait fait nommer son frère chef de division, ne le conduirait pas au grade d'officier.

Fould ne se cache que très peu de sa vie débauchée, « *il n'accorde, dit-il, qu'aux femmes qui lui accordent quelque chose.* »

Il a tenu ce propos devant moi à Breteuil à la Princesse Mathilde, en parlant de la marquise de Contades à laquelle il venait d'accorder je ne sais quoi, et qu'il avait ramenée la veille à Paris dans sa voiture.

## 12 AOUT.

L'affaire légitimiste dite de la *ligue fédérale,* qui se juge à Paris devant la sixième Chambre de la police correctionnelle, est curieuse en renseignements sur ce malheureux parti.

M. le comte de Chambord est réduit à se servir d'intrigants de bas étage, tels que Jeanne, papetier du passage Choiseul, et Piégard, beau-père de Proudhon. Les demandes de secours adressées au comte de Chambord et trouvées chez Piégard sont de la main de Proudhon. Cet auteur de «*la propriété, c'est le vol*» énumère les titres royalistes de son beau-père, etc., etc.

Ce Piégard est du reste convaincu d'avoir volé la caisse d'une petite coterie royaliste. Une longue lettre de Dubuisson, chef de toutes les intrigues légitimistes, édifie sur la *fusion* tant prônée. Le comte de Chambord n'en veut pas; enfin personne n'en veut, et tout le monde cherche à se tromper. Le comte et la comtesse de Chambord annoncent qu'incessamment ils monteront à cheval pour prendre Paris à l'aide des troupes que le papetier Jeanne est chargé d'enrôler! Il est recommandé de se méfier des nobles et des gros bonnets, etc., etc., puis des grades sont promis, des pensions, des indemnités Tout cela est risible au dernier point.

Le comte de Chambord est entouré de niais et d'intrigants qui l'aveuglent ; lui-même est un prince sans énergie qui joue au Prétendant, comme les enfants jouent à la petite chapelle le jour de la *Fête-Dieu*.

Il est douloureux de voir ainsi finir cette grande et noble race des Bourbons. Les descendants de Charles X, d'un côté, les d'Orléans de l'autre.

Les d'Orléans ont pour chef une protestante allemande, remuante et ambitieuse, qui s'appuie sur le vieux parti parlementaire, rêvant le retour de la puissance des Chambres et du journalisme, du jeu de bascule calculé sur l'immoralité des partis et la vénalité des hommes.

Les Molé, de Broglie, Guizot, Thiers marchent sous cette bannière et sont d'accord pour le moment ; s'ils réussissaient, ils deviendraient ennemis, et avec tout le parlementarisme le plus délicat ils nous conduiraient à de nouvelles révolutions. Pour ces messieurs, la France se compose d'un roi *qui règne et ne gouverne pas*, puis d'un Parlement divisé en deux fractions, dont celle qui n'est pas au pouvoir démolit journellement le pouvoir que cependant elle convoite. Il y a en France des niais qui regrettent l'heureux temps où nous vivions sous le bon plaisir de quelques bavards.

Aujourd'hui, nous avons, obstruant les avenues du pouvoir, tous les faquins tarés ! .. L'Empereur les connaît et les méprise, mais il croit malheureusement tous les hommes également méprisables, et il pense qu'il est plus facile de faire quelque chose avec des gens qui retomberaient dans la boue s'il ne les soutenait pas, qu'avec des gens qui se targueraient de leur propre position.

## 13 AOUT.

Arago, l'inspecteur des Beaux-Arts, sort de mon cabinet; il m'a rapporté un propos d'Alexandre Dumas qui peint à merveille ce saltimbanque littéraire, le voici:

« Que restera-t-il de notre siècle? presque rien!
« Les hommes d'élite sont en exil. Tite Live (Alex. Du-
« mas) est à Bruxelles, et Tacite (Victor Hugo) est à
« ersey. »

Dumas se croit un grand historien, ce n'est qu'un grand histrion!

Si par un jeu fatal de la fortune ces gens-là arrivaient un instant au pouvoir, nous verrions le règne des tigres d'imitation. Les lauriers des Lebon, des Carrier, des Danton les empêcheraient de dormir.

## 14 AOUT.

Il y a trois jours, l'Impératrice après déjeuner a dit à l'Empereur:

« Louis, nous avons promis la croix à M. de Viel
« Castel, tâchez de ne pas l'oublier. »

L'Empereur a répondu:

« Nous verrons. »

L'Impératrice ne s'est pas contentée de cette réponse.

« Ce n'est pas nous verrons, qu'il me faut, vous
« avez promis, il faut tenir. »

Enfin, à mon tour, moi je dis: nous verrons demain.

Dans le *Moniteur* de ce matin il y a quatre nominations d'officiers et de chevaliers.

*Officiers:*

Mocquard, secrétaire de l'Empereur,

Conneau, premier médecin.

*Chevaliers:*

Ch. Thélin, trésorier de la cassette,

Acar, premier pharmacien.

Conneau est un ami dévoué; Thélin est, je crois, frère de lait, je n'ai pas d'objections à faire; mais Acar le pharmacien!; mais Mocquard, est-ce pour avoir servi d'eunuque blanc à l'Empereur auprès de Mme Howard? est-ce pour avoir sali sa femme et sa fille en les conduisant à l'Opéra en grande loge avec Mme Howard?

Pauvre ordre de la légion d'honneur, Mocquard un sale maq.....

J'ai dîné hier à Breteuil avec la famille Murat et la famille Casa-Bianca.

La Princesse assiste aujourd'hui à la grande revue en calèche découverte avec l'Impératrice. A trois heures elle part pour aller à Enghien dîner chez Reiset, je suis de ce dîner.

Tout ce qui a transpiré de la note acceptée par la Russie, me donne lieu de craindre, qu'après avoir fait beaucoup de bruit, remué des flottes, on n'accède à tous les ordres du Czar. Il y a là un amoindrissement des puissances et un agrandissement de la Russie; on lui céderait le protectorat et on aurait accepté la médiation de l'Au-

triche, parce que l'empereur Nicolas ne veut pas reconnaître à la France et à l'Angleterre le droit d'intervention dans les affaires turques.

La Russie pousse la condescendance au point de ne pas faire payer les frais de guerre à la Turquie.

Pour reconnaître ce bon procédé, on ne parle pas, dans la note collective, de l'évacuation des provinces, on s'en rapporte à la bonne foi et à la loyauté de l'empereur Nicolas ! ! !

La plaisanterie est bonne, cependant je ne crois pas qu'elle soit du goût de John Bull. La Russie a voulu savoir ce qu'elle peut, elle le sait aujourd'hui; il n'y a plus qu'elle qui soit une puissance de premier ordre. La France et l'Angleterre ne savent pas soutenir leurs faibles alliés.

La diplomatie de la France et de l'Angleterre a si bien conduit les affaires, que le Turc sort du conflit complètement assujetti. Il n'est plus qu'un sujet russe, et il sait désormais combien il doit compter sur ses grands amis de France et d'Angleterre. La Russie règne seule, cela est triste, mais cela est, nous avons perdu une seconde bataille de Waterloo.

M. Drouin de Lhuys a reçu le grand cordon de la légion d'honneur; vraiment cela est prodigieux, si j'étais l'empereur de Russie, je le nommerais prince.

Sous Louis XV, on a laissé tomber la Pologne. En 1853, on met la Turquie sous le vasselage russe.

Napoléon Ier disait qu'avant cinquante ans l'Europe serait républicaine ou cosaque!

Nous chanterons des *Te Deum* pour toute la belle affaire turque. [1])

## 16 AOUT.

J'ai 51 ans aujourd'hui. Hier l'Empereur devait me donner la croix, de lui-même il me l'avait promise, mais il n'a pas tenu, Fould s'y opposait.

Un certain Guérin, qui se fait appeler de Tencin, a été nommé chevalier, comme président de la société des *Sauveteurs*. Ce n'est qu'un filou, fils d'un serrurier-brocanteur, fréquentant les cabarets où se réunissent les brocanteurs, *revisant* avec eux et traité par eux comme *une espèce*.

Alex. Couderc, mauvais peintre de fleurs, a été nommé chevalier.

Abel de Pujol, pour avoir à l'Académie donné sa voix à Delacroix, a été nommé officier.

M. de Vernaut, beau-père de Belmont et de d'Ivry, légitimiste, membre du club des *pommes de terre,* mari de la maîtresse avouée de Hope, est nommé chevalier.

L'Empereur a dit hier à Nieuwerkerke: je n'ai pu nommer M. de Viel Castel, la liste de Fould était complète, mais ce n'est que différé.

J'y tiens peu, et je crois peu aux paroles souveraines, je suis payé pour cela. Je crois à la haine de Fould et j'y compte, c'est plus certain.

---

1) Toutes ces prévisions se sont heureusement trouvées fausses. la Princesse qui les inspirait se trompait.

On me fait des compliments de condoléance, comme si j'étais à plaindre de n'être pas assimilé à M. Guérin, dit de Tencin. Il n'y a que moi qui puisse me persuader que je ne sois pas infortuné.

Décorez, décorez! messieurs les ministres, vous pouvez créer des chevaliers, mais des gens d'honneur, non!

## 17 AOUT.

J'ai dîné hier à Breteuil avec le ministre de la Marine. On a parlé des décorés du 15. J'ai dit mon opinion sur quelques-uns d'entre eux, notamment sur Guérin, dit de Tencin, qui a comparu en police correctionnelle pour port illégal de la légion d'honneur.

Le ministre m'a dit que l'amiral La Susse était arrivé chez lui, humble et misérable comme un homme qui se sent perdu. Toute son arrogance est tombée, personne ne le plaint.

Reiset, notre premier secrétaire d'ambassade à Pétersbourg, est arrivé. J'ai dîné dimanche avec lui chez son frère à Enghien. Il pense que l'empereur Nicolas d'ici à peu d'années reprendra ses prétentions sur la Turquie, et il regarde comme un faute grave l'indécision de l'Angleterre qui n'a pas permis d'entrer dans les Dardanelles lorsque les Russes entraient dans les Principautés.

L'empereur Nicolas a essayé sa force, et il sait positivement ce qu'il avait toujours prévu, que l'Angleterre se contenterait de faire bavarder ses diplomates.

Il n'aime pas l'Empereur Napoléon, mais il l'estime, et il dit sentencieusement : « Il est mon ami, car les amis « se choisissent, tandis que les frères sont imposés par « la nature. »

Je crois peu à cette amitié de choix, et d'après tout ce que je sais de Pétersbourg, je persiste à penser que l'affaire d'Orient nous coûtera cher.

Drouin de Lhuys est de plus en plus outrecuidant; il se croit le Metternich actuel, il se pavane dans la fierté de sa réponse à Nesselrode qui finit en queue de poisson, car la Russie aura ce qu'elle voudra.

La soirée s'est terminée en petit comité et le ministre de la Marine nous a récité des élégies de sa façon, puis deux petites pièces, l'une sur Victor Hugo, l'autre sur Baze. Ces deux petites pièces sont pleines de verve, de bonne et vigoureuse colère.

Le ministre et moi nous avons terminé la soirée en jouant assis, la première scène de Dauville et Bonnard de *l'Ecole des vieillards*. Le ministre faisait Bonnard.

Il me semble que le maréchal Magnan commence une disgrâce.

L'Impératrice est toujours d'une santé très délicate; l'union règne dans le ménage impérial, et l'Empereur dit : « Aucune femme ne pouvait mieux me convenir ; elle « est dévouée, elle est enjouée, elle est bonne, et elle « est spirituelle. »

C'est l'Impératrice qui a obtenu la grâce du capitaine de vaisseau qui a échoué un de nos bâtiments sur l'île des Sapins à l'entrée des Dardanelles, l'Empereur et le ministre voulaient le casser.

## 18 AOUT.

L'Empereur et l'Impératrice vont partir pour Dieppe. La Princesse Mathilde ira, sur l'invitation qu'ils lui en ont faite, passer quelques jours avec eux.

Paris va devenir désert, l'époque des chasses enlèvera les quelques attardés qui l'habitent encore.

## 19 AOUT.

Le Prince Napoléon a donné un grand dîner aux lauréats des concours des colléges. Léon de Laborde y avait été invité. Cet homme poursuit la réalisation de son idée fixe; il cajole ce qu'il croit l'avenir, pour arriver à la direction générale des musées.

Nieuwerkerke et la Princesse Mathilde sont aveuglés maintenant sur son compte, ils le trouvent charmant. Ils verront un jour combien ce faux savant sait manœuvrer avec habileté.

Fould aussi est bien vu par la Princesse Mathilde et par Nieuwerkerke; quelques cajoleries les ont gagnés, et j'ai la conviction qu'ils ont là un mortel ennemi.

*11 heures.*

Le comte de Tascher, premier chambellan, sort de mon cabinet; nous avons longuement causé de Fould, qu'il déteste, comme tous les gens qui sont à la cour. L'outrecuidance du personnage dépasse toute croyance.

Il voudrait établir sa suprématie sur tous les grands-officiers, mais on lui résiste.

L'Empereur et l'Impératrice sont séduits par Fould, qui a grand crédit auprès d'eux; néanmoins l'opinion du comte de Tascher est qu'il tombera par excès d'amour-propre.

Il voulut dernièrement astreindre les officiers de la maison impériale à faire légaliser leurs feuilles de route par les maires, lorsqu'ils seront en voyage pour leur service.

Les officiers se sont plaints et cela n'a pas eu de suite.

Hier soir à St-Cloud, me disait le comte Tascher, on ne s'est couché qu'à minuit chez l'Impératrice, parce qu'il y a eu discussion très animée entre elle et Tascher à propos de la mort du duc de Reichstadt.

L'Impératrice soutenait qu'il avait été empoisonné par les Autrichiens; le comte Tascher lui répondait que l'honnêteté autrichienne repoussait cette accusation.

L'Empereur dans l'intimité joue comme un enfant; il a organisé un jeu de ballon, et il se livre avec fureur à cet exercice. Le dressage des poneys de l'Impératrice l'occupe beaucoup, ainsi que le placement de nouveaux tableaux dans les appartements.

De tout ce que m'a dit le comte de Tascher il résulte que l'astre régnant aujourd'hui à la cour est Fould, et qu'il faut attendre la fin de l'engouement de l'Empereur pour avoir justice contre les injustices de cet homme.

Il est vraiment honteux qu'un mauvais Juif taré, banqueroutier et mal vu par tous, soit le bras droit de l'Empereur. Ce Juif fait l'homme à bonnes fortunes, il

prend des airs importants, et il y a de telles lâchetés autour de lui que de jeunes et jolies femmes consentent à coucher avec cet échappé des synagogues.

Depuis que je suis à même de voir les Juifs de près, je comprends les édits de nos rois qui les bannissaient. Plus que jamais nous sommes aujourd'hui leur proie, l'argent de la France passe en leurs mains.

Les Rothschild, Pereire, Fould et le petit Avigdor se partagent les concessions de chemins de fer, de canaux; il n'y en a que pour eux; lorsqu'il sera trop tard, on verra le danger de les avoir faits, par leurs richesses, plus puissants que l'Etat. Veut-on un exemple de la façon dont se traitent les affaires, le voici. Pereire, pour inquiéter le chemin de fer de Strasbourg et lui soutirer quelques millions, rachetait depuis longtemps au taux de 200 francs les actions en baisse du chemin de Montereau. Il menaçait de continuer ce chemin et de faire ainsi concurrence à Strasbourg. L'administration de Strasbourg alors a racheté au pair, c'est-à-dire à 500 francs, ce que Pereire avait payé 200 francs (d'où Pereire a d'abord tiré un petit bénéfice de six à huit millions), puis elle lui a fait obtenir le petit chemin de Vincennes promis à La Guéronnière et pour lequel le ministère avait demandé trois jours auparavant un cautionnement d'un million, que la compagnie La Guéronnière avait réalisé.

Je tiens ces détails du secrétaire-général des Travaux publics.

Ces tripotages, ce favoritisme, ces concessions toujours aux mêmes Juifs font dire dans le public que l'Empereur touche des sommes énormes à chaque nouvelle concession. On va même jusqu'à désigner celui qui

sert d'intermédiaire et qui ne serait autre qu'Acart, le pharmacien impérial décoré il y a trois jours.

Il n'y a pas un mot de vrai dans ces cancans, mais la fortune rapide des Juifs, qu'on ne cesse de combler, leur donne naissance. Les Juifs sont odieux aux Français et ils le seront toujours, parce qu'ils sont toujours usuriers et voleurs à quelque haute position qu'ils soient parvenus.

## LUNDI 22 AOUT.

J'ai passé deux jours à Breteuil. Nieuwerkerke est parti dimanche matin pour le conseil général et je fais l'interim de ses fonctions de directeur général.

La Princesse Mathilde part aujourd'hui pour Dieppe, où elle passera huit jours. Je crois être certain qu'elle et Nieuwerkerke s'aveuglent sur les sentiments de l'Empereur et de l'Impératrice à leur égard. Il est évident que l'Empereur voit leur liaison avec déplaisir. Un de ces jours, le mécontentement impérial se traduira en paroles et en actes que je redoute pour eux; ils ont commis, je le crois, une imprudence en venant habiter le pavillon de Breteuil dans le parc de St-Cloud. Les signes précurseurs d'une disgrâce apparaissent à l'horizon. Les soirées de la Princesse sont moins fréquentées. Les officiers de la maison impériale et les dames de l'Impératrice ont reçu *le conseil* de ne s'y pas présenter. L'Impératrice n'y est venue qu'une fois, la duchesse d'Albe n'a pas même envoyé une carte. Mais comme cela arrive

toujours, les intéressés n'y voient rien et se conduisent avec une imprudence rare. Nieuwerkerke croit à l'étoile de son ambition. Il s'est habitué à la faveur, il ne veut pas se réveiller. Il habite Breteuil avec son valet de chambre; ses chevaux et ses gens d'écurie occupent les communs avec les chevaux et les gens d'écurie de la Princesse. Il se promène avec elle dans le parc de St-Cloud et sous les yeux de l'Empereur, en veste de toile, enfin il brave tout et se croit certain de l'avenir. Dieu veuille ne pas le faire tomber de sa position, mais je crains des revers. Nieuwerkerke a beaucoup d'ennemis et il ne veut pas le croire. J'ai la presque certitude que dans la maison même de la Princesse il y a un espion qui rend compte de tout à l'Empereur. L'orage s'amasse, grossit et gronde. Nieuwerkerke ne voit rien, il ne songe qu'à sa fortune, se berce d'ambitieuses espérances et il transforme les mots les plus insignifiants en marques de faveur.

La cour a toujours été un terrain difficile et glissant. La cour de l'Empereur, ambitieuse et avide, offre plus d'écueils que toutes les autres. On attend avec impatience la disgrâce de Nieuwerkerke et on fera tout pour la hâter.

La Princesse est très imprudente, non-seulement dans ses actions, mais aussi dans ses paroles; hier à table, elle disait: « Je n'ai jamais désiré la chute de « Louis-Philippe, j'étais plus heureuse sous son règne qu'à présent. »

Ce propos sera envenimé et rapporté à l'Empereur. Mme Desprès, la lectrice de la Princesse, ne m'inspire aucune confiance; je la crois très capable de trahison.

Nieuwerkerke et la Princesse la trouvent excellente cette année, ils sont pleins d'attentions et d'amabilité pour elle.

Nieuwerkerke a introduit Soulié, conservateur-adjoint de Versailles, et Chennevières, inspecteur de l'exposition, dans l'intimité de la Princesse. Soulié en abuse pour multiplier ses visites, on le trouve déjà trop empressé. Ces deux messieurs sont des courtisans maladroits.

Nieuwerkerke n'a pas su composer une société convenable à la Princesse; il ne laisse guère venir près d'elle que des inférieurs, cela est maladroit. Lui-même, vis-à-vis des domestiques, se montre trop comme le maître de la maison. Cette attitude est sue à St-Cloud, elle blesse les susceptibilités de l'Empereur.

La Princesse ne dissimule en aucune circonstance sa liaison. Elle parle de Nieuwerkerke comme une femme parlerait de son mari. Tout le monde sait qu'ils logent dans le même corps de logis, et quand la Princesse reçoit, Nieuwerkerke paraît dans le salon sans son chapeau.

Ces deux imprudents se fient à Fould, qui les trompe. Ils ont contre eux les Jérôme, l'Empereur, la cour et beaucoup d'ennemis, ils l'ignorent. Comment finira tout cela!

## MARDI 23 AOUT.

Le nom de Victor Hugo revient souvent sous ma plume, mais il est impossible qu'il en soit autrement. Cet homme représente la plus mauvaise fraction de la société française; et je l'ai si bien connu, si bien suivi dans sa carrière qu'il doit m'être permis de le marquer

du fer qu'il a mérité, même en faisant abstraction de sa politique.

Personne au monde n'est tout à la fois plus lâche et plus dénué que lui de sens moral. Il parle sans cesse de la famille, de la sainteté de l'intérieur, du respect dû à la mère, mais toutes ces belles prêcheries ne sont que locutions de bavardage imprimé, sa conduite privée dément son langage officiel. Il ne s'est jamais fait faute de maîtresses qu'il consacrait par sa poésie, et sa famille est composée, dans une égale proportion, d'enfants légitimes et de bâtards.

Lorsque ses deux fils étaient en prison avant le 2 décembre, il allait en compagnie de sa maîtresse dîner avec eux et leurs maîtresses. Alors poëte, écrivailleurs et femmes se livraient à de telles orgies que Proudhon leur voisin de captivité a dû se plaindre plusieurs fois du bruit.

Enfin, après le 2 décembre, V. Hugo réfugié en pays étranger fait venir près de lui sa maîtresse Juliette (l'ancienne actrice de la Porte St-Martin) dont il a plusieurs enfants. A cette époque, Mme Hugo restait encore à Paris pour arranger les affaires de son mari.

Un de ses amis lui dit :

« Il est scandaleux, ma chère amie, que votre mari « attire près de lui sa maîtresse, tandis que vous menez « la vie la plus fatigante et la plus triste à vous occu- « per de ses affaires. »

Mme Hugo, plus bête que les oies, et pervertie d'ailleurs par les sophismes de son mari, répondit :

« Cela est tout naturel, il est fort dans l'ordre des « choses que la femme légitime se consacre aux diffi-

« cultés sérieuses de l'existence de l'exilé, lorsque sa « maîtresse lui adoucit les peines de l'exil; à chacun son « rôle. »

Et la pauvre oie se rengorgea dans ce qu'elle croyait être sa dignité.

Voilà quelle est la vie fangeuse de cet homme qui s'est réduit, au nom d'une morale qu'il outrage chaque jour, au rang des plus vils pamphlétaires. Il se meurt d'envie et d'impuissance. S'il arrivait jamais au pouvoir, il aurait l'ambition d'effacer de l'histoire les noms exécrés des Caligula et des Marat.

Mme Beecher-Stowe, l'auteur de l'*Oncle Tom,* sort à l'instant de chez moi. C'est une autre face de la charlatanerie moderne. Elle est venue, conduite par Belloc et sa femme, pour voir la Diane de Gabie. Le reste du musée antique ne lui a pas semblé digne d'un regard. Elle a vu en plâtre la Vénus de Milo et elle n'a pas voulu la voir en marbre! elle a détourné les yeux de l'Achille parce qu'il est nu.

Mme Stowe est une petite maigre femme, assez élégante, peu jolie, qui me paraît avoir trente ans. Elle ne sait pas un mot de français. Son succès, qu'elle exploite en ce moment en Europe, l'étourdit un peu, et je la crois peu flattée de la froideur des Parisiens à son égard. Pas la plus petite ovation, pas de cour, pas de réception publique. Elle passe dans la rue sans que personne fasse attention à elle, la société ne se précipite pas à ses genoux, nous n'avons pas de duchesse de Sutherland qui se fasse sa dame d'honneur, ni d'aristocratie qui vienne flagorner cet apôtre de la démocratie noire. Quel malheur que Schœlcher soit exilé! Au théâtre,

on ne l'applaudit point, enfin on ne décerne pas la plus petite couronne à cette muse, à ce *bas-bleu* républicain.

Nous serons bien traités, je crois, dans le livre qu'elle ne manquera pas de publier en Amérique sur son voyage en Europe.

Belloc s'est fait son introducteur auprès de Béranger, et ce vieux révolutionnaire chantant a fait des compliments à perte de vue à l'*amie des noirs*.

En 1848, après avoir émancipé les nègres, nous en avons fait sur le champ des électeurs qui ont nommé des domestiques noirs comme députés des colonies en compagnie du blanc et parfumé Schœlcher. Mais les Arabes plus intelligents et plus civilisés n'ont pas été jugés dignes des droits de citoyens, ils ne sont pas assez noirs pour les âmes *sensibles!*

Quel bonheur d'être noir et laid! combien sont misérables ces faquins de blancs qui abusent de leur couleur, de leur civilisation et de leur intelligence pour se croire supérieurs à la race nègre. Si M. Stowe pouvait mourir, le pauvre cher homme, sa femme épouserait en secondes noces un Tom bien noir, aux lèvres bien épaisses, toutefois vous ne lui persuaderiez pas qu'une *blanche* ne vaut pas *deux noirs*. Il n'y a que les blancs qui ne valent pas les noirs.

L'*Oncle Tom* est le livre de l'hypocrisie protestante! c'est l'évangile des sociétés philanthropiques. On peut et l'on doit battre, dans l'intérêt de la discipline, les soldats et les matelots, torturer par la prison cellulaire les prisonniers blancs, mais toucher à un nègre, attenter à la dignité d'un nègre, cela révolte l'humanité protestante.

Allez, Mme Stowe, rejoignez vos enfants qui vous

attendent à Philadelphie, tandis que vous faites la roue en Europe. Soyez moins la mère des noirs que la mère des enfants de M. Stowe ; ne traînez pas votre pauvre mari attaché en comparse à votre char, faites vous traduire l'épitaphe de la matrone romaine :

*Domum mansit,*
*Lanam fecit.*

## MERCREDI 24 AOUT.

L'Empereur et l'Impératrice sont toujours à Dieppe, où ils sont accueillis à merveille.

Peu de gens connaissent l'Empereur, on se fait de lui en général une fausse idée, quelques-uns par ignorance, un plus grand nombre par esprit de parti.

L'Empereur est ferme et vigoureux ; il veut bien et puissamment ce qu'il veut, et il sait suivre une idée avec une persévérance patiente. Il est organisé comme les hommes destinés par la Providence à commander aux autres hommes. Sa volonté est de fer, et la puissance de l'autorité est en lui une religion.

Il sait parler, écrire et agir en souverain ; mais il est très dissimulé et très fin, comme un chef de parti longtemps relégué au rang de conspirateur. Son mépris des hommes et de l'opinion est parfois trop évident et lui fait commettre la faute de ne pas attacher assez d'importance aux agents qu'il choisit, aux individualités dont il s'entoure.

Ainsi, il a parmi ses ministres des hommes déplorables, et sa cour fait honte ou pitié. Les gens qu'il élève sont misérables: Baroche, président du Conseil d'Etat, ainsi que Billaud, président du Corps législatif, ont joué les plus mauvais rôles dans nos révolutions. Fould est un Juif taré, Magnan et Saint-Arnaud, couverts de dettes, sont moins que rien, etc., etc.

L'Empereur croit tenir ainsi des gens qui ne seraient rien sans lui; il se trompe, au premier revers de fortune ces gens-là, pour conserver *leurs dignités,* s'accommoderaient avec les ennemis de l'Empereur.

La France est mal connue de l'Empereur, il compte sur le peuple, bien disposé en ce moment, parce qu'il est gorgé de travaux; mais le jour où le Louvre et les embellissements de Paris seront terminés, la Fronde renaîtra.

Le discrédit de l'entourage rejaillit sur le chef de l'Etat; on l'accuse des vices de ses instruments et c'est à tort, car sa seule faute est de mépriser tout le monde.

Dans la question d'Orient, malgré ses instincts qui le poussaient à la guerre, il s'est montré habilement et énergiquement prudent, et il a grandi dans l'esprit des hommes de quelque valeur du monde entier. L'Europe aujourd'hui compte avec lui.

Malheureusement il est seul, et en lui tout réside; le reste est ou méprisé ou incapabable; s'il avait un moment d'oubli ou de lassitude, nous serions perdus.

## JEUDI 25 AOUT.

Fould avait écrit à Rossini pour lui demander un opéra. Le ministre voulait inaugurer le régime impérial à l'académie de musique par un grand succès.

Rossini répondit qu'il ne faisait plus d'opéra, qu'il avait rompu avec le théâtre; alors Fould, avec ce bon goût qu'il possède à un si haut degré, lui écrivit de nouveau pour obtenir au moins une marche destinée à la musique du régiment des guides.

Rossini a répondu à cette belle demande par une lettre qui se termine ainsi:

« *J'ai tout juste l'entrain nécessaire à la composition d'une marche sur l'air de « Malborough s'en va-t' en guerre !* »

Notre Colbert Juif a des à propos charmants! ..... Le gaillard préside actuellement le Conseil général de son département. Fould a trouvé un homme comme il faut, qui s'est fait son Pylade; cet homme se nomme de Caumont Laforce, Fould a fait ce Caumont sénateur!

Soyez donc d'une famille qu'un miracle arrache à la Saint-Barthélemy; sortez donc vivant de dessous votre père, votre frère, puis procréez une honorable lignée pour la voir un jour aboutir au Pylade, sénateur de M. Fould

## SAMEDI 27 AOUT.

Véron avant-hier dînait, comme à son ordinaire, dans la petite rotonde particulière du Café de Paris. Au

nombre des dîneurs se trouvait Daugny, chancelier du consulat de San Francisco, qui se plaignait fort de l'Empereur, était assez vif dans son opposition, et répondait à toutes les objections :

« Que me fait la tranquillité de chacun et ce bien-« être, ce repos de la rue que vous me vantez ; je me « trouve lésé ; que l'Empereur m'accorde sa faveur, et « je serai son partisan. »

Véron prit la parole avec beaucoup de chaleur.

« Vous avez tort, Daugny, comme vous et plus que « vous je pourrais me dire froissé, car je le suis très « vivement dans mon amour-propre ; oui, j'ai été traité « comme un laquais..... après avoir rendu des services « qu'on ne méconnaissait pas jadis ; après m'avoir employé « dans toutes les occasions difficiles, et lorsque le pre-« mier j'ai provoqué l'abolition de la loi du 31 mai, « lorsque j'ai malgré toutes les menaces, soutenu et pro-« pagé les candidatures de l'Empereur ; lorsque enfin je « me suis constamment tenu sur la brèche, on m'a chassé « comme un laquais ! Mon amour-propre est froissé, je « l'avoue, mais quand je vois la paix dans nos villes et « dans nos campagnes, l'apaisement des bas-fonds de la « société, l'avenir plus assuré, et que je me reporte à « ces jours néfastes où la populace nous insultait sur « les boulevards, où nous étions menacés dans notre vie « et notre fortune, et où 1852 nous apparaissait comme « l'inauguration d'une affreuse barbarie ; alors je rends « grâces à Napoléon, je suis dévoué à l'Empereur, je fais « taire les mouvements de mon amour-propre et si je fai-« sais le matin et le soir des prières, je demanderais à « Dieu qu'il nous conserve notre Empereur actuel.

« Ce qu'il a fait, il l'a bien fait avec courage, énergie, « et tout le monde alors tremblait. Il a tué le parlemen- « tarisme qui nous perdait, il a tué les bavards, tant « mieux.

« Qu'il ait autour de lui des Mocquard et des Ben- « tivoglio, que m'importe, ce n'est qu'un détail, il a sauvé « la France, je ne vois que cela et je lui en aurai une « éternelle reconnaissance. »

Bentivoglio est un Italien conspué et méprisé, escroc et filou, tricheur au jeu, enfin tout ce qu'il y a de pire, qui vient d'être nommé dans la vénerie impériale par l'influence de Poniatowski, ministre de Toscane.

## MARDI 30 AOUT.

La Princesse est revenue de Dieppe samedi, et comme elle m'avait fait dire d'aller passer la journée de dimanche avec elle, je suis parti de bonne heure et j'ai pu causer seul avec elle de son voyage, de l'Empereur et de l'acceuil que les Dieppois ont fait à Leurs Majestés. L'acceuil a été chaleureux ; les Dieppois reçoivent toutes les dynasties avec le même amour. J'ai assisté il y a 25 ans à leurs épanchements pour M^me^ la duchesse de Berry. Allez prendre des bains à Dieppe, soyez Dieu ou le diable, les Dieppois vous recevront avec enthousiasme.

Mais à leurs preuves d'amour, ils joignent pour l'Empereur le vif désir de tirer à vue sur sa cassette.

L'Empereur est logé à l'Hôtel de Ville, qu'on a meublé en toile de Perse et tapissé en nattes; les écuries sont des hangars de planches et tout le reste est à l'avenant. Pour cette belle installation on a présenté 800,000 fr. de mémoires. Les *messieurs* de la cour n'ont osé avouer à l'Empereur que 300,000 fr. et l'Empereur s'est récrié, car avec 40 ou 50,000 fr. on devait tout arranger fort bien. Un architecte vérificateur et honnête reverra, j'espère, tous ces comptes.

La Princesse est charmée de l'attitude de l'Empereur, de son calme, de sa raison supérieure, de l'attention soutenue qu'il prête aux affaires. Elle me contait une petite anecdote assez curieuse qui montrera, je le crois, l'Empereur sous un nouveau jour. L'Impératrice parlait des Américains, de leur prétention de mise républicaine, de leur insolence, des ambassadeurs qu'ils envoyent, de celui destiné à l'Espagne et qui èst comme le protecteur des flibustiers qui veulent arracher Cuba à l'Espagne. L'Impératrice concluait en disant que tôt ou tard il faudrait déclarer la guerre aux Américains. L'Empereur écoutait avec calme et attention, un sourire faible passa sur ses lèvres, et ses yeux s'illuminèrent d'intelligence.

« La guerre, répondit-il, ma chère amie, la guerre « n'est plus possible en France, nous sommes envahis « par les intérêts matériels et par le commerce qui « remplacent tout. Leurs progrès m'effrayent par leur « rapidité, un jour ils seront maîtres de la France, la « guerre n'est pas possible. »

Et il développa avec une parfaite lucidité l'empire des intérêts nouveaux, leur égoïsme, ce qu'ils pouvaient avoir de grand, mais aussi ce qu'ils ont de démoralisant

par la substitution des intérêts purement matériels aux intérêts moraux.

Autour de l'Impératrice on fait beaucoup de moralité, on tonne sur les femmes qui ont des amants. Heureusement la comtesse de Montijo et la duchesse d'Albe ne sont pas du voyage.

Mme la duchesse d'Esling et Mme de Montebello sont fort collets montés. Les femmes qui font parler d'elles à Dieppe sont: la marquise Decaze, fille du comte de Stakelberg, dont j'ai raconté les projets de mariage avec Fleury, et Mme Mousinho de Silveyra (Mlle de Menneval). mariée depuis deux ans, véritable femme entretenue. Elle va criant partout qu'elle n'a de passion que pour l'or, qu'elle n'aime que l'or, et lorsqu'on lui dit: mais les affections humaines, mais l'amour, mais l'attachement à son pays?

Fadaises, répond-elle, je n'aime que l'or, il n'y a que lui.

Cette horrible femme invite à lui offrir de l'or, elle est hideuse comme ces p..... du coin de la rue qui murmurent à vos oreilles ..................
Pour 50 fr. Mme de Silveyra serait ........

## JEUDI 1er SEPTEMBRE.

Il y a eu baisse à la Bourse par suite de bruits inquiétants sur les affaires d'Orient. L'Empereur était, dit-on, venu à Paris présider un conseil.

## VENDREDI 2 SEPTEMBRE.

Le conseil tenu avant-hier et auquel, dit-on, l'Empereur assistait, avait à s'occuper de la grave question des subsistances en présence de l'insuffisance de la récolte et du renchérissement des céréales sur les divers marchés. Il s'était produit quelque émotion il y a trois jours dans le faubourg St-Antoine à propos du prix du pain.

Un arrêté du préfet de police du 31 août dernier fixe le prix de la première qualité du pain à 40 centimes le kilogramme et de la deuxième à 32 centimes. Le pain n'est donc pas augmenté, ce qui est très important dans un moment où Paris regorge d'ouvriers.

Je reçois à l'instant une lettre du maire de Lille, qui au nom du conseil municipal m'invite aux fêtes qui seront données à l'Empereur et à l'Impératrice lors de leur très prochaine visite à cette importante cité.

J'avais oublié de consigner en son lieu, que dimanche dernier la duchesse d'Albe, profitant de l'absence connue de Nieuwerkerke et sachant le retour de la Princesse Mathilde, s'est présentée au pavillon de Breteuil pour faire *sa première visite*. La Princesse a fait dire qu'elle ne recevait pas.

Nieuwerkerke a rapporté de la chasse de Compiègne, où il était allé, un lombago qui le cloue sur son fauteuil. Les officiers de la vénerie et les chasseurs prétendent en riant qu'il ne faut point attribuer ce lombago aux fatigues de la chasse, mais à l'humidité des nuits, et qu'il n'est pas prudent d'aller en bonne fortune après

minuit. Ces messieurs font mille plaisanteries sur ses assiduités auprès d'une jeune et jolie femme de Compiègne. Cette nouvelle imprudence de Nieuwerkerke peut, en ce moment, si elle s'ébruite, ce que je crains, avoir pour lui des conséquences graves.

## LUNDI 19 SEPTEMBRE.

Pendant 17 jours je n'ai rien écrit sur mon petit livre; j'ai fait un voyage de quatre jours à Baden, et depuis mon retour les affaires de l'administration des musées ont pris tout mon temps. Je suis seul, mes collègues sont en congé, mes employés sont en congé, enfin l'administration presque entière est en congé.

Hier la Princesse Mathilde, Mme Ratomska et moi, nous sommes allés faire une visite aux Murat à leur campagne, puis à la reine Christine d'Espagne qui habite sa propriété de la Malmaison. Depuis le temps de l'impératrice Joséphine je n'étais point entré dans cette résidence, elle est bien changée et bien diminuée. La reine qui y est installée l'a meublée avec une parcimonie voisine de l'avarice. Cette femme est ignoble. Elle a pillé l'Espagne autant et plus que possible, elle a vendu à son profit les plus beaux tableaux des collections; elle a amassé millions sur millions, et elle entasse ses sacs d'écus en vivant comme une bourgeoise.

Christine est sans cœur, elle vient parader à la cour de l'Empereur, elle la belle-mère du duc de Montpensier, la sœur de la duchesse de Berry, la nièce de la reine

Marie-Amélie. Elle a fait, il y a un mois, un voyage en Angleterre et elle n'a pas mis les pieds chez sa tante!...

Elle vit avec son marital étalon, le duc de Rianzarès et les six ou sept enfants qu'elle en a.

Tout cela soulève le cœur!

Les affaires d'Orient sont toujours fort embrouillées. L'empereur Nicolas ne veut que la note de Vienne, la Turquie n'en veut pas et devient très belliqueuse. Comment tout cela finira-t-il?

J'étais invité aux fêtes de Lille par le conseil municipal, mais je n'irai pas, je ne veux point avoir l'air de poursuivre l'Empereur de ma présence, puisqu'il m'a oublié au 15 août, laissons-le m'oublier, je n'ai jamais fait partie du troupeau des mendiants.

## MARDI 20 SEPTEMBRE.

J'apprends que la reine Christine s'était présentée pour voir sa tante la reine Marie-Amélie pendant son voyage en Angleterre, mais elle n'a pas été reçue.

## MERCREDI 28 SEPTEMBRE.

Les affaires turques tournent à la guerre; le fanatisme musulman, les exigences de la Russie, les faiblesses de la diplomatie, tout y a concouru. On commence à comprendre qu'il aurait mieux valu entrer dans le Bosphore lorsque les Russes ont envahi les Principautés.

Notre diplomatie actuelle n'est pas forte, le cabinet anglais a reculé autant qu'il a pu devant les éventualités de la guerre, et l'Autriche, poussée par un vertige qu'elle déplorera amèrement un jour, incline vers la Russie. Enfin deux frégates françaises et deux frégates anglaises sont entrées dans les Dardanelles. Les journaux prétendent que leur mission est de protéger le Sultan contre le fanatisme de ses sujets ameutés par les ulémas. Nouvelle maladresse de la presse européenne qui tend à discréditer le Sultan dans l'esprit de ses sujets et à faire mal voir les Français et les Anglais en Orient.

Toutes les petites finesses de la France et de l'Angleterre n'aboutiront à rien. Les notes qui établissaient l'injustice des demandes de la Russie, la prose si ferme en apparence de M. Drouyn de Lhuys, qu'a-t-elle produit : cette fameuse convention que la Turquie ne veut pas accepter parce qu'elle concède tout.

Ni la France, ni l'Angleterre n'ont été dignes dans cette affaire. La Russie prenait un ton arrogant et nous marchions de concessions en concessions ; nous accordions au Czar le droit de protection pour la religion grecque et nous n'avons pas protégé les catholiques polonais, et les musulmans russes ne sont pas sous la protection des Turcs.

En un mot, nous conseillons au divan d'accepter une tutelle humiliante, nous hâtons la marche de la Russie vers Constantinople.

Il n'y a pas autre chose que la guerre ; les coups de canon, le blocus des ports russes et leur bombardement feront seuls entendre raison aux Russes. Nos diplomates nous ont fait bien du mal.

Il faut songer de quelles nullités est composée cette pauvre diplomatie, c'est à faire pitié.

A Breteuil, la Princesse Mathilde, bonne, franche, spirituelle, toute de premier mouvement, continue à s'aveugler sur sa position, elle est d'ailleurs aussi mal entourée que possible.

Mme Desprès son espion avoue qu'elle a écouté à la porte ce que la Princesse disait sur elle dans un jour de colère, elle sait donc tout ce qu'on pense, et malgré les cajoleries actuelles elle n'oublie pas.

Cette femme est tout à la fois une honte pour le salon de la Princesse et un espion, mais elle est complaisante et flatteuse!

Margot, sa fille, disait dimanche à la suite d'une conversation où la Princesse avait attribué de grands torts à la reine Marie-Antoinette:

« La Princesse ne sait pas qu'à plus juste raison « on l'accablerait bien autrement, si la roue de la for- « tune venait à tourner. »

J'aime beaucoup la Princesse et je la plains de toute mon âme, car elle est jouée par les uns, elle est vendue par les autres.

Deux nouvelles figures sont introduites dans le cercle de la Princesse, deux intrigants, Soulié et Chennevières. Il sont maintenant en faveur, Nieuwerkerke les protège, ce sont ses deux courtisans de service. Nieuwerkerke ne voit pas non plus qu'on le démolit, il faut avouer qu'il y aide passablement. Depuis six mois il ne fait quoi que ce soit et ne vient que rarement au musée. Il ne fait rien, il ne veut pas qu'on fasse, il a peur d'être

amoindri si quelqu'un veillait à l'administration qu'il n'administre pas. Il a cependant l'activité et l'intelligence nécessaires à sa position, mais il se préoccupe trop des détails.

## VENDREDI 30 SEPTEMBRE.

L'Angleterre commence à s'inquiéter sérieusement de la question d'Orient, les meetings se succèdent et le langage des orateurs devient énergique. Lord Palmerston a parlé deux fois avec vigueur de la protection des droits du Sultan. D'ici à quelques semaines, les amis de la paix à tout prix seront forcés de rengaîner leur phraséologie égoïste et de voir un peu dans l'avenir auquel le présent devra songer sous peine de plus graves conséquences. Le partage de la Pologne n'a été qu'une faute légère en comparaison de l'abandon de la Turquie aux appétits du Czar. Le canon est quelquefois le moyen le plus sage et le plus prudent de sortir d'une mauvaise passe.

Pour notre nouvel empire, la guerre en Orient contre le Russe serait un beau baptême et relèverait, je le crois, l'instinct moral des populations, en même temps qu'elle affermirait le pouvoir.

L'Anglererre aura à répondre un jour de n'avoir pas accédé au désir de Napoléon III de franchir les Dardanelles lorsque les Russes envahissaient les Principautés.

## SAMEDI 1er OCTOBRE.

On parle beaucoup d'un changement dans le ministère. Fould irait aux Finances (bon voyage), Persigny viendrait au ministère d'Etat et de Morny prendrait l'Intérieur.

Benoît Fould, le frère d'Achille, est fou depuis quelques jours; la débauche l'a, dit-on, amené là. Le premier symptôme s'est révélé, chez lui à table, il y a quinze jours. Il avait quinze personnes à dîner, tout-à-coup il dit: « *Je suis très heureux, je viens de dépuceler une jeune fille sans la payer.* »

Actuellement, on surveille et on traite le dit Benoît, mais il y a fort à supposer qu'il ne reprendra point sa raison.

Nous sommes décidément à la guerre; les congés sont suspendus dans l'armée et les officiers qui en ont sont rappelés. On va donc enfin montrer un peu de vigueur. La longanimité dans la question d'Orient a dû coûter à l'Empereur vis-à-vis des rodomontades du Czar, ce prétendu chef de la religion orthodoxe, qui emploie ses agents à l'étranger à lui former un cabinet d'objets d'art les moins gazés.

A propos de polissonneries, il y a à St-Germain un petit *Eldorado,* composé de la princesse Troubetskoï, de la comtesse d'Adda, de Mme Manara, de la marquise de Persan et de Mme Charles Laffite

## MERCREDI 5 OCTOBRE.

Les bruits de changements dans le ministère courent toujours. La Bourse baisse beaucoup. La Turquie ne veut décidément rien concéder, et je le conçois. Les flottes anglaises et françaises sont entrées dans les Dardanelles; on est tout-à-fait à la guerre.

Je pense qu'elle est indispensable pour la sécurité à venir de l'Europe et pour la stabilité du gouvernement français actuel. En France, il faut avant tout que le gouvernement se fasse respecter et qu'il sache parler haut et ferme à l'occasion.

En Angleterre, les meetings se prononcent de plus en plus contre la Russie; le vieux Léopard se réveille, il sent de quelle attaque il est menacé.

La *sous-littérature* fait grand bruit d'un projet de publication qui serait tenté comme représentation de la littérature française à l'Exposition de 1855.

Le projet est de Jules Lecomte, faussaire, condamné par la Cour de Rouen; les Prémaray, Paul Foucher, Esquiros le secondent.

Un Jules Lecomte, c'est hideux, mais on a bien décoré le nommé Guérin, *dit de Tencin,* président des sauveteurs, qui aujourd'hui même dans les journaux prend le titre de comte.

## JEUDI 6 OCTOBRE.

Toujours à la guerre, le *Moniteur* dément les bruits de remaniement ministériel.

L'enterrement de François Arago a eu lieu hier, les républicains s'y étaient donné rendez-vous; il y a eu quelques arrestations au cimetière, de gens qui voulaient haranguer.

François Arago était un homme d'une science très remarquable, d'une merveilleuse lucidité dans ses travaux, mais d'un caractère envieux et ambitieux, sans force, sans énergie pour les rôles politiques qu'il a joués. Arago souffrait des succès des autres, et souvent il cherchait à s'approprier leurs découvertes. Il était très personnel et il plaçait sa supériorité avant tout.

Quoiqu'il ne fut ni un méchant homme, ni un homme sanguinaire, on aurait pu tout craindre de sa faiblesse. Dans une révolution, il se laissait dominer par Mme Mathieu, sa sœur, et par Mme Laugier, sa nièce, toutes deux républicaines à la façon de 1793. Cette famille représente la vanité et l'ambition bourgeoises dans ce qu'elles ont de plus détestable.

Arago, l'ancien directeur des Postes, est une nullité révolutionnaire, remuante et vaniteuse; mauvais sujet, coureur de filles et mangeur. C'est lui qui fit évader de prison en 1834 Gumard, Cavaignac, etc., etc.

Jacques Arago *dit* l'aveugle, car je ne le crois point aveugle, est encore un mauvais sujet sans valeur, très méchant et insupportable même à sa famille.

Les fils de F. Arago:

Emmanuel, ancien avocat de dixième ordre, révolutionnaire sans idées et sans valeur, que 1848 fit diplomate pour recevoir du roi de Prusse *l'Aigle rouge,* puis député, aujourd'hui marié et en dehors des affaires, a

cru longtemps à sa beauté, a vécu dans les chaînes de Georges Sand et de Rachel, c'est un niais.

L'autre fils, Alfred Arago, est un artiste médiocre, actuellement inspecteur des Beaux-Arts; il s'est fait un peu bonapartiste. C'est un bon garçon et bouffon de société, faiseur de calembours, conteur de bons mots et d'anecdotes qui varient peu. La Princesse Mathilde le protège, c'est à elle qu'il doit sa position d'inspecteur. M^me^ Mathieu l'en récompense, prétendant qu'Alfred a été *l'amant de la Princesse,* ce qui est un mensonge.

Les Arago ont toujours été bien placés par tous les gouvernements. Pourquoi, diable, ne ferait-on pas Emmanuel sénateur? Une nullité de plus au Luxembourg compléterait la collection.

## SAMEDI 8 OCTOBRE.

Je dînais hier au café Riche avec le comte Gustave de Vergennes que je connais depuis vingt-cinq ans. Nous arrivâmes à parler des hommes du jour, et de ceux d'entre les légitimistes qui s'étaient ralliés au gouvernement actuel. Je vais dire ce qu'il m'a raconté sur le marquis de Pastoret et sur les motifs de sa brouille avec monseigneur le duc de Bordeaux.

Le marquis de Pastoret a toujours été un grand coureur de femmes et de filles, et malgré les apparences pieuses de son hôtel, son chapelain, etc.... il ne se faisait faute de paillardises.

Le marquis de Pastoret, administrateur des biens de monseigneur le duc de Bordeaux, appliquait depuis

longtemps à la satisfaction des caprices de ses maîtresses les revenus des dits biens. Quelques soupçons assaillirent l'esprit du duc de Bordeaux; on demande des comptes, et un déficit de fr. 600,000 fut constaté. Le marquis de Pastoret se trouva gêné pour le remboursement; Mme de Pastoret employa quelques-uns de ses fonds disponibles; l'administration fut retirée au marquis, de là l'aigreur, la brouille, la séparation éclatante d'avec le parti légitimiste, et le ralliement à l'Empire, ainsi que la position de sénateur!

Salvandy est en tournée de châteaux légitimistes et orléanistes sur les bords de la Loire pour affermir la fusion des deux branches de la maison de Bourbon. Le duc de Nemours, dit-il, doit sous peu aller trouver le duc de Bordeaux.

Salvandy était, il y a trois semaines, chez le marquis de Flavigny, frère de la comtesse d'Agoult. Ce Flavigny, ancien diplomate prôné avant 1830 par les royalistes purs et congréganistes, après 1830 orléaniste ardent et Pair de France, se trouve momentanément dans l'opposition jusqu'à ce qu'un décret le nomme sénateur!

Flavigny a épousé la fille du duc de Fézensac, il est beau-frère du général de Goyon, aide de camp de l'Empereur. Mme de Flavigny est plus violente que son mari dans son opposition, c'est une sorte de bas-bleu fort pédant et fort ennuyeux qui a publié des livres de morale religieuse et prétentieuse, et qui pour ce fait a été couronnée par l'Académie, lorsque l'Académie avait pris comme mode de couronner les bas-bleus du faubourg St-Germain ou du faubourg St-Honoré. De 1840 à 1848,

il y avait dans le salon de Lamartine un canapé réservé pour les *bas-bleus* couronnés.

La comtesse d'Agoult, sœur de Flavigny, est cette femme enlevée par Liszt dont elle a trois enfants, puis revenue à Paris, maîtresse d'Emile de Girardin, de Lehman, etc. etc. etc., puis enfin écrivain socialiste sous le nom de Daniel Stern. C'est elle, qui un soir où nous étions seuls à prendre le thé chez elle au coin du feu me dit:

« *J'ai voulu savoir quel bonheur il pouvait y avoir* « *à être à deux hommes en même temps.* »

« *Comment ?* » répondis-je.

« *Comment ?* » répliqua-t-elle, « *vous avez mangé des* « *sandwichs ?*

« *Oui.* »

« *Savez-vous comment on les fait ?* »

« *Parbleu, c'est un morceau de pain avec du beurre* « *d'un côté et du jambon de l'autre.* »

« *Très bien, j'ai fait une sandwich, et j'étais le* « *pain !* ....

Brantôme, ce propos te justifie !!

## 16 OCTOBRE.

La semaine qui vient de finir n'a pas fait avancer la question d'Orient. La Russie comptant sur les interminables délais et les indécisions de nos cabinets anglais et français se fortifie dans les Principautés. Les amis de la paix en Angleterre veulent contrebalancer l'effet des meetings qui tous poussent à la guerre.

Les amis de la paix sont ces philanthropes à vues courtes qui ne s'apercevront de l'envahissement de l'Inde que le jour où ils seront à Calcutta. Il y a encore parmi eux des marchands de coton et de savon qui font bon marché de l'avenir de leur pays au profit du présent, représenté par quelques livres sterling. Les nations qui deviennent trop exclusivement marchandes sont bien près de la décadence. L'honneur national et la juste appréciation de l'avenir ne passent chez elles qu'en seconde ligne, puis un beau jour vous ne trouvez plus qu'un peuple très émeutier, très frondeur, très bavard, mais incapable d'énergie.

La Princesse Mathilde est plus russe que jamais, elle trouve bien tout ce que fait l'Empereur, dont elle est la cousine. Ce cousinage la flatte, et elle serait assez d'avis de laisser prendre à l'autocrate toute la Turquie.

Dernièrement la Princesse et moi nous causions avec quelque animation des affaires d'Orient, et comme je trouvais qu'elle se prononçait trop pour la Russie aux dépens de la France et de l'Empereur, je lui ai dit :

« Princesse, vous avez à remplir une grande mission,
« l'Empereur Napoléon vous aime et vous écoute volon-
« tiers, demandez-lui d'abdiquer en faveur de l'empereur
« Nicolas, alors nous pourrons tous professer la *Russo-
« lâtrie.*

La leçon ne lui profite pas, elle est décidément plus Russe que Française, elle est furieuse de notre entente avec l'Angleterre.

Depuis trois ou quatre jours, la cour est à Compiègne. Nieuwerkerke n'a pas été invité, mais il a loué une maison dans la ville, et aux chasses il se fourre

autant qu'il le peut sous les yeux de l'Empereur, qui en est excédé, je le sais. Il s'est porté candidat à la place d'académicien libre laissée vacante par la mort de M. Dumont, et il ne s'occupe ni de son élection, ni du musée, ni de quoi que ce soit excepté des chasses et du chapeau *lampion* qui a succédé aux casquettes de velours.

Le ministre de l'Instruction publique est venu me voir avant-hier; il m'a dit qu'il s'occupait de reconquérir pour la Sorbonne la *vraie* tête du cardinal de Richelieu avec peau, barbe et moustaches, vendue 50 francs à un amateur en 1793 par les honnêtes patriotes qui violaient les tombeaux. Si le ministre ne réussit pas dans son entreprise, nous verrons un jour cette puissante tête adjugée aux enchères avec des porcelaines, par un commissaire-priseur. Soyez donc un ministre immortel, comme dit Voltaire :

*Richelieu, Mazarin, ministres immortels* ..

## MERCREDI 19 OCTOBRE.

Encore une note sur un intrigant qui est parvenu à se faire un nom et une position aux dépens des artistes.

Le baron Taylor vendait, vers l'année 1811, des mouchoirs de coton disposés sur un éventaire en plein vent devant le théâtre de la Porte S^t-Martin. Daguerre le découvrit en dessinaillant et le prit dans son atelier, et après des années d'intrigue, après avoir fait tous les métiers, il est aujourd'hui président de la société libre des artistes.

## JEUDI 20 OCTOBRE.

Continuation du sujet précédent pour l'édification des amateurs des beaux arts. Quand Nodier vivait, M. Taylor écrivait. Depuis la mort de Nodier, le baron n'écrit plus. S'il faut l'en croire, il protège les arts et à ce titre il est président perpétuel de toutes les sociétés d'artistes.

Comment est-il arrivé à ce titre de protecteur des arts ?

En éditant un *petit* livre sous le titre de *Voyage pittoresque dans l'ancienne France.* Ce voyage, commencé en 1820, devait avoir vingt livraisons à fr. 12. 50, ce qui mettait l'ouvrage entier à 250 francs.

Le ministère souscrivit pour 75 exemplaires, le montant de cette subvention s'élevait donc à 18,750 francs.

En 1847, M. le baron Taylor, fort habile en intrigues et sentant (pour lui) la nécessité d'augmenter le nombre des livraisons de son ouvrage, obtint la continuation indéfinie de la souscription.

En 1847, quatre provinces seulement étaient terminées, chacune occupe cinq ou six fois plus de livraisons que l'ouvrage entier ne devait en contenir.

Le Languedoc 146 livraisons, la Haute-Normandie 59, l'Auvergne 55, la Franche-Comté 20, total 260.

Les provinces en voie d'exécution sont : La Picardie 120 livraisons, le Dauphiné 60, la Bretagne 70, la Champagne 70, total 320 livraisons, dont 267 sont exécutées

Donc huit des trente-trois provinces (la Normandie est double) contiendront 580 livraisons, ce qui donnera

une moyenne de 70 à 80 livraisons qui portera l'ouvrage à 2640 livraisons. Les huit premières provinces 580 livraisons à fr. 12. 50 coûteront 7250 francs ce qui met l'ouvrage complet à 33,000 francs l'exemplaire.

L'Etat a déjà payé pour les 580 livraisons publiées soixante-quinze fois 7250 francs ou la bagatelle de 543,750 francs; pour le tout, il paiera 2,479,000 francs!!

De 1820 à 1845, il a paru 580 livraisons, c'est une moyenne de 20 livraisons par an, donc les 2133 livraisons qu'il reste à publier ne seront terminées que dans trois ou quatre générations. La publication devait durer trois ans, elle durera cent trente-deux ans.

Pendant plus d'un siècle, cet ouvrage coûtera 25 à 30,000 francs par an.

Voilà comment on fait un protecteur des beaux arts.

*Le Voyage pittoresque dans l'ancienne France* est d'ailleurs un ouvrage sans aucune valeur, le texte est du roman le plus roman, les planches sont exécutées d'après des croquis informes et tout à fait de fantaisie. Les savants, les archéologues, les amateurs du pittoresque vrai se moquent de l'auteur et de son ouvrage, mais le gaillard empoche les écus de l'Etat, c'est tout ce qu'il lui faut.

Le baron Taylor comme président perpétuel de toutes les sociétés d'artistes reçoit l'hommage des gravures, livres, morceaux de musique publiés à Paris et en France et le baron Taylor les conserve soigneusement jusqu'au jour où il les fait vendre à Londres en vente publique.

J'ai reçu cette année les catalogues de deux de ces ventes.

La philanthropie est ingénieuse à procurer à ceux qui l'exercent de bons revenus.

Les grands journaux impriment sérieusement que le baron Taylor s'est uniquement consacré aux intérêts de l'art et des artistes.

•

## VENDREDI 21 OCTOBRE.

Messieurs les républicains ont voulu tenter un nouveau complot. Delescluse, ancien commissaire de Ledru Rollin, s'est fait arrêter à Paris avec des papiers révélateurs de toute la machination.

Delescluse, précédemment condamné à la transportation, est l'agent des Ledru Rollin et autres réfugiés établis à Londres. Par suite de cette arrestation et des révélations fournies par les papiers saisis, quelques arrestations ont eu lieu à Paris. Goudchaux, ancien ministre des Finances de la république, est du nombre des personnes arrêtées.

A Tours, à Nantes, à Nevers, il y a eu aussi des arrestations.

L'Empereur a été mal conseillé dans sa clémence, après la déclaration de l'Empire il a fait mettre en liberté la plus grande partie des transportés. Sa clémence n'a conquis personne, et elle a rendu aux émeutiers des chefs et des soldats.

Dans le Midi, c'est l'espoir du pillage et du viol que l'on fait luire aux yeux des paysans.

Micart, un de mes amis, ancien officier et grand propriétaire dans l'Ardèche, me disait hier :

« On nous a renvoyé, dans mon seul département, 500 rouges tout prêts encore à recommencer les émeutes et ils ne s'en cachent pas. Leur retour a terrifié les gens qui avaient osé déposer contre eux, qu'il arrive quelque chose maintenant, et il n'y aura plus de témoins. »

L'insolence des rouges est extrême en ce moment, ils ont reçu de leurs frères et amis de la Drôme l'ordre de se tenir prêts il y a peu de jours. Cet ordre a été colporté par toutes les communes.

« J'ai prévenu le préfet, m'a dit Micart, en ajoutant : « A la première occasion, nos rouges feront encore parler d'eux. »

La clémence est une belle chose, quand elle ne compromet pas un pays entier ; aujourd'hui elle est imputée à faiblesse. Les gens déportés puis rappelés reviennent plus haineux et décidés à faire payer cher, à ceux qui ont témoigné contre eux, leurs dépositions. Le rappel des déportés est donc une pénalité infligée aux honnêtes gens.

L'Empereur connaît mal tous ces esprits pleins de fiel et d'envie ; je ne les nomme pas républicains, ils ne le sont pas ; ils veulent simplement jouir de la vie, avoir de l'argent sans le gagner, des honneurs et des places sans les mériter. Ils se moquent de la liberté qu'ils invoquent à tout instant, et s'ils étaient les maîtres, la liberté disparaîtrait pour faire place au plus honteux et au plus abject despotisme.

Cependant on ménage les rouges, on les place, on les case, le *Moniteur* est dirigé par les Turgan, les Cormenin, Viriville, etc.

Houssaye, qui en 1848 imprimait qu'il avait l'âge du *sans-culotte* Jésus Christ, a le Théâtre Français.

Perrin, autre rouge, a l'Opéra comique.

Marc Fournier, autre rouge, la porte St-Martin; Saint-Albin, républicain foncé, est bibliothécaire des Tuileries.

Le bibliothécaire du Sénat est un ancien député rouge.

Les garçons chapeliers, les plus rouges des ouvriers de Paris, sont tolérés en association avec une caisse pour les grèves, ils font insolemment la loi à leurs patrons. Il y a quelques jours, quinze d'entre eux ont été arrêtés en flagrant délit de grève, ils ont été relâchés à la préfecture de police, un de leurs chefs y est très protégé.

## DIMANCHE 23 OCTOBRE.

Le *Moniteur* publie ce matin la liste des invités au palais de Compiègne. J'y remarque le comte Léon de Laborde, l'homme de tous les régimes, si orléaniste au deux décembre, conservateur au musée, membre de l'Institut sans être le moins du monde savant. C'est très encourageant pour les travailleurs honnêtes.

Le général Bougenel est nommé chevalier d'honneur et Mme la baronne de Serlay, née de Rovigo, dame d'honneur de S. A. I. la Princesse Mathilde.

Le général Bougenel, honnête militaire, est fils d'un gargotier.

Mme la baronne de Serlay, femme d'un colonel caduc d'artillerie, se croit la Montmorency du genre. Tout cela est à pouffer de rire.

Quelle drôle d'aristocratie de cour!

Des Romans, ancien viveur ruiné, qui après sa déconfiture fut bravement en Afrique gagner des épaulettes, et qui après le 2 décembre avait été nommé écuyer de l'Empereur, vient de faire un nouveau *trou à la lune*. Il a quitté Paris fort endetté; afin d'éviter ses créanciers, il s'est retiré à Angers chez sa mère. On espère faire financer la pauvre dame, et peut-être l'Empereur. Des Romans dînait presque tous les jours au Café de Paris avec des filles d'opéra. Cette ruine est assez glorieuse.

Carayon Latour vient de perdre à la Bourse 150,000 fr. de rente plus 600,000 fr. Ruiné, il part, dit-on, pour s'engager dans l'armée turque.

A propos de l'armée turque, il est toujours fort question de la guerre. Lord Clarendon ne voudrait la faire qu'avec des notes, il en prépare une nouvelle. Notre diplomatie a joué jusqu'à présent un sot rôle, et j'ai bien peur que notre rôle futur ne devienne encore plus bête.

La Russie nous amuse, et quand elle sera prête, lorsque toutes ses forces seront définitivement concentrées, elle nous enverra promener. Nous aboyons depuis six mois, les Russes prétendent que nous n'avons pas de dents pour mordre. Nous avons dit sur tous les tons à la Russie: vos demandes sont injustes, votre prise de

possession des Principautés viole les traités, votre conduite, en un mot, est inqualifiable et nous ne souffrirons pas l'oppression de la Turquie.

Je ne veux pas opprimer la Turquie, répond le Czar, je ne veux rien lui prendre, livrez-la moi seulement pieds et poings liés et plus tard je lui couperai la tête, mais à votre considération je veux bien lui accorder un sursis.

A la bonne heure, répliquent la France et l'Angleterre, l'affaire peut s'arranger; Padisha, laissez-vous faire, le Czar ne vous étranglera que dans cinq ou six ans, c'est très aimable de sa part et vous auriez bien mauvaise grâce à vous refuser à nos instances, etc.

## MARDI 25 OCTOBRE.

On s'entretenait hier soir d'une grave affaire qui agite la ville de Mâcon, voici ce qui m'a été rapporté.

Le général Desperais de Neuilly est orné d'une femme fort coquette qui en 1839 à Oran, où se trouvait alors le général comme lieutenant-colonel, adoucissait aux officiers de la garnison les ennuis de la vie d'Afrique. Tout le monde connaissait les déportements de M^me^ de Neuilly, le général fermait les yeux, ou pour mieux dire, le lieutenant-colonel de Neuilly, soit par insouciance, soit par politique, affectait d'ignorer ce qui était notoire.

Mais le lieutenant-colonel est général, il a soixante ans et il devient jaloux de sa femme, moins coquette, peut-être parce qu'elle trouve plus difficilement les occasions de conversations criminelles.

Un jeune officier d'état-major, sorti de l'école il y a dix-huit mois, se laisse prendre aux charmes un peu surannés de Mme de Neuilly, en un mot, il devient son amant. Le général, Othello presqu'en retraite, est averti; il attend le *séducteur* dans le jardin de l'hôtel, car c'est par le jardin qu'il fait chaque soir son entrée.

Il y a quatre ou cinq nuits, le général était à son poste, il croit entendre du bruit dans un massif et fait feu, mais il ne blesse personne. On accourt au bruit, le général et l'officier se reconnaissent et, en présence de témoins, après peu de mots échangés, chacun regagne son domicile.

Le lendemain, le général se transporte chez l'officier d'état-major, il lui propose un duel que refuse l'officier par cette raison qu'il est impossible qu'une rencontre ait lieu entre un officier supérieur et un simple lieutenant. Desperais de Neuilly, plus Othello que jamais, s'arme d'un gourdin qu'il avait apporté, et tombe à bras raccourcis sur l'officier d'état-major. L'étonnement, chez ce dernier fait bientôt place au soin de sa défense.

Prenez garde, crie-t-il au général, cessez à l'instant vos indignes traitements ou je vous tue, et il applique sur la poitrine du donneur de coups de bâton le canon d'un pistolet.

Le général redouble ses coups; le pistolet rate, il est aussitôt réarmé; le général frappe plus fort; cette fois le pistolet ne rate pas et le général de Neuilly tombe mort.

L'officier d'état-major est arrêté, on saura bientôt de plus amples détails.

Clot Bey est venu me voir hier. Nous avons beaucoup causé de l'Orient, qu'il connaît à fond; il ne pense pas que la Turquie abandonnée à elle-même puisse résister à la Russie. Il croit à une dislocation prochaine de l'empire turc.

Ne soyons pas, m'a-t-il dit, traités comme des nigauds lorsque le partage s'effectuera. La Russie prendra Constantinople, c'est clair, l'Angleterre veut l'Egypte qu'elle possède déjà à peu près. Il lui faut l'Egypte pour son passage dans l'Inde.

Nous devrions avoir Candie, nous autres Français, mais l'Angleterre s'en emparera en nous disant : arrangez-vous du Maroc.

Ce serait recommencer la guerre d'Algérie, épuiser nos trésors et nos armées pendant vingt ans, pour une possession qui nous offrirait peu de compensations pour tant de pertes.

La Restauration avait arrangé avec la Russie un partage plus avantageux.

Louis-Philippe se préoccupait de soustraire l'Egypte à l'Angleterre, et par ses soins un général français accepté par Mehemet Ali a fortifié Alexandrie d'une manière formidable.

Aujourd'hui que prévoyons-nous, et qu'aurions-nous? nous laisserons-nous berner par la cession des provinces Rhénanes? par la possession du Maroc? Il nous faut Candie dans la Méditerranée, si malheureusement un partage a lieu.

## JEUDI 27 OCTOBRE.

Maupas, le comte de Maupas, le sénateur Maupas, l'ancien ministre de la Police, l'ancien chanteur de romances, vient, dit-on, d'être rappelé de Naples, où il était ambassadeur, pour n'avoir pas protesté près du roi de Naples contre la mesure inqualifiable, par suite de laquelle les officiers envoyés par l'Empereur pour assister aux manœuvres de l'armée napolitaine ont été soumis à une quarantaine de dix-sept jours, comme arrivant d'un pays infesté par le choléra.

Le roi de Naples s'est permis cette insolence, et le chanteur Maupas, si bien pommadé et frisé, n'a pas trouvé un mot à dire.

Cela ne m'étonne en aucune façon et ne doit pas vous étonner, messieurs du gouvernement. Il fallait un diplomate, vous envoyez un chanteur.

Un homme qui, ministre de la Police, inventait la machine infernale de Marseille, et qui, préfet de police au 2 décembre, tremblait dans sa peau au milieu d'un régiment qui le gardait à la préfecture de Police.

Maupas reste sénateur!

*Requiescat in pace!*

J'ai vu hier le général Bougenel chez la Princesse Mathilde où j'ai dîné. Il est en exercice de ses fonctions de chevalier d'honneur.

Mme Desprès est en faveur plus que jamais, cette femme est l'intrigue en personne, mon opinion sur son compte ne varie pas. La Princesse est maintenant entourée de ses créatures, un jour, elle sera vendue

par la Desprès à beaux deniers comptants. Margot, sa fille, a toujours l'air de ne rien voir et surtout de ne rien comprendre, mais elle fait son profit de tout.

Le comte William de Nieuwerkerke sort de chez moi. Nous avons causé de l'affaire du général de Neuilly, tué ces jours derniers par le capitaine de Laporte, attaché à la division du général Perrot.

Voici ce que m'a raconté le comte W. de Nieuwerkerke:

M. de Neuilly, alors âgé de 24 ans, était en 1816 lieutenant dans le régiment des chasseurs de la garde en garnison à Fontainebleau. Fort léger et ne doutant de rien, il eut l'audace de présenter comme sa femme à un bal donné à monseigneur le duc d'Angoulême et à monseigneur le duc de Berry, une certaine M^me de Campistre, de mœurs plus qu'équivoques, avec laquelle il vivait. Pour ce fait il fut renvoyé de la garde et quelques mois après il entra dans la ligne. En 1848, M. de Neuilly, devenu colonel, maintint son régiment sous la plus exacte discipline, et au mois de juin de cette malheureuse année, il se trouvait à Paris pendant l'insurrection. Appelé à prendre le commandement de la brigade du général Damesme qui venait d'être tué, il déploya une grande vigueur, d'autres disent une grande rigueur. Il faisait fusiller tous les prisonniers qui tombaient entre ses mains.

Le général Cavaignac lui écrivit:

« Général, l'état de siége n'autorise pas le fusillement « des prisonniers de guerre. »

A cette missive, M. de Neuilly répondit:

« Les insurgés, pris les armes à la main, ne sont « pas des prisonniers de guerre. »

La correspondance en resta là, et il continua ses exécutions.

Le général de Neuilly était d'une violence extrême.

M. de Laporte est gravement atteint à la figure d'un coup de canne. Le conseil de guerre de Metz jugera cette triste affaire.

M^me^ la comtesse de Neuilly est fille du comte de Villoutrey.

## VENDREDI 28 OCTOBRE.

Le *Moniteur* a publié hier un article sur les affaires d'Orient, répété ce matin par tous les journaux. L'organe officiel du gouvernement affirme de nouveau la parfaite entente de l'Angleterre et de la France dans cette grave question et la volonté des deux puissances de ne pas laisser amoindrir le pouvoir du Sultan.

D'un autre côté, quelques journaux anglais commencent à comprendre la rouerie des Russes qui attestent toujours de leur ardent désir de la paix et qui mettent à profit le temps qui s'écoule pour renforcer leur occupation des Principautés.

Depuis le commencement de cette affaire, les Etats occidentaux ont montré beaucoup trop de faiblesse et d'indécision. Il faut malheureusement le dire, la politique russe trouve même en France des partisans qui arguent de l'intérêt religieux. Ces gens-là se taisaient lorsque la Pologne catholique tombait sous la rude persécution des Russes-Grecs schismatiques, et que les

croyances de tout un peuple chrétien avaient à subir le joug d'un gouvernement qui leur était vivement hostile.

Il n'y a rien de religieux dans la guerre entreprise par le Czar. Il veut dominer le monde par la possession de la Turquie d'Europe qui lui livrerait la Méditerranée.

Les Franco-Russes, assez nombreux surtout à Paris, approuvent l'empereur Nicolas de sa susceptibilité dans la question des Lieux-Saints; ils s'étonnent qu'on puisse trouver extraordinaire l'importance qu'il attache à prédominer sur les autres nations européennes à Jérusalem, et ils ne veulent pas admettre que la France, en possession depuis des siècles du droit de protéger les latins, ait voulu asseoir son droit par un règlement positif pour s'opposer aux envahissements du clergé grec.

La Princesse Mathilde est ici dans le monde l'avocat russe. Tout ce qui vient de Pétersbourg lui semble bon et raisonnable, et comme tous les gens assez indifférents en matière religieuse, elle parle plus que personne de la honte qu'il y a pour l'Europe de laisser le *barbare* Turc avec sa religion *anti-chrétienne* gouverner douze millions de Grecs chrétiens! Mais aussi elle voudrait voir l'Italie délivrée du Pape et de la Cour de Rome.

Les plus grands révolutionnaires ne sont pas ceux qu'on pense!

Nous voyons les mêmes gens qui professent tant de respect pour la foi des peuples, en faire bon marché en d'autres circonstances.

Le journal des *Débats,* si Anglais pendant la durée du règne de Louis-Philippe, est Russe aujourd'hui.

En France, nous avons un grand parti russe, c'est une manière de faire de l'opposition. Puis nous avons

tous ces hommes qui voudraient qu'une nation vécût comme eux au jour le jour et qui crient : laissez donc faire les Russes, car si nous avons la guerre, je perdrai de l'argent sur mes cotons, sur mes sucres ou sur mes cuirs.

Nous arrivons à n'être plus qu'une boutique dans laquelle nous sommes tous commis, et l'honneur s'y pèse au poids de la marchandise.

Les Etats-Unis, cette nation de forbans, commence à vouloir intervenir dans les affaires d'Europe ; nous avons aidé à la faire trop puissante, elle se montre actuellement envahissante, méconnaissant les traités, le droit public européen, et ne considérant comme loi que sa volonté.

L'envoi de Soulé comme ambassadeur à Madrid est une insulte à l'Espagne, mais cette insulte est acceptée par le vieux continent. Les Etats-Unis ont la prétention de nous renvoyer, couverts par un brevet de citoyen américain, nos condamnés fugitifs et nos révolutionnaires proscrits. Il faut espérer que nous n'accepterons pas cette prétention américaine.

Il y a des moments dans la vie des peuples où les concessions sont des crimes politiques qui perdent l'avenir. Céder aux prétentions de la Russie et de l'Amérique ou leur faire des concessions, serait commettre un crime

## SAMEDI 29 OCTOBRE.

Le bruit s'est répandu hier soir que le général Baraguay d'Hilliers allait à Constantinople remplacer

notre ambassadeur. Il aurait avec lui une suite assez nombreuse d'officiers.

Les hostilités sont commencées entre les Turcs et les Russes.

## DIMANCHE 30 OCTOBRE.

La Bourse était hier en hausse de un franc cinquante centimes sur les cours d'avant-hier par suite d'une nouvelle donnée par la télégraphie privée voie de Vienne.

Suivant cette nouvelle, un armistice serait conclu entre les Turcs et les Russes.

Cette nouvelle me semble hasardée; il faut se défier de la télégraphie privée, ce ne serait pas la première fois qu'elle inventerait.

Les armements de vaisseaux continuent dans nos ports. L'Empereur a ordonné pour son service personnel la construction d'une grande frégate à vapeur du même tonnage que celle commandée par la reine d'Angleterre. Le bâtiment à vapeur le *Napoléon*, commandé par Exelmans et affecté au service de l'Empereur, reçoit en ce moment de la grosse artillerie et ira hiverner à Cadix pour aider, dit-on, au remorquage des vaisseaux chargés de grains.

Un armistice ne serait pas favorable aux Turcs; s'il est réel, c'est encore une rouerie russe qui donnera au Czar le temps de concentrer ses différents corps d'armée, et enlevera aux Turcs l'avantage d'une entrée

en campagne immédiate et avant la concentration de toutes les forces russes.

Notre diplomatie ne brille véritablement que dans l'almanach impérial par le nombre des croix étrangères dont elle est décorée. Les plus nuls sont les mieux bardés. Feuillet de Conches, chef du bureau du protocole, a 16 ou 18 croix. Montessuy, envoyé à Florence, ancien élégant, mari de la fille naturelle du prince Paul de Wurtemberg, a deux grandes croix. Roguet, chef de la maison militaire de l'Empereur, en a aussi un bon nombre, mais Bacciochi, premier chambellan, les distance tous!

## LUNDI 31 OCTOBRE.

Le dernier des d'Esclignac, le duc de Fimarcon, fils du duc actuel d'Esclignac, est mort au mois de juillet en Australie. La nouvelle en est arrivée à sa famille; on a célébré aujourd'hui pour lui un service à l'église de la Madeleine. Son père était lieutenant-colonel des lanciers de la garde en 1830 et à cette époque il se retira en Sardaigne auprès du roi de Piémont, qui est son cousin. La duchesse d'Esclignac est fille de Bozon de Talleyrand, frère du fameux prince de Talleyrand. Séparée depuis 23 ans amiablement de son mari, elle a été la femme la plus coquette du monde; ce qu'elle a mangé d'argent ne peut être calculé. Aujourd'hui, après les histoires les plus scandaleuses, le grand monde ne la voit plus, et elle vit misérablement. Elle a perdu

quatre enfants sur cinq qu'elle avait, il ne lui reste plus que Mme la marquise de Persan, séparée de son mari, mauvais garnement qui s'est fait connaître par ses procès avec son beau-père, le marquis de Mirabeau.

Mais pour en revenir au pauvre duc de Fimarcon, racontons en quelques mots sa misérable vie.

Il fut emmené en 1830 en Piémont par son père comme il n'était encore âgé que de dix ans. Là il végéta sans recevoir aucune éducation. Tandis que son père courtisait les femmes qui voulaient l'écouter, il savait à peine lire et n'avait aucune notion d'orthographe. Jeune homme, il fit quelques dettes que son père refusa de payer, et notez bien qu'il laissait ce pauvre garçon dans la misère.

Le duc d'Esclignac a de 60 à 70,000 livres de rente.

Fimarcon vint en France auprès de sa mère toujours besogneuse et qui ne lui donnait strictement qu'à manger. Il voulut deux fois se marier pour sortir de sa misère, une fois avec Mlle Shepeard, l'autre fois avec Mlle Bull Yungh ; son père refusa d'y consentir.

A bout de ressources, Fimarcon partit, il y a un an et demi, pour l'Australie, où il donna d'abord des leçons dans un manège. Le maître du manège ayant fait faillite, Fimarcon devint berger, toujours accompagné d'une femme de bas étage qui l'avait suivi.

Fimarcon a écrit plusieurs fois à son père et à sa famille pour demander quelques secours, personne ne lui a répondu. Enfin, au mois de juin dernier le chagrin et la fatigue l'ont tué, la dyssenterie lui a accordé vingt jours de souffrances.

La pauvre fille qui était avec lui, écrit cette affreuse mort à la duchesse d'Esclignac en lui envoyant une boucle des cheveux de son fils. Dans sa lettre, elle parle des chagrins, des douleurs et des souffrances du dernier des d'Esclignac et elle termine ainsi:

« A ses derniers moments il n'a manqué de rien, « j'ai tant travaillé que j'ai pu suffire aux soins que « réclamait son état. Votre fils, Madame la duchesse, est « mort désespéré, mais il a eu la force de ne pas mau- « dire sa famille! »

Ainsi est mort le cousin du roi de Saxe et du roi de Piémont, le porteur d'un des plus grands noms de France, le parent des grands seigneurs les plus riches, des Talleyrand, des Périgord, des Noailles, etc., etc. Personne ne l'a empêché de mourir de misère.

Que voulez-vous en faire, disait-on, il n'a aucune éducation.

Monsieur le duc d'Esclignac, la mort de votre fils crie contre vous, elle s'élèvera contre vous devant Dieu.

## MERCREDI 2 NOVEMBRE.

La lettre de Ledru-Rollin saisie chez Goudchaux et dont Delescluze était porteur, est ainsi conçue.

« Mon cher ami, dans quinze jours je serai aux « Tuileries, mettez en sûreté tout ce que vous avez et « vendez vos rentes. »

## SAMEDI 5 NOVEMBRE.

J'apprends à l'instant d'une manière certaine que le général Bousquet et le général Canrobert ont été chargés par l'Empereur d'étudier sur les cartes et d'après les documents que possède le ministère de la Guerre, la Finlande et la Courlande, et de rendre compte des ressources que peuvent offrir ces deux provinces, de leur situation et de leurs positions stratégiques.

En cas de guerre ouverte avec la Russie, il paraîtrait que l'Empereur comprendrait cette puissance plus facile à attaquer, en un mot plus vulnérable par ces deux côtés.

Les hostilités sont, dit-on, commencées en Asie et sur le Danube, entre les Turcs et les Russes, mais la diplomatie et les journaux répètent avec un sérieux ébouriffant que les négociations continuent.

## DIMANCHE 6 NOVEMBRE.

Le général de Goyon, colonel en 1850 et commandant alors le régiment de dragons caserné à Paris, général de brigade, aide de camp de l'Empereur en 1850, n'a quitté les antichambres de l'Empereur que deux fois depuis cette époque. La première occasion fut une inspection des prisonniers après les journées de décembre; sur son rapport presque tous les émeutiers et les plus mauvais furent rendus à la liberté au grand mécontentement des gens d'ordre. La seconde occasion pour le

général s'est présentée cette année, il est allé assister aux manœuvres de l'armée autrichienne.

Le *Moniteur* reconnaît aujourd'hui, par un décret qui nomme le vicomte de Goyon lieutenant-général, *les grands services* de ce capitaine !

Il faut dire que Goyon, quoique incapable comme général, est le plus intrigant des hommes et il est allié aux Fezensac et aux Flavigny qui ne lui cèdent en rien. Toutefois, malgré les coquetteries du pouvoir envers Goyon, aussi longtemps que Flavigny ne sera point sénateur, la France ne sera pas bien gouvernée.

Flavigny se croit grand seigneur parce que sa mère est la fille du banquier allemand Betmann et que les écus de la banque ont redoré le blason d'un Flavigny. Le Flavigny actuel, protégé de la congrégation, fut ensuite très bien avec Louis-Philippe; il faut espérer que l'Empereur lui fera des avances !

J'apprends à l'instant par Duret le statuaire qui sort de mon cabinet, une nouvelle prétention de Fould, le ministre de la maison de l'Empereur. Ce ministre, failli non rehabilité comme j'ai eu occasion de le dire, compte se présenter à l'académie des Beaux-Arts pour une place d'académicien libre à la première vacance. Il a renoncé à se présenter pour succéder à Dumont, parce que Nieuwerkerke lui semble avoir trop de chances.

Dans quelques années, on dira : *Aimez-vous les Juifs, on en a mis partout.*

## LUNDI 7 NOVEMBRE.

Il paraît que l'affaire Maupas est arrangée, on ne parle plus de son rappel.

Goyon a été nommé général de division sans jamais avoir vu le feu, mais c'est un moyen d'en débarrasser la maison de l'Empereur. L'opinion publique en Espagne et la moralité si violemment froissée par la conduite des deux reines Marie Christine et Isabelle commencent à ébranler la vieille fidélité Castillane.

La reine Isabelle a été récemment insultée en plein théâtre.

Samedi la reine Christine dînait chez la Princesse Mathilde, et elle dit au marquis de Villuma nommé président du Sénat :

« Va mon cher, agite ta petite sonnette, je serai bien-
« tôt à Madrid et tu me retrouveras à la tête de l'oppo-
« sition. »

Cette femme a pillé l'Espagne de toutes les façons possibles, elle jouit maintenant du fruit de ses rapines évalué à 70 ou 80 millions.

La cour part samedi pour Fontainebleau. La série de *grands seigneurs* actuels qui feront les délices de ce séjour est curieuse.

Il est fort question d'un ordre que l'Impératrice Eugénie veut créer pour les femmes. Si cet ordre est créé nous verrons de plaisantes chevalières.

La cour s'occupe beaucoup d'étiquette, mais il est bon de dire que personne ne s'y connaît, c'est un tohu-bohu impayable. La nouvelle noblesse se place devant des glaces pour se saluer elle-même et se traiter de monseigneur.

Le ridicule est de mise et sied bien à tous ces petits messieurs, l'Empereur est seul un homme *comme il faut* au milieu de son entourage. Il est grand seigneur et impérial par la façon et la dignité.

## MARDI 8 NOVEMBRE.

L'insulte commise envers la reine Isabelle m'a été racontée hier par Valdès, qui l'attribue aux modérés désireux à l'instar des modérés français de donner une leçon au pouvoir.

Pour la première fois depuis son retour à Madrid, la reine assistait au spectacle. A son arrivée, comme cela est d'étiquette, la représentation est interrompue et l'orchestre joue la marche royale. L'instant est venu pour les modérés de donner leur leçon, de manifester leur mécontentement. Alors des *chut* éclatent, des cris, des ordres de continuer le spectacle et de laisser la marche, enfin une petite insulte à la reine, qui en a pleuré de chagrin.

Les *modérés* insultent la reine, ces modérés-là sont des enragés, qui, si on les laissait faire, perdraient leur pays comme les modérés Louis-Philippistes ont perdu leur roi.

Pauvre Espagne, tu connaîtras donc aussi ces hommes sans conviction et sans raison, dont le 2 décembre nous a débarrassés pour quelque temps.

A Paris, l'affaire du complot contre la vie de l'Empereur est depuis hier devant la Cour d'assises. Quelques étudiants, des ouvriers, anciens insurgés grâciés

sur le rapport du général de Goyon, sont en cause; derrière ces fous sanguinaires il y a le comité de Londres et le général Charras exilé, dont le nom revient souvent dans les réponses des accusés.

Ce procès sera un utile avertissement aux prôneurs de clémence. Les mauvaises passions communistes ne sont pas éteintes. Dans les bas-fonds de la société tout ce qui a horreur du travail, toutes les ambitions inintelligentes, tous les appétits sensuels ne peuvent renoncer à l'espoir de nouveaux bouleversements.

Suivant des nouvelles de Constantinople, un corps de 15,000 Russes aurait subi un grave échec sur la frontière d'Asie dans une rencontre avec les troupes turques.

Quelques *graves* journaux continuent cependant à donner des assurances de paix. La diplomatie, disent-ils, n'a pas abandonné ses devoirs de pacificatrice.

Depuis six mois, cette pauvre et rachitique diplomatie joue un triste rôle. Les diplomates évitent avec grand soin de se rencontrer; comme les anciens augures, ils ne peuvent se regarder sans rire.

Drouin de Lhuys, ministre des Affaires étrangères, affecte des airs de fatuité et se pose en Talleyrand; nouvel Atlas, il porte le monde, et pourtant lui et son cortége de diplomates ne sont que des bouffons. A chaque bataille qui sera livrée, nous entendrons ces messieurs s'écrier: les chances de pacification augmentent.

Le Czar a de nouveau protesté de son respect des traités et de son ardent amour de la paix.

Nous pourrions demander comme *Figaro: De qui se moque-t-on ici?*

## MERCREDI 9 NOVEMBRE.

La Guéronnière sort de chez moi, il m'a appris le contenu d'un télégramme arrivé ce matin.

Les Turcs et les Russes, au nombre d'à peu près chacun 12,000 hommes, se sont rencontrés sur les bords du Danube; l'affaire a été chaude et meurtrière, on a combattu à la baïonnette et enfin les Turcs sont restés maîtres du terrain.

La Guéronnière regarde cette affaire d'Orient comme fort grave et pouvant amener un conflit général. Il ne regrette pas, dit-il, les longueurs des négociations qui ont permis d'une part à la Turquie de réunir ses forces, et à l'Europe de se réunir dans un intérêt commun. Il semble compter sur l'Autriche et la Prusse.

J'ai encore peine à y croire.

La Russie amène peu à peu en ligne toutes les forces dont elle peut disposer, elle aura bientôt 400,000 hommes engagés dans les affaires d'Orient.

Ces premiers coups de canon rendent les négociations plus difficiles pour ne pas dire impossibles, l'empereur Nicolas tient à obtenir ce qu'il nomme une large influence *morale* dans les affaires de l'empire turc, il ne se départira pas de ses prétentions.

## JEUDI 17 NOVEMBRE.

La société se préoccupe beaucoup à Londres d'une invitation de la reine Victoria à l'Empereur et à l'Im-

pératrice des Français et de la façon d'en rédiger la teneur.

L'Empereur a fait don à l'Impératrice pour la Sainte-Eugénie d'un très beau collier de diamants acheté, dit-on, un million au successeur de Stor & Mortimer, célèbres orfèvres anglais.

La princesse Bagration raconte que ce collier lui a été apporté avant d'être remis à l'Empereur et qu'elle l'a fort admiré.

Nos bijoutiers français sont peu contents de cette commande exécutée hors de France et du patronage impérial à l'ombre duquel le bijoutier anglais qui vient en France trois ou quatre fois par an, accapare leurs pratiques.

Le prince de Craon a un fils fort mauvais sujet qui avait frété, il y a dix-huit mois, un navire avec lequel il devait aller dans l'Amérique méridionale, faire je ne sais plus quel commerce. Dernièrement le prince de Craon a reçu une lettre de ce fils, datée de Manille et du fond d'un cachot où il est détenu sous l'accusation de contrebande et de piraterie.

Toute la famille, les Beauveau, les Craon, etc., ont fait remettre à la reine d'Espagne une demande ou plutôt une supplique en recours en grâce pour ce jeune homme, le dernier de leur nom, l'héritier d'une grande fortune et d'un titre historique.

La princesse de Craon, au lieu de s'occuper de conversions et d'écrire des romans historiques ennuyeux, aurait bien dû mieux élever ses enfants. Cette prude et prétentieuse princesse a une fille gardée comme recluse depuis dix ans dans une maison de campagne près de

St-Germain. Personne ne la voit; est-elle bossue, difforme, ou folle, on l'ignore. La pauvre vieille aristocratie, comme un corps épuisé, a produit une génération de petits idiots ou de petits monstres. Nous ne pourrions signaler que bien peu d'exceptions.

La cour est toujours à Fontainebleau, et nous sommes sans nouvelles bien positives du théâtre de la guerre dans les Principautés danubiennes.

## SAMEDI 19 NOVEMBRE.

La reine Victoria a refusé à son ministre d'adresser une invitation intime à l'Empereur et à l'Impératrice des Français.

« *S'ils viennent en Angleterre*, a-t-elle dit, *je les* « *recevrai officiellement avec toute la bonne façon pos-* « *sible, mais je veux être la maîtresse de mon intérieur* « *et n'être point forcée d'y admettre intimement les per-* « *sonnes qui blessent mes affections personnelles.* »

On ignore encore comment ceci sera pris par la cour des Tuileries.

Il me semble que la reine Victoria fait une faute, elle devrait éviter avant tout de blesser les susceptibilités de son allié au moment où s'apprête une lutte aussi grave que celle dont nous menace la Russie.

Les Turcs ont été forcés de repasser le Danube, après avoir échoué dans leur entreprise sur Bucharest. En Asie, ils ont pris quelques forts. La guerre devient plus imminente, nos escadres entrent, dit-on, dans la mer Noire.

## LUNDI 21 NOVEMBRE.

Nieuwerkerke a été élu samedi dernier membre libre de l'académie des Beaux-Arts en remplacement de M. Dumont, par 30 voix sur 39 votants.

Malgré tout ce que ses amis lui ont dit, il n'a pas voulu se présenter pour remplacer un véritable académicien. Il trouvait cela au-dessous de lui et disait: *les places d'académiciens libres sont faites pour être occupées par les grands seigneurs, amateurs et protecteurs des arts.*

C'est malheureusement un travers chez Nieuwerkerke de se croire un grand seigneur et de s'adorer dans sa propre importance. Il sait cependant qu'en Hollande, d'où sa famille tire son origine, elle est comptée comme peu de chose. Les Nieuwerkerke sont bâtards de je ne sais plus quel petit *stathouder*. Son père, pauvre capitaine de cavalerie, fut bien heureux d'épouser une de mes cousines, Mlle de Vassan, riche héritière qui lui apporta 60,000 fr. de rente. La noblesse hollandaise ne fait aucun cas de la prétendue noblesse des Nieuwerkerke. Emilien, dont il est ici question, est plus ambitieux qu'artiste. L'art n'a été pour lui qu'un moyen. Il remuerait des montagnes pour arriver à son but, mais il manque de diplomatie et d'esprit de conduite. La vanité l'égare, il s'est constitué grand seigneur, maintenant il se croit une grande puissance. Depuis sa statue de l'Empereur, qui n'est pas bonne, il n'a rien fait; son atelier qu'il a établi au Louvre est occupé par les ouvriers de Micheli qui moulent le buste de l'Impératrice. Nieuwerkerke aime la représentation, l'éclat, le *paraître*, en

un mot, il a trop de petites vanités pour être jamais un homme sérieux. Il se préoccupe de ses boutons de gilet ou de chemise, des boutons de lapis qu'il met l'été à ses guêtres, de sa chaîne de montre, de son habit, etc. Les costumes lui plaisent et la première chose à laquelle il ait pensé après sa nomination a été son nouvel uniforme.

L'académie des Beaux-Arts va l'absorber quelque temps, comme il en a été du musée, mais il usera ce joujou en se créant des ennemis par les airs de supériorité qu'il prendra et par les innovations qu'il tentera d'y introduire.

Il est fier d'occuper une place d'académicien qui est accordée à son titre de directeur des musées et qui était occupée avant lui par un ancien chef de bureau du ministère de l'Intérieur.

D'ailleurs parmi les académiciens libres on compte Cailleux, l'ancien directeur des musées; Rambuteau, ancien préfet de la Seine; Montalivet et Duchâtel, anciens ministres de l'Intérieur.

Je trouve plus glorieux d'être académicien comme artiste que comme fonctionnaire du gouvernement.

Nieuwerkerke m'a dit qu'avec cette nomination il espérait être conseiller d'Etat avant peu, et que dans quatre ou cinq ans l'Empereur le nommerait probablement sénateur. Si les choses marchent ainsi, la nation le anommer sans doute empereur dans dix ans.

## 23 NOVEMBRE.

Le choléra est décidément à Paris, hier il y a eu 64 cholériques apportés aux hôpitaux, à cinq heures 31 étaient morts, un était hors d'affaire, 32 restaient en traitement.

Il fait un temps maussade, gris et froid avec brouillard.

La faillite de la maison Goldsmith, dont le chef était beau-père du ministre d'Etat actuel Fould, remonte à 1825, elle laissa à cette époque un passif de quarante millions. Deux Goldsmith se brûlèrent la cervelle, le beau-père du ministre mourut de chagrin trois mois après. En 1825, Fould n'était marié que depuis six mois, associé à la maison Goldsmith, il avait la signature sociale; bon nombre de traites impayées portent sa signature.

## VENDREDI 25 NOVEMBRE.

Les grandes affections dont on parlera peut-être un jour, celles qui produisent sous tant de rapports le plus d'effet, sont quelque fois bien misérables quand on les juge dans la coulisse de leur théâtre. J'ai toujours eu une extrême défiance de la vérité de certains amours chez certaines individualités. Pour que l'amour soit une passion il faut que le cœur qui la contient n'en renferme pas d'autres. L'amour ne s'allie ni à l'ambition, ni à aucune autre passion humaine, et si en langage du monde, en

langage profane, on le nomme une religion, c'est qu'il a ses martyrs et que hors de lui il ne conçoit rien et ne considère rien.

Ces réflexions me viennent à propos de la *liaison* de la Princesse Mathilde et de Nieuwerkerke. Chacun la croit des plus *vive* et s'étonne même de l'imprudence avec laquelle elle est conduite, de la publicité qu'elle affiche, et dont l'Empereur, depuis longtemps froissé, peut se fâcher à la fin d'une manière irrémédiable.

Eh bien, cet amour n'est point une passion, ce n'est qu'une liaison mal calculée, nuisible à ceux-là même qui en tirent vanité.

Nieuwerkerke, je le dis à regret, n'a ni passion, ni rien qui y ressemble pour la Princesse. Je savais déjà que ses fréquents voyages à Compiègne avaient pour but une intrigue avec une jolie femme dont l'année dernière il a fait la médaille, Mme Agut. Je savais leur intrigue poussée aussi loin que possible, mais ce matin j'ai eu une nouvelle preuve de l'inconstance de ses amours.

Depuis quelque temps, sa sultane favorite est une très belle jeune personne, Mlle Mignerot, qui vient peindre dans les galeries du Louvre où chacun s'arrête pour admirer sa beauté. Déjà il lui a donné deux ou trois rendez-vous, et lorsque cette jeune et belle personne arrive, Nieuwerkerke s'enferme avec elle dans sa chambre et ils y passent deux heures.

Ce matin, Nieuwerkerke reçoit de Fontainebleau une lettre de la Princesse Mathilde; il m'en lisait quelques passages très affectueux et exprimant avec vérité les regrets d'une longue séparation, l'ennui de cette solitude du cœur, dans laquelle elle se trouve au milieu de la

cour, le désir de retrouver le plus tôt possible son cher intérieur, ses habitudes, ses affections, et même *mes méchancetés* . . . . .

Tout à coup, Nieuwerkerke interrompt sa lecture et, se tournant vers son domestique :

« Priez M. Moissenet, lui dit-il, d'écrire à Mlle Migne-« rot que je l'attends à midi. »

Le domestique se retire en souriant, Moissenet écrit en souriant, et le commissionnaire porte, en souriant, la lettre à Mlle Mignerot, car tout le monde sait qu'elle vient au Louvre pour coucher avec M. le directeur général des Musées, intendant des Beaux-Arts de la maison de l'Empereur, membre de l'Institut.

Il est midi moins quelques minutes, Nieuwerkerke est déjà dans sa chambre, où il attend la jeune beauté. Ordre est donné de ne recevoir personne, les rideaux sont fermés. Dans deux heures, Nieuwerkerke répondra à la Princesse ! Pauvre Princesse !

La Guéronnière sort de chez moi, il m'a annoncé comme officielle la réconciliation complète des deux branches de la maison de Bourbon.

Il a déploré avec moi l'entourage de l'Empereur qui lui fait un tort immense.

Les évêques auxquels, depuis quelque temps, on refuse des audiences lorsqu'ils viennent à Paris, sont mécontents. Un des plus importants, chez lequel se trouvait La Guéronnière, il y a quelques jours, reçut de M. de Bassano un refus ainsi conçu :

Monseigneur,

« L'Empereur regrette que la multiplicité de ses affaires ne lui permette pas de vous recevoir en ce moment. »

On me l'avait bien dit, s'écria l'évêque, je ne voulais pas le croire, voilà comme on nous traite!

C'est maladroit, car l'Empereur a le temps, on le sait, de recevoir un tas de faquins qui ne devraient pas être reçus. Il faudrait plus que jamais ménager le clergé.

## SAMEDI 26 NOVEMBRE.

La fusion des deux branches de la famille des Bourbons est due à l'intervention de la mère de S. M. l'empereur d'Autriche et des princes étrangers. Ceci est une nouvelle complication dans la politique actuelle et peut donner quelque embarras en France. Nous verrons se dessiner de nouvelles physionomies, se diviser, se morceler le parti de l'ordre, qu'en arrivera-t-il?

Les faiseurs de bons mots disent, à propos de la folie de Fould (Benoît), qu'au jeu il a perdu son *d* (Foul), qu'à voler il a perdu son *l* (Fou) et qu'il est resté fou.

Léon de Laborde semble retourner à l'orléanisme en prenant une nouvelle position. Il prétend depuis quelques jours que sa situation n'est plus supportable au Louvre, et sans prévenir personne il a déménagé son cabinet dont il a emporté tout ce qui lui appartenait et il a remis la clef à l'économe.

Est-ce une précaution diplomatique en vue des événements que la fusion lui fait prévoir? Est-ce une démission? Nous n'en savons encore rien.

En se promenant hier dans la forêt de Fontainebleau, l'Empereur a fait une chute de cheval, mais sans gravité, il est remonté immédiatement et a continué la promenade.

## MARDI 29 NOVEMBRE.

La Gueronnière m'a demandé de faire deux fois par mois, dans le *Constitutionnel,* des articles sur notre société. J'ai accepté, mon premier article est fait, il paraîtra dimanche prochain.

Ces articles ne ressembleront pas à mes mémoires, en voici la raison: Pour le présent, il est nécessaire de relever la société aux yeux du public, d'atténuer ses vices, d'augmenter la somme de ses qualités. Les bas-fonds de notre monde social, les vases de nos marais ne sont que trop disposés, sous prétexte que l'eau est de mauvaise qualité, à l'empoisonner tout à fait en s'agitant. Je me suis donc résolu à mettre du rouge et du blanc à la grande courtisane, à dissimuler autant que possible sous le fard son teint plombé et les rides de sa peau.

J'ai aujourd'hui quelques anecdotes curieuses sur Alexandre Dumas, qui ne dépareront pas la partie *Brantômesque* de mon livre.

On sait que Dumas a épousé Ida, l'actrice de la Porte Saint-Martin, tout le monde s'est occupé de ce mariage auquel Chateaubriand a servi de témoin et personne ne se l'expliquait. En voici la raison:

Ida, fille de je ne sais qui, avait pour tuteur M. Domange, l'entrepreneur des vidanges de Paris. Elle possédait un petit capital, environ quarante mille francs. Ida, après avoir longtemps partagé le logis de Roger de Beauvoir, où Dumas l'avait connue, échut un jour à l'auteur des *Mousquetaires*.

Domange en honnête tuteur désireux d'assurer l'avenir de sa pupille, s'y prit de la façon suivante:

Il employa les 40,000 fr. d'Ida à acheter à vil prix 200,000 fr. de créances sur Alexandre Dumas. Puis, escorté de gardes du commerce il se présenta un matin pour inviter le grand homme à payer 200,000 fr. qui était la dot de Mlle Ida, ou de vouloir bien prendre Clichy pour résidence. Dumas pressé par la *contrainte* épousa Ida riche de 200,000 fr. et fut béni par Chateaubriand et l'entrepreneur des vidanges.

Quelque temps après son mariage il demeurait rue de Rivoli. Ida occupait un splendide premier étage. Dumas avait fait meubler un petit appartement au quatrième au fond de la cour et s'y retirait presque chaque nuit, c'était son cabinet de travail. En ce temps-là le duc d'Orléans donnait des fêtes. Un jour Dumas y est invité. Il se revêt de ses plus beaux habits, harnache sa cascade de décorations et part à pied vers onze heures pour les Tuileries.

Trois quarts d'heure après il revient, se fait ouvrir la porte de l'appartement d'Ida, pénètre jusqu'à sa chambre et trouvant encore du feu dans la cheminée, dit à la dame:

« Ma foi, chère, j'ai voulu aller à pied aux Tuileries, « je me suis fait tremper comme un caniche et je ne suis

« plus présentable. Je reste ici, vous avez du feu, je « travaillerai. »

Ida insista pour le renvoyer, prétextant qu'il l'empêcherait de dormir. Dumas résista, Ida se mit en colère, fit la moue, mais Dumas avait chaussé dans sa tête de travailler au coin de cette cheminée dont le foyer pétillant souriait à son humidité. Il n'écouta rien, mit au feu trois buches de plus, approcha une table, prit du papier, une plume, et fit courir sa prose suivant la fantaisie de son humeur.

Ida pestait mais se taisait, le feu grésillait, la plume courait, lorsque tout à coup la porte d'un cabinet de toilette céda sous une violente pression et Roger de Beauvoir, mal drapé dans une simple chemise, entra en scène. Dumas, d'abord étonné, prend un air digne et courroucé :

« Que faites-vous ici? vous apportez le trouble dans « mon ménage, vous déshonorez le toit d'un ami! . . . »

Enfin il improvise une majestueuse tirade de mari offensé. Roger écoute avec calme, puis répond:

« Pardieu, vous arrivez ici comme une bombe, vous « vous installez bien à votre aise au coin du feu, vous « annoncez l'intention de passer la nuit contre cette « cheminée, tandis que je gèle dans un cabinet qui est « comme une glacière! . . . ce n'est pas supportable, je « n'ai pu y tenir et me voilà! »

Dumas, mari toujours offensé et majestueux, reprend:

« Très-bien, Monsieur, nous nous expliquerons demain « matin, en attendant faites-moi le plaisir de déserter » ma demeure. »

« Je ne demande pas mieux, s'écrie Roger, qui s'était rapproché du feu et y présentait ses pieds grelottants. »

Dumas, tout en parcourant la chambre à grands pas, entrevoit à travers l'ouverture des rideaux de la fenêtre les torrents de pluie que le ciel versait sur la terre, c'était un déluge.

« Je ne puis cependant pas vous renvoyer par cette « pluie-là, dit-il à Roger qui se chauffait toujours, on « ne mettrait pas un chien à la porte ! »

Puis il recommence à arpenter la chambre de toute la dimension du compas de ses grandes jambes.

Roger, après avoir réchauffé le pied droit, réchauffait le pied gauche.

« Décidément, s'écria Dumas, je ne puis pas vous « renvoyer par cet affreux temps . . . asseyez-vous, Mon- « sieur de Beauvoir, passez la nuit dans mon fauteuil, « nous nous expliquerons demain matin. »

Roger s'installe dans le fauteuil, Dumas éteint les bougies et se couche aux côtés d'Ida qui ne soufflait mot ; mais une heure après le feu mourant n'envoyait plus de chaleur à Roger qui recommence à grelotter. Dumas l'entend frissonner, se retourner et tisonner quelques derniers charbons.

« L'animal va s'enrhumer, c'est certain », murmure-t-il entre ses dents. « Monsieur de Beauvoir, je ne veux pas « que vous vous enrhumiez, venez vous coucher, nous « nous expliquerons demai matin. »

M. de Beauvoir ne se le fait pas dire deux fois, il s'introduit sous la chaude couverture près d'Ida et de Dumas, et mes trois bohémiens s'endorment du sommeil de l'*innocence*

L'innocence ronfla en trio jusqu'à neuf heures du matin, Dumas le premier réveillé, regarde Ida et Beauvoir, une pensée traverse son esprit, il tire du sommeil le couple adultère et d'une physionomie plus douce il s'adresse ainsi à Roger :

« Des vieux amis se brouilleront-ils pour une femme même légitime, ce serait stupide », puis saisissant la main de Roger il la pose sur la partie peccante d'Ida et termine par ces mots sublimes :

« Roger, réconcilions-nous comme les anciens Ro-
« mains sur la place publique ! »

Et la réconciliation est opérée.

Ce même Dumas répondait à un employé de l'état civil qui dressait l'acte de naissance d'un des nombreux produits destinés à propager le type des Dumas :

« Certes, je reconnais cet enfant, mais ma parole
« d'honneur, il me serait impossible de reconnaître la
« mère ! »

## MERCREDI 30 NOVEMBRE.

La fusion des deux branches de la maison de Bourbon s'est opérée par les soins de M. de la Ferté, gendre de M. Molé. MM. de Broglie, Molé, Guizot y ont pris part. Monsieur Thiers, prétend-on, est furieux et veut se rallier à l'Empire.

Mme la duchesse d'Orléans a fait dire qu'elle ne pouvait pas engager son fils mineur, mais qu'elle tâcherait de lui donner les sentiments conformes à cette union.

Monsieur le prince de Joinville ne veut pas entendre parler de fusion, il part pour le Brésil. M. le duc de Montpensier est furieux parce qu'il prétend que ce retour aux principes légitimistes fait revivre en Espagne les droits du duc de Montémolin et le duc de Montpensier a toujours eu de par sa femme des visées sur le trône d'Espagne.

A Fontainebleau, l'Empereur a établi une étiquette très sévère, qu'il soit assis ou debout dans un salon, personne n'a le droit de s'asseoir.

L'Impératrice croit beaucoup aux tables parlantes et avec ses dames elle s'en occupe chaque jour.

La cour revient aujourd'hui ou demain matin.

J'ai dîné hier chez la Princesse Mathilde qui était arrivée à deux heures de Fontainebleau.

La dépense à cette résidence était de 50,000 francs par jour.

## SAMEDI 10 DÉCEMBRE.

J'arrive de Tours où je suis allé avec Nieuwerkerke assister au mariage de mon attaché Clément de Ris. Je trouve en rentrant à Paris le choléra en progrès. Mon tailleur Roguenaut est mort en quelques heures et Mme Laporte, femme du consul général au Maroc, a été également enlevée par la mort en peu d'instants.

Hier, dans le *Constitutionnel* et dans le *Pays* il y avait un grand article sur la fusion signé du nom de La

Guéronnière. La Guéronnière m'a dit que l'Empereur le lui avait en quelque sorte dicté.

L'inauguration de la statue du maréchal Ney a eu lieu en présence des ministres, des grands fonctionnaires et des troupes. Cette réhabilitation extra-judiciaire est maladroite. Le maréchal Saint-Arnaud a prononcé un discours très bien fait et très finement touché, dans lequel il cherche à atténuer la trahison de Ney en le comparant à Turenne et à Condé.

Les enfants de Ney, avec l'outrecuidance qui les caractérise, se sont transportés chez le maréchal Saint-Arnaud et lui ont remis une protestation que La Guéronnière m'a montrée et qu'il refuse d'insérer dans ses deux journaux. Le gouvernement impérial devait moins que tout autre songer à réhabiliter un homme qui avait bassement sollicité de Louis XVIII l'honneur de ramener Napoléon vaincu dans une cage de fer.

## LUNDI 19 DÉCEMBRE.

Lord Palmerston se retire du ministère anglais; on cherche à colorer sa retraite de motifs qui ne sont pas les réels. Il voulait que l'Angleterre se montrât énergique dans l'affaire d'Orient. Lord Aberdeen est tiède et il l'emporte en ce moment, mais je crois qu'avant peu Lord Palmerston reprendra la direction des affaires dans un ministère dont il sera le chef par la force de l'opinion publique.

Le prince Albert est plus Russe qu'autre chose et c'est lui qui pèse par la reine et par Lord Aberdeen sur la politique anglaise. Il joue un jeu dangereux.

## VENDREDI 23 DÉCEMBRE.

Turgot va être remplacé dans son ambassade de Madrid à la suite de propos tenus dans les salons de l'ambassade de France.

Un duel avait eu lieu entre Soulé, le fils du ministre d'Amérique, et le duc d'Albe.

L'affaire terminée, s'est renouvelée entre Turgot et le ministre d'Amérique; un duel au pistolet a eu lieu, et Turgot a reçu une balle dans la cuisse.

Les premiers propos qui ont motivé toute cette sotte affaire, venaient du duc d'Albe et tournaient en dérision une femme dont Soulé fils prit la défense; puis Soulé père prétendit qu'il était inconvenant que de tels propos fussent proférés dans le salon de l'ambassade de France.

Enfin, c'est une affaire misérable.

## MERCREDI 27 DÉCEMBRE.

Le duc d'Albe a tué en duel M. Soulé, envoyé des Etats-Unis. C'est une suite de l'affaire dont j'ai parlé le 23.

La commission pour l'Exposition universelle est nommée ; Nieuwerkerke, président du jury des Beaux-Arts, n'en est pas. Grande agitation et violente colère de la Princesse Mathilde.

Hier soir, Fould était chez elle, il ne restait plus que Nieuwerkerke et Mme Ratomska. La Princesse a dit à Fould qu'elle regardait comme une insulte personnelle l'éviction de Nieuwerkerke; qu'on dirait par toute l'Europe qu'il n'avait pas été mis sur la liste, parce qu'il est son amant; qu'elle n'entendait pas être traitée ainsi; qu'elle n'avait pas besoin du gouvernement et qu'elle avait de quoi vivre sans la misérable aumône de 200,000 francs qu'on lui donnait; que d'ailleurs, si à l'instigation de ses canailles de père et frère on ne la traitait pas convenablement, elle irait vivre dans un pays (la Russie), où le souverain la considérait et la traitait comme un membre de sa famille.

Redites tout cela à l'Empereur, a-t-elle ajouté, car sans cela j'irai le dire moi-même et plus durement.

## 31 DÉCEMBRE.

Encore une année terminée, année qui ne décide rien, n'établit rien, mais qui est grosse pour les conséquences de ce qu'elle a vu commencer. Ici, autour de l'Empereur, autour de la Princesse, autour de Nieuwerkerke, les intrigants ont fait du chemin, car en rampant comme un lézard on avance beaucoup plus qu'en se lançant comme un cheval de course.

Edouard Thayer, trop nul pour être directeur général des postes, a été nommé sénateur. Baroche, ignorant comme une carpe en beaux-arts a été nommé président de la section des Beaux-Arts, pour l'Exposition universelle. On lui doit la décoration donnée, il y a deux ans, à Passot, assez mauvais peintre en miniature qui avait peint les Baroche.

Avant-hier à cinq heures du soir Visconti est mort d'une attaque d'apoplexie. C'est une grande perte, et les travaux du Louvre s'en ressentiront.

Pour moi, je le regrette fort, je le connaissais depuis vingt-cinq ans et je n'ai jamais rencontré un homme plus aimable, plus serviable et d'un commerce plus facile.

A Madrid, monseigneur le duc de Montpensier retrouve toute sa bravoure pour insulter une femme. Toute la cour d'Espagne s'était rendue à une réception de la duchesse de Montpensier; la marquise de Montijo, dame du palais de la reine, s'y trouvait comme toutes les dames du palais. Le duc de Montpensier la voit, se dirige vers elle et lui dit:

« Bonjour, marquise, avez-vous de bonnes nouvelles de votre fille, la comtesse de Teba, j'ai gardé un charmant souvenir de la comtesse de Teba. »

La marquise de Montijo, à ces mots prononcés à haute voix au milieu de la cour ébahie, avec l'intention de l'insulte et l'expression de l'ironie, s'embarrasse, rougit, pâlit et se trouve mal.

La reine Isabelle a fait dire à son beau-frère qu'il eût à se souvenir qu'en Espagne il était chez elle et qu'elle n'entendait pas qu'on f't une insulte à l'Impéra-

trice des Français qu'elle avait reconnue et avec laquelle elle était en bonnes relations.

J'ai oublié de dire que Palmerston était rentré au ministère. Les affaires d'Orient vont-elles prendre une tournure décidée? On en est encore à essayer de la pacification. Ceci ressemble beaucoup à la fable de la *Lice* qui emprunte la demeure de sa compagne pour y mettre bas ses petits et quand ils sont devenus grands elle refuse d'en sortir. La Russie veut la guerre et elle la veut d'autant plus que nous mettons du retard à l'accepter. Notre diplomatie devrait être envoyée toute entière à la Chambre des sénateurs, car je ne connais rien de plus misérable.

Adieu, année 1853, misérable et sotte année, adieu, demain je vais voir l'Empereur pour mon jour de l'an. Je le verrai ce soir au bal chez la Princesse Mathilde.

---

*Fin de l'année 1853.*





barcode on
Previous page



| | DATE DUE | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |

